

DE

LA TURQUIE

ET

DES ÉTATS MUSULMANS EN GÉNÉRAL.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

DE

LA TURQUIE

ET DES

ÉTATS MUSULMANS

EN GÉNÉRAL

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

Aperire terram gentibus.

PARIS
AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE LA PAIX, 8.

1858

AVANT-PROPOS.

J'ai parcouru et étudié l'Orient pendant plusieurs années, parlant les idiomes et vivant de la vie de ses peuples. En 1853 j'avais préparé un travail sur la Turquie, j'y fis même allusion dans la préface d'un autre ouvrage. Ce travail était, à peu de chose près, celui dont je présente ici quelques pages. Mon jugement n'était pas favorable : les événements dont l'Orient devint alors le théâtre me firent un devoir de garder quelque temps le silence. Les circonstances ne sont plus les mêmes et la publication de mes idées peut être utile aujourd'hui. Je n'ai ni ne puis avoir contre les Turcs aucun sentiment personnel de haine ou même de malveillance. J'ai déjà exprimé sur eux quelques-unes des idées qui ont inspiré cet opuscule, dans un livre intitulé LE DÉSERT ET LE SOUDAN (livre II, chap. IV, *État moral des musul-*

mans actuels). Si sur quelques points secondaires, ma manière de voir a pu se modifier, c'est simplement parce que je me suis éclairé davantage.

Je regarderais comme au-dessous de moi de m'attaquer à des individus, qui ne sont, après tout, que des acteurs remplissant le rôle qu'on leur a fait. J'évite donc avec soin les noms propres. La philosophie n'a point à condamner les hommes, son but est, selon moi, plus élevé : elle étudie les lois et les juge sur le témoignage de leurs résultats, elle interroge les races humaines, leur demande d'où elles viennent et où elles vont; c'est ce que je me suis efforcé de faire.

Quelques Orientaux, en bien petit nombre, ont puisé parmi nous des idées justes et des sentiments élevés. On compte parmi eux des savants même d'un grand mérite; ce que je dis des autres Orientaux ne les atteindra pas : qu'ont-ils en effet de commun avec une patrie qui ne peut que les méconnaître? Fils adoptifs de l'Europe et de la civilisation, leurs destinées sont les nôtres : ils régneront un jour avec nous sur l'Orient régénéré.

La Turquie, surtout depuis quelques années, compte parmi nous de nombreux défenseurs officiels ou officieux : d'une part, l'Orient a bien des voiles et pour des esprits d'élite, bien des séductions; de l'autre, il est naturel que ces princes musulmans dont le jugement se

poursuit en quelque sorte devant l'Europe assemblée, achètent quelques témoins et fassent parler quelques avocats.

Ces princes y perdent leur argent, comme leurs avocats y perdent leurs paroles. Tous nos soldats de Crimée savent à peu près ce que pèse la Turquie, et les journaux de toute l'Europe, en enregistrant chaque jour les nouvelles de l'Orient, poursuivent contre les États musulmans une enquête aux résultats de laquelle ils ne peuvent se soustraire. La réunion de ces chroniques pour une seule année serait contre la Turquie le plus terrible des réquisitoires. Je n'ai fait, dans le travail que je présente ici au public, que montrer quelques-unes de ses plaies; que serait-ce si je les avais toutes ouvertes, si j'avais étalé devant l'Europe le récit affreux de tant de crimes dont quelques-uns datent à peine d'hier; si j'avais raconté tant de viols, de meurtres, d'empoisonnements; si j'avais montré ce fanatisme sauvage et cette cruauté impitoyable qui égorgent un israélite coupable d'avoir blasphémé une loi qui l'opprime, ou condamnent à mourir de faim des Arabes coupables seulement de s'être dérobés à l'oppression par la fuite. J'aurais pu faire entendre ces cris de douleur et de haine, dont retentissent la Bosnie et l'île de Crète; j'aurais pu montrer ce pasteur vénérable, cet évêque à cheveux blancs, insulté, bâtonné, tué, et par

qui? par un Turc civilisé, en gant jaunes, venant de Paris; par un Turc, qui eut pour père et pour instituteur, l'auteur même de la réforme, ou du moins des prospectus auxquels on a bien voulu donner ce nom.

Je n'en ai donc pas trop dit, loin de là je n'en ai pas dit assez; mais je laisse à d'autres le soin d'accomplir une tâche que je n'ai voulu qu'indiquer (1).

Ce n'est d'ailleurs qu'incidemment que je m'occupe ici de la Turquie et de l'islamisme; j'espère avoir plus tard le temps et l'occasion de traiter de la Chine, de l'Inde, de l'Indo-Chine, du Japon et des établissements qu'ont fondés et doivent fonder encore les fortes races de l'Europe.

L'objet de tous mes travaux, objet toujours présent à ma pensée, c'est l'anéantissement de la barbarie et l'extension civilisatrice de l'Europe, jusqu'à ce que le monde entier soit devenu son domaine.

Donec totum impleat orbem.

(1) Parmi les travaux récents qui traitent de la Turquie je citerai ici l'excellent ouvrage de M. Mathieu, *la Turquie et ses peuples*, on y trouvera des idées analogues à celles de cet opuscule, mais avec plus de développements et plus de faits. On lira aussi avec intérêt un article très-remarquable de M. Saint-Marc-Girardin, publié il y a peu de temps dans la *Revue des Deux-Mondes.*

CHAPITRE PREMIER.

LES ARABES.

LES RACES INTERMÉDIAIRES ; LA CIVILISATION INSTINCTIVE ;
LA CIVILISATION ARABE ;
LA LITTÉRATURE ORIENTALE ; LES ISRAÉLITES.

La race arabe est une de ces races intermédiaires qui, par certains points, touchent aux races blanches, par quelques autres s'approchent des races noires sans qu'il soit possible, dans l'état actuel de la science, de constater si ces races sont primitives ou bâtardes, pures ou altérées.

Ce qui distingue en conséquence la race arabe, comme les races de l'Océanie et celles de l'Amérique, c'est la facilité d'acclimatation dans des limites fort étendues. Établies dans le Nord, ces races deviennent blanches ; dans le voisinage des tropiques, elles sont jaunes ; plus près de l'équateur, leur peau

devient noire sans que leurs traits se modifient beaucoup, et par le simple effet du développement sous-cutané d'une matière colorante abondante chez les nègres, nulle chez les blancs qui ne changent de couleur sous aucun climat, sujette à disparaître presque entièrement, comme à se développer beaucoup chez les races intermédiaires.

Ces races n'ont point notre intelligence, elles ne raisonnent que peu, et n'ont point cette curiosité qui nous porte à rechercher les causes dans leurs effets, les effets dans leurs causes ; curiosité d'où sont nés notre savoir et notre puissance.

La mémoire ne leur fait pas défaut non plus qu'une certaine aptitude à l'imitation ; elles n'ont que peu d'initiative, et ne créent point ; elles se montrent dociles et crédules ; persévérantes, toutefois, dans leurs erreurs, et difficiles à ramener.

Un fait très-remarquable caractérise physiquement et moralement les races inférieures et intermédiaires.

Chez ces races, les sutures du crâne et surtout les sutures frontales se soudent de très-bonne heure, comprimant ainsi tout à la fois le développement du cerveau et celui de l'intelligence ; aussi ces races se montrent-elles, jusqu'à un âge peu avancé, très-éducables ; tandis que dès la seconde période de la vie, elles deviennent rebelles à toute éducation, et laissent voir le peu d'utilité de celle qu'elles ont déjà reçue.

L'état social des premiers Arabes et de la plupart de leurs descendants est un des plus barbares que l'on connaisse ; c'est la vie pastorale avec son cortége de petites guerres et de *vendette*, son ignorance, son scepticisme paresseux, son esprit indépendant, son agitation vagabonde.

Les premiers Arabes étaient peu navigateurs, et paraissent avoir ignoré l'usage des roues, employées cependant par beaucoup de leurs voisins; ils connaissaient toutefois l'écriture et avaient quelques poëtes; ne constituant pas de nation, ils n'avaient que des coutumes, et ne possédaient ni police ni art militaire.

Les races intermédiaires sont susceptibles d'un certain développement, peuvent atteindre, par elles-mêmes, un certain degré de civilisation; mais leur civilisation diffère essentiellement de la nôtre, j'en prendrai pour exemple la civilisation de l'antique Égypte.

Plus les animaux se rapprochent de l'homme, plus, comme l'a si bien montré M. Flourens, l'instinct paraît faire chez eux place à l'intelligence; le chien a plus d'intelligence que d'instinct, la fourmi, l'abeille n'ont que l'instinct, de là cette remarquable différence entre des animaux qui peuvent changer leurs mœurs et d'autres animaux dont les mœurs sont immuables.

L'instinct ne manque pas à l'homme, le langage

est instinctif; les premières coutumes de tous les peuples sont instinctives aussi, et ce qui le démontre, c'est leur similitude par toute la terre ; mais il y a, entre les races diverses, cette différence que les unes agissent plus par raison, les autres par instinct; d'où il résulte que les unes progressent rapidement, tandis que les autres aboutissent à une forme sociale dans laquelle elles se meuvent avec peu d'utilité.

La civilisation de l'Égypte présenta ce caractère, tout comme celle de l'Inde et de bien d'autres contrées; il est même à remarquer que toutes ces civilisations sont pareilles, toutes ou presque toutes admettent le système des castes, l'autocratie et l'action universelle de l'État, elles repoussent toute liberté, toute initiative individuelle, tout changement; aussi l'exclusion des étrangers est-elle une des conditions de leur durée. Il est clair que cette organisation de la société a sa force, et peut enfanter de grandes choses, elle peut élever des pyramides, construire des palais ou des temples, creuser des canaux, constater des faits astronomiques; mais elle ne crée point de science et n'enfante pas de grands hommes.

Ce système restrictif a son nom et ses adeptes parmi nous, c'est tout simplement une variété du phalanstère; nos fortes races ont trop d'initiative pour s'y résigner, et ce fut l'erreur de Lycurgue d'y vouloir astreindre des Grecs.

Un écrivain anglais, ami du communisme, parlant d'une communauté établie aux États-Unis, nous dit que ses membres sont heureux et riches ; mais à quel prix : leur chef, dit l'écrivain, les tient dans l'ignorance la plus profonde, et les entretient tant de leur supériorité sur les autres hommes, qu'ils ont fini par y croire. Ces quelques mots renferment l'histoire de toutes les civilisations qui n'ont point pour base la perpétuelle initiative et le libre raisonnement des hommes.

Les races intermédiaires arrivent à la civilisation par une autre voie encore, par l'imitation ; la civilisation arabe fut purement imitative, ou plutôt réfléchie, car elle ne fut qu'un reflet de la vive lumière que les Grecs avaient répandue dans le monde.

Mohammed avait pris des Israélites toutes les idées de son livre, et les fondements de sa religion ; les théologiens et les légistes arabes se formèrent à l'école d'Aristote, comme leurs médecins et leurs géomètres se formèrent à l'école des médecins et des géomètres du Bas-Empire.

Depuis quelques années on a été pris parmi nous d'un grand enthousiasme pour la civilisation des Arabes, peut-être était-on surpris de ne point les trouver tout à fait sauvages, et s'empressait-on de passer d'un excès à un autre ; peut-être aussi quelques-uns des prôneurs de ce peuple entendaient-ils rabaisser le christianisme, et faire des croisades

une lutte de la barbarie contre la civilisation. Il est temps que cette erreur, née de malentendus, et d'un examen superficiel, fasse place à la vérité.

Quelle science ont créé les Arabès? Bailly les regarda comme de grands astronomes; d'après M. Biot, les Égyptiens le furent aussi; mais dans cette même limite qui exclut de la science toute philosophie et la réduit à n'être que la constatation des faits, le premier sot venu peut observer l'heure d'une éclipse, copier les hiéroglyphes d'un temple égyptien, collectionner des fossiles; tout cela n'exige aucun génie, mais il en faut pour passer de ce travail préparatoire, aussi matériel que celui de l'artisan ou du copiste, à la démonstration de l'existence d'une planète qu'on n'a point cherchée par les yeux; à l'intelligence d'une langue oubliée; à l'assignation de leur date respective, à chacun des soulèvements qui ont tour à tour agité la terre.

Or ce génie nous appartient et il n'appartient point à d'autres; les Arabes et les noirs savent depuis longtemps que la vapeur de l'eau bouillante peut soulever le couvercle d'un vase, et que l'ambre frottée attire des brins de paille; mais jamais leur pensée n'a dépassé le fait, et c'est parce que nous avons voulu savoir ce qui leur importait si peu, que nous sommes devenus les maîtres du temps et de l'espace.

C'est notre race qui a produit Archimède, Newton, Buffon, Lavoisier dans les sciences, comme elle a

produit Platon, Leibnitz, Montesquieu dans la philosophie; Homère, Tacite, Corneille et Bossuet dans les lettres; Phidias, Raphaël, Titien, Murillo dans les arts : tous ces génies furent créateurs, quelques-uns purent avoir des maîtres, mais quels maîtres oserait-on donner à Bossuet, à Tacite, à Raphaël, à Montesquieu? Notre race a crée la tactique des Romains et la tactique moderne, les navires à rames, à voiles, à vapeur. Elle a créé mille industries, et dérobe incessamment à la nature tous ses secrets et toutes ses puissances.

Les autres races ne font point de même; elles peuvent avoir des astrologues, des alchimistes, des rhéteurs, des chroniqueurs ou des rimeurs de mots; elles ne produisent ni des Homère, ni des Phidias, ni des Tacite, ni des Bossuet, ni des Alexandre, ni des César, ni des Napoléon. Ce n'est point d'elles que sont sortis Christophe Colomb, Lavoisier ou Fulton. Dire que ces races nous sont égales, c'est énoncer la plus grande comme la plus nuisible des erreurs; elles sont nées pour nous obéir, et c'est nous dégrader nous-mêmes que de méconnaître plus longtemps notre prééminence.

On a parlé de l'art des Arabes; il suffit d'ouvrir leurs historiens pour voir que leurs plus belles mosquées furent élevées par des Grecs, véritables créateurs de l'architecture arabe, car je ne parle point ici des mosquées grecques de Constantinople, mais seu-

lement des mosquées arabes, de celles du Caire, par exemple. On a dit que nos pères avaient rapporté des croisades la civilisation et les arts de l'Orient; on n'avait pas remarqué que les constructions de Jérusalem diffèrent de toutes celles de l'Orient, et ne ressemblent qu'à celles qui s'élevaient en Europe au temps des croisades. Il y a mieux : les constructions de Jérusalem sont dues à des ouvriers croisés, car on trouve leurs marques sur toutes les pierres des édifices qu'on démolit.

On a fait du pape Gerbert un élève des Arabes, et certes un tel élève devait leur faire honneur; mais il a été montré récemment que cet honneur ne leur appartenait pas : Gerbert ne visita de l'Espagne que Vich, où il résida auprès de l'évêque Hatton. Ce n'est qu'un siècle plus tard que, dans un but de dénigrement, l'évêque allemand Bennon prétendit qu'il avait appris des Arabes la sorcellerie. Cette ineptie fut répétée par Guillaume de Malmesbury, et devint une des fables convenues dont se compose souvent l'histoire.

Rien ne peint mieux un peuple que l'état de sa littérature; le style, c'est l'homme, a dit Buffon, et l'on peut aussi justement dire que le style d'une nation, c'est cette nation elle-même. Examinons donc la littérature des Arabes, en la définissant nous définirons toutes celles de l'Orient musulman; je dirai plus, toutes celles des races intermédiaires.

La poésie des Orientaux, je mets ici la Bible de

côté, brille peu par l'invention et les idées; autant les Grecs et les Romains sont riches sous ce rapport, autant les Orientaux sont pauvres. Une énergie sauvage éclate dans les œuvres des vieux Arabes : un homme d'un grand mérite et d'un goût très-sûr, Fresnel, admirait autant et avec raison le poëme de Chanfara qu'il méprisait les puérilités de Hariri ; Chanfara est vraiment grand, c'est le chantre de la colère, de la lutte acharnée, de la vengeance implacable ; il peint avec la rudesse du génie, la misère, le stoïcisme, la ruse et la férocité d'une race sauvage par la forme de sa vie, et vaguement éclairée par les contemplations d'un esprit qui ne se courbe ni devant l'or, ni devant les rois, ni devant le ciel.

Si cette poésie vécut un jour ou des siècles, nous n'en savons trop rien ; nous n'en avons surpris que des fragments épars ; mais tout me porte à croire que Chanfara fut un poëte isolé, un génie égaré au milieu d'une race sans génie, et je ne crois pas qu'un individu suffise à anoblir un peuple.

C'est par mille écrivains et sous mille formes qu'il faut que le génie d'une race se révèle ; c'est quand cette race est devenue grande par le commerce ou par la guerre, qu'on doit voir fleurir chez elle les lettres et les arts.

Ce qui distingue les écrivains de l'antiquité classique et les nôtres, c'est la méthode, la suite dans les idées, le développement logique de leurs œuvres,

cette fécondité et cette variété immense de pensées et de formes qui donne à chacun d'eux un caractère et une figure à part, l'isole et le constitue créateur.

Ce qui distingue au contraire les écrivains de l'Orient, c'est l'absence des idées et de la méthode, un enfantillage d'esprit qui sautille d'un sujet à un autre, et semble reproduire les impressions fugitives d'un rêve. Le Coran lui-même offre si peu de suite, que pour en tirer quelque chose qui puisse s'analyser, il faut, comme l'a fait un savant orientaliste, M. Garcin de Tassy, rassembler en chapitres nouveaux des versets jetés au hasard sur toutes les pages du livre. Les poëmes de Hafiz et de Saadi peuvent quelquefois rappeler les œuvres les plus fugitives d'Horace; mais quelle distance entre la philosophie profonde et la vivacité maligne du Romain et les puérilités des poëtes de la Perse ! On a parlé beaucoup d'un poëme héroïque de Firdouzi, traduit en allemand, puis mis en français. Le plus grand mérite de ce poëme est peut-être de venir de loin, et je crois que si *Amadis des Gaules* nous était traduit de quelque langue étrangère, nous y trouverions des beautés que nous n'y trouvons plus.

Nos écrivains sont originaux, ceux de l'Orient sont imitateurs; ils ressemblent à ces peintres chinois qui, lorsqu'ils veulent peindre un paysage, cherchent dans un répertoire de figures diverses un rocher, puis un pont, puis un kiosque, puis un saule qu'ils cal-

quent tour à tour et rassemblent avec plus ou moins de goût. Cette imitation ne tient point à la décadence, car elle paraît avoir toujours existé. Qu'on lise tous les poëtes persans et turcs, on n'y verra jamais que des rossignols, des roses et des jeunes échansons; qu'on lise tous les poëmes arabes, on n'y verra sous d'autres traits que des répétitions pareilles. Cette reproduction perpétuelle des mêmes choses plaît à des esprits paresseux; elle répugne entièrement aux nôtres. Le premier poëme oriental qui tombe entre nos mains peut nous intéresser, parce que son aspect a pour nous quelque chose de nouveau; le second nous paraît monotone, et le troisième nous fatigue, comme les sonnets du trop amoureux Pétrarque.

Le style des Orientaux est prétentieux, leur manière est affectée, ils ont recours aux artifices les plus puérils, à des jeux de mots, à des allitérations; leur littérature est une vieille fille qui farde ses rides, un équilibriste courant sur la corde tendue, et rappelle cet adroit imbécile dont Alexandre récompensa sagement les efforts en lui faisant donner un boisseau de pois.

Tel est Hariri, tels sont les poëtes persans, tel est souvent le Coran lui-même. Ces produits alambiqués et nauséabonds ne deviennent supportables que par la belle mesure de la langue du Coran, ou par la douce harmonie de la langue persane ou du turc

littéraire. On prend plaisir à les entendre, on ne saurait les lire; les traduire,.c'est rompre le charme. Je n'ai parlé que de la poésie, il serait difficile de parler d'autre chose; quant à la philosophie, à la médecine, aux sciences, mieux vaut lire Aristote que les versions incomplètes et maladroites qu'en ont pu faire de mauvais écoliers. Je ne comparerai pas les historiens arabes à Tacite, à Salluste, à César, à Florus, à Machiavel, à Gibbon, à Solis, à Bossuet, à Montesquieu, à Voltaire, à Napoléon, ou à ces grands écrivains qui suivent aujourd'hui leurs traces et qu'une même gloire attend. Je ne les comparerai ni à Plutarque aussi grand, bien que plus naïf, ni à Tite-Live, ni à Schiller trop éloquents, ni à Hérodote quelquefois crédule, ni même à Commines si philosophe en son vieux langage; à qui donc les comparerai-je? A personne; ils ont créé leur genre et ce genre se caractérise par le manque de tout intérêt, de toute critique et généralement de toute méthode; on peut les consulter, ils ne se lisent pas plus que des lexiques et sont rarement aussi fidèles.

C'est un faible commun à tous ceux qui suivent certaines études de s'attacher de plus en plus à ce qui en fait l'objet; aussi tous les Orientaux ont-ils des partisans; l'Inde plus nouvellement connue en a beaucoup en ce moment; des esprits enthousiastes veulent au profit du Ramayana détrôner l'Iliade, ce poëme a quelques beauté, je ne lui fais point l'injure

de le comparer à ce qu'a produit l'Orient musulman. Sans doute, les poëtes du sanscrit étaient quelque peu les parents d'Homère; mais il me sera permis de ne point voir en eux ses égaux; je crois qu'il ne faut ni les dégrader ni les mener en triomphe;

> Car ils n'ont mérité
> Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Je n'ai pas parlé de la Bible, et j'y viens : peu soucieux des opinions reçues, je crois pouvoir juger ce livre avec une certaine impartialité, et je déclare qu'à mes yeux les Arabes n'ont rien produit qui l'égale, soit comme poésie, soit comme philosophie et comme morale; ce livre a pour lui son antiquité qu'on peut contester en détail avec plus ou moins de justesse et d'après des théories plus ou moins probables, mais qui doit porter à admettre que ceux qui l'ont écrit n'avaient point de modèle, ont vraiment été créateurs et ont pu servir de maîtres à d'autres.

Il y a quelque chose de l'esprit du désert dans la sagesse de Salomon et dans celle des prophètes, âmes hardies et vigoureuses qui échappent à l'étreinte du temple; mais cette sagesse et cet esprit sont si supérieurs à ce que nous offrent les Arabes que je suis fort tenté de croire que si les Arabes et les Israélites sont parents, comme on l'a conclu de la parenté de leurs idiomes, et de quelques traditions dont les der-

nières ont peu de fondements, la race israélite n'en doit pas moins être placée assez loin de la race arabe, soit que dès l'origine elle en différât et ne s'en soit rapprochée que par sa langue, fruit d'un long commerce, et quelques coutumes bientôt abandonnées, résultat de l'habitation de contrées pareilles, soit qu'à diverses époques la captivité ou des conversions aient amené un heureux mélange de son sang; c'est ainsi qu'en des siècles moins éloignés la nation des Avares ayant embrassé le judaïsme s'est fondue dans le peuple israélite.

Nous voyons en Europe les Israélites se tenir au niveau de notre civilisation, briller dans les lettres, les sciences, les arts; ils furent pour beaucoup dans les progrès de l'Espagne moresque; on assure, et cela tendrait à les faire considérer comme une race intermédiaire, qu'ils peuvent se plier à tous les climats; il est vrai qu'on en rencontre partout, mais il n'est point exact que partout ils s'acclimatent mieux que nous. Ceux d'Égypte, que je puis le mieux juger, sont faibles, maladifs, bouffis, scrofuleux, et leurs enfants ne sont pas moins débiles que ceux des Européens ou des Turcs établis dans le même pays. Un régime détestable et des superstitions qui les condamnent à l'usage de certains aliments ne suffisent point à expliquer entièrement ce fait, que la misère ou la malpropreté n'expliquent pas non plus, en ce qui concerne le plus grand nombre des Israélites,

Pour en revenir aux Arabes je dirai que le plus grand titre qu'ils possèdent à l'attention de l'histoire, c'est leur immense extension : de bonne heure ils eurent une armée régulière, imitée de celle des Grecs, très-inférieure à ce que fut plus tard celle des Turcs; leurs conquêtes les portèrent jusqu'à l'extrémité de l'Europe, leur misère les dissémina sur toute l'Afrique, et la mer des Indes fut le théâtre de leur commerce. Vasco de Gama les y rencontra partout, ils avaient été jusqu'en Chine, ils tiennent encore Zanzibar, fréquentent encore Bombay, Madagascar et Java. Le pèlerinage de la Mecque les met en rapport avec beaucoup de peuples, et dans les pays où l'islamisme est de date récente, ils jouissent d'une considération et de priviléges qui les attirent et les retiennent.

CHAPITRE II.

L'ISLAM.

LE CORAN ; LE DOGMATISME ; LA LOI DE SUCCESSION ; LA THÉOCRATIE UNIVERSELLE ; LA LOI PÉNALE ; LA LOI ÉCONOMIQUE.

Le Coran, ses interprétations, les gloses des docteurs des premiers siècles de l'hégyre et surtout d'Abou Hanifa, les arrêts et les décisions des anciens juges sont à la fois toute la religion, toute la politique et toute la loi. On en fit, sous Soliman le Législateur, un code assez complet, dont les muftis sont les interprètes généraux, et que le gouvernement et les juges appliquent aux cas particuliers.

Les musulmans ont pour le Coran l'admiration la plus passionnée ; ce livre s'est proclamé inimitable, et ils pensent qu'on ne peut l'imiter : parole de Dieu,

2

il est contemporain de la pensée et de l'existence même de Dieu, c'est-à-dire éternel. Il a été révélé en un certain temps à un certain prophète, mais il est incréé comme Dieu.

Si on l'examine à notre point de vue, ce livre est élégant de style, pompeux de figures, harmonieux, presque rimé; mais il n'a qu'une faible valeur comme œuvre religieuse, et n'en a point comme œuvre politique; c'est une série de lieux communs, qui se répètent cent fois; une réunion bizarre de prescriptions minutieuses et d'indications vagues, de contradictions, d'erreurs, d'absurdités. Aucune méthode n'a présidé à la composition du Coran; après la mort de son auteur, on en relia comme au hasard les différentes parties : rien dans le sens ne les rattache l'une à l'autre, et les versets d'un même chapitre ont même souvent si peu de rapport entre eux, qu'on ne peut voir dans ce langage désordonné, dans ces images qui se heurtent, que l'agitation du délire.

Tel est le livre dont dépendent les destinées de l'Orient, et ce sont les effets de ce livre qui ont fait dire avec tant de raison à Volney que tout sens politique manquait aux musulmans.

Pour arriver des obscurités de ce livre à la netteté d'un système complet, il fallait s'aider de quelques maîtres : les Arabes, après avoir soumis les Grecs, s'éclairèrent d'un reflet affaibli de leur sagesse, et les philosophes anciens comptèrent parmi eux des

disciples : quelques Arabes consultèrent un instant Platon, mais tous bientôt se tournèrent vers Aristote.

On a dit qu'il y avait en philosophie trois écoles : la première, celle des sceptiques, ne croit pas à la découverte de la vérité ; la seconde, l'académie, recherche cette vérité ; la troisième, l'école dogmatique, pense l'avoir trouvée et ne la cherche plus. Les dogmatistes ont été jugés par Salomon, lorsqu'il s'écriait : « Il n'y a point de pire ignorant que celui qui croit tout savoir. » Les anciens Arabes, pasteurs et presque sauvages, étaient sceptiques par indifférence et par paresse ; ceux de leurs descendants qui parcourent encore l'Arabie ont hérité de ce scepticisme. Les Arabes, convertis et colonisés, cependant, devinrent dogmatistes et argumentateurs ; Aristote leur fournit le moule où leur foi fut jetée ; ses divisions, ses distinctions souvent puériles, furent un modèle qu'exagérèrent des élèves maladroits. Le dogme, le culte, la loi, s'emplirent de minuties, se chargèrent de puérilités sans nombre ; tout fut décidé, arrêté, tracé dans ses plus minces détails et au nom d'un livre infaillible, devenu le fétiche de l'Orient.

Les interprétations et la jurisprudence des quatre premiers siècles de l'hégyre font seules autorité ; ces quatre siècles furent comme un concile où tout s'est jugé sans appel. Tout programme qui bâtit une réforme sur des interprétations nouvelles est donc un mensonge : *la porte des gloses est fermée* (idjtihad

capousi capandi). Rien de pire que les lois immuables, les lois doivent toujours suivre le progrès des peuples, se développer avec eux comme un vêtement protecteur et non les étouffer comme des langes trop étroits.

Mais la loi de Mahomet n'était même pas la meilleure qu'on pût faire en son temps; ce prophète barbare n'avait des progrès des autres peuples qu'une notion très-confuse, et l'on peut dire que les musulmans se gouvernent encore par des lois que Cécrops n'eût point acceptées.

L'esprit élevé du christianisme, le génie actif et libre de nos races nous ont menés par des routes plus sûres; nous n'avons point confondu la loi divine ouvrant des horizons célestes, parlant aux cœurs une langue surhumaine, avec la loi brutale et nécessaire née des besoins de la société, variable comme les rapports que les temps amènent; toujours imparfaite comme le jugement de l'homme, toujours en progrès comme ses lumières.

Les Arabes avaient créé la loi de l'islam; les Turcs la reconnurent. Cette loi lettre morte et meurtrière tua l'empire des Arabes; l'empire des Turcs lui succéda; il nous sera bientôt donné d'assister à ses funérailles.

Exposer tout le détail des lois de l'islam, ce serait imposer à mes lecteurs une tâche fastidieuse; l'esprit retirerait peu de profit de l'étude complète d'un système barbare; je me bornerai donc à signaler les vices les plus saillants de ces lois, dont quelques-

unes sont déjà méconnues, parce que leur observation menait trop clairement à l'absurde.

Le prophète, si méticuleux pour l'ablution, n'a rien fixé relativement à la transmission de l'autorité souveraine; ses premiers successeurs furent désignés par l'élection. Le chef de la maison des Ommiades rendit le trône héréditaire, et bientôt il fut admis que le membre le plus âgé de la famille du prince serait son successeur, à l'exclusion même de ses enfants.

Cette loi barbare excitait les ambitions rivales de tous ceux qui environnaient le trône; les généraux d'armée profitaient du désordre pour se proclamer eux-mêmes; le souverain devait s'entourer d'espions et de bourreaux. L'excès de la tyrannie conduisait à l'excès du désordre; sur soixante-douze khalifes, vingt-quatre périrent assassinés !!!

Après moi, avait dit le prophète, le khalifat légitime durera trente années; il n'y aura ensuite qu'usurpations et tyrannie. Jamais parole de prophète ne fut plus vraie. Qu'on lise l'histoire des États musulmans; qu'on regarde le trône ou qu'on jette les yeux sur le peuple, on ne voit d'une part qu'exactions et massacres; de l'autre, que complots, trahisons, régicides; c'est toujours la même tyrannie tempérée par le meurtre des rois, qui tombent, non point victimes de jugements hypocrites, mais dupes de leur propre entourage; ils meurent, comme disaient les Romains, qui connaissaient si bien et méprisaient si

fort les rois de l'Asie, *more regio*, c'est-à-dire sous le poison, le poignard ou le lacet.

Les paroles prophétiques que j'ai citées ont justifié d'avance les plus grands excès; aux yeux de la loi musulmane, le souverain légitime est celui qui règne, tant qu'il règne : celui qui le tue est aussi légitime que lui. Le prince peut être adonné à tous les vices, commettre tous les crimes; l'impiété publique lui est seule interdite; il se livre donc sans frein à toute la fougue de ses passions, et l'excès qu'il fait de son pouvoir nous porte à supposer qu'il pourrait changer des lois mauvaises, si la velléité lui en venait. C'est là qu'est notre erreur; armé pour le mal, il ne l'est point pour le bien. Le Coran brave ses efforts, et bien que ses interprètes ne soient pas toujours écoutés, la voix du peuple, qui peut se faire entendre, arrête parfois des réformes utiles, mais impies.

Il faut, du reste, pardonner au peuple ce fétichisme du Coran, ce culte de la lettre qui tue; livré à tous les excès de la tyrannie, il regarde le Coran comme le dernier rempart qui le puisse défendre. C'est la seule garantie et la seule consolation qu'un despotisme sauvage lui ait laissée; le despotisme, a dit Montesquieu, peut tout, si ce n'est changer les coutumes du peuple.

La loi coranique consacra la polygamie, institution naturelle aux peuples du Midi, inutile pour le moins aux peuples du Nord, tels que les Turcs, qui dans la

pratique se montrent plus sages que les lois de leur prophète ; je le ferai voir ailleurs.

L'esclavage fut aussi maintenu, la guerre sainte fut proclamée et régie par des lois.

Mais l'islamisme n'imposa par la force que sa prééminence, les peuples vaincus ne furent point contraints à l'adopter, on les réduisit à une sujétion plus humiliante que cruelle, on les accabla d'insultes ; mais ils ne furent guère plus rançonnés ou plus immolés que les sujets musulmans eux-mêmes.

L'islam était une théocratie et voulait établir partout le règne de la théocratie ; il livra en conséquence le gouvernement des chrétiens et des juifs soumis, aux pasteurs spirituels de ces peuples ; ces pasteurs ne pouvaient conserver leur influence qu'en attisant la haine de leurs administrés contre l'islamisme, et ils ne faillirent point à cette tâche. Les musulmans, guidés par une loi maladroite, avaient donc fait deux fautes : la première, en laissant subsister des religions ennemies quand ils avaient la force de les détruire ; la seconde, en remettant aux chefs de ces religions le soin de gouverner des communautés que le triomphe de leur foi et la ruine de l'islamisme pouvaient seuls sauver.

On sait que le Code pénal doit être une échelle mobile, car le législateur ne punit point comme Dieu la malice des crimes, mais cherche seulement à préserver la société de leurs atteintes. La moralité

humaine varie suivant les temps et suivant les lieux; le cœur humain n'a point en des siècles différents les mêmes maladies, il y a comme des épidémies et comme des endémies morales qu'il faut guérir à tout prix; tandis que de rares accidents ne réclament pas le concours des mêmes remèdes. Enfin il y a des attentats qui, sans être par eux-mêmes plus coupables que d'autres, doivent être plus sûrement réprimés, parce qu'ils exposent la société à plus de périls. Aussi nos lois et notre jurisprudence pénales se modifient-elles sans cesse pour nous mieux protéger. Dans l'islamisme, au contraire, un Code immuable assure le tranquille progrès de certains vices, tandis qu'il frappe impitoyablement les actes les moins criminels; la preuve écrite est repoussée, tandis que deux témoins font preuve. Aux premiers jours d'une foi nouvelle le faux témoignage fut peut être rare, il est aujourd'hui si commun que le pour et le contre se prouvent en même temps dans la plupart des affaires. Si deux musulmans accusent un juif d'avoir blasphémé, il faut que le juif meure ou que le juge viole ouvertement la plus formelle de toutes les lois; car le prince ne peut faire grâce au blasphémateur. Quelle loi cependant que celle-là et quel moyen plus expéditif pourrait-on imaginer de tuer les hommes?

Il est arrivé souvent que deux musulmans, désireux de se procurer de l'argent, en ont arraché à des juifs ou à des chrétiens en les menaçant de témoigner

qu'ils les avaient entendus prononcer la profession de foi de l'islamisme, fait qui entraînait leur abjuration ou leur supplice.

Je sais que la Turquie a fait des Codes et entre autres un Code pénal; mais comme ces lois nouvelles ne sont point exécutées ou ne le sont guère, je me dispenserai d'en montrer les défauts.

Le prophète n'était pas plus économiste que politique ou que jurisconsulte; la loi musulmane a proclamé que l'argent ne devait point porter d'intérêt, l'usure n'en ronge pas moins l'Orient; mais le résultat d'une loi absurde a été d'enlever tout crédit à l'État qui ne peut conclure d'emprunt sans violer la loi, et dès lors est réduit aux plus tristes subterfuges et paye une usure effrénée. La loi musulmane voulait que les impôts qu'elle établissait fussent versés dans quatre caisses, dont une seule était destinée à subvenir aux besoins de l'État; les autres devaient entretenir la mendicité, la paresse et l'hypocrisie; cette conception d'une âme béate n'a pu prévaloir contre les réalités de la vie des peuples, et la loi financière est peu à peu tombée en désuétude. Mais le système des impôts étant mal combiné, leur rendement étant toujours trop faible, il a fallu recourir, tantôt à des mesures qui devaient être provisoires et se sont perpétuées, tantôt à des expédients tels que la confiscation ou les avanies. L'Europe du moyen âge a vu quelque chose de pareil, mais cette situation n'y fut

que transitoire, tandis que partout et toujours l'islamisme y demeure.

Le glaive confié par l'islam à ses chefs devint donc la pierre philosophale; malheureusement cette pierre s'est usée, la poule aux œufs d'or a été égorgée, et comme les sauvages de Montesquieu, le despotisme a coupé l'arbre pour en cueillir les fruits. S'il y a quelque part de l'argent, il se cache si bien qu'on ne peut le voir, il redoute encore plus le despotisme d'en bas que celui d'en haut; tel cultivateur est loin d'être pauvre, mais il enterre ses écus et vit dans la misère; car si on le savait riche il serait reconnu propre au service militaire, on lui imposerait mille corvées, il serait accusé de crimes imaginaires et ne serait délivré ou reconnu innocent que quand ses chefs l'auraient dépouillé. La loi fournit, il est vrai, un moyen assez facile d'échapper à la confiscation : d'après cette loi, un propriétaire peut faire don de ses biens à un établissement religieux, à certaines conditions qui lui laissent la disposition de la plus grande partie ou de la totalité de son revenu, ses biens sont devenus insaisissables et ne peuvent plus être soumis à l'impôt. Des valeurs incalculables ont ainsi été soustraites au pillage administratif en même temps que le revenu de l'État voyait tarir sa source. Quelques États musulmans ont jugé à propos d'arrêter cet élan, l'Égypte s'est appropriée les biens religieux, la Turquie n'est point assez forte pour l'oser.

CHAPITRE III.

L'AUTORITÉ.

LES TURCS; GRANDEUR ET DÉCADENCE; LES PRINCES; LES VIZIRS; LA RÉFORME.

Les Turcs font partie de cette grande famille de peuples rudes et misérables, nés dans l'Asie centrale, qu'un développement rapide sur un sol stérile et les guerres intestines qui en furent la suite, contraignirent à s'épancher à la fois vers le nord, où se rencontrent les Finnois; vers l'est, où les Mantchoux possèdent encore la Chine, conquise jadis par une nation de même origine; vers le sud, où les descendants de Timour végètent dans l'Inde; vers l'ouest, où les débris de l'armée d'Attila peuplent la Hongrie, où ceux des armées mongoles parcourent quelques steppes russes, où les Turcs enfin, dont je dois surtout parler,

tiennent sous leur dépendance l'ancien empire grec, tandis qu'une famille turque règne sur la Perse. Tous ces peuples, qu'on peut appeler collectivement du nom de Scythes, se ressemblent, non-seulement par leurs langues, dont le caractère principal est l'agglutination, mais aussi par leur esprit et leurs habitudes. Aucun d'eux ne s'est lui-même élevé à une grande civilisation; la guerre a fait leur puissance, puissance éphémère que la paix ou l'anarchie ont détruite; ils n'ont partout semé sur leur passage que des ruines; Attila fut dit le Fléau de Dieu, Gengis et Timour ravagèrent toute l'Asie, et malgré la grandeur de leur génie et même de leurs institutions militaires, ils ne surent rien fonder. L'Inde fut dévastée par leurs successeurs; la Chine, malgré ses sages lois, malgré le nombre de ses habitants, souffre de la présence des Mantchoux; enfin l'empire grec a achevé de périr sous les coups des Turcs, auxquels le monde n'est redevable que de la peste; dont jadis l'insolence, aujourd'hui l'impuissance, ont importuné et importunent encore l'Europe.

Les premiers Turcs étaient pasteurs comme les Arabes, et ne devaient pas différer beaucoup des Kirghises actuels; pas plus que les Arabes ils ne faisaient usage de chariots; bien que l'Asie centrale ait des mers intérieures, ils ne connaissaient pas l'art de la navigation. On peut juger de leur ignorance par le grand nombre d'appellations empruntées par eux aux

langues persane et arabe; tout mot qui ne désigne point les objets les plus vulgaires appartient à l'une de ces deux langues. Soumis à des chefs héréditaires de tribu ou de peuplade, ils prenaient tous, comme cela a lieu chez tous les barbares, une part directe à l'exercice de la souveraineté et à l'administration d'une justice sommaire; leurs réunions étaient appelées *ayak diwani*, assemblées à pied. On n'en fait usage depuis quelques siècles que dans de grandes crises. Ils étaient cavaliers et chasseurs, braves et farouches; ils avaient fourni aux khalifes arabes des soldats plus courageux que soumis; ils donnèrent à l'islamisme des fidèles plus croyants que les Arabes, et fournirent à une partie du monde des maîtres plus avides, des tyrans plus impitoyables. Lorsque sous Ertoghroul ils s'établirent, en 1231, près des sources de l'Euphrate, ils ne comptaient que 400 familles; mais d'autres Scythes habitaient l'Anatolie, qui plus tard se joignirent à eux; des Grecs, des Arméniens devenus musulmans, des Circassiens, des Kurdes durent grossir ce petit noyau, qui s'efforçait d'être une armée, en attendant de pouvoir être un peuple. On voit donc que le nom de Turcs ne s'applique guère mieux aux conquérants de l'empire grec que celui de Normands aux conquérants de l'Angleterre. Toutefois, ces conquérants furent principalement des Scythes; la conquête, l'acquisition d'esclaves des deux sexes, qui leur fournirent des enfants adoptifs ou des soldats et des femmes,

mélangea tellement cette race, qu'il est difficile d'en retrouver aujourd'hui le type ailleurs que dans quelques cantons retirés de l'Anatolie; mais si le sang turc est devenu rare, l'esprit turc est resté le maître, et depuis des siècles il courbe dans la barbarie des peuples nés pour la civilisation.

La Turquie grandit par la guerre, non par les conseils. Dès le XIVe siècle de notre ère, les Turcs possédaient une armée permanente, et l'esprit militaire était soutenu chez eux par l'exemple constant des souverains; généraux d'une armée plutôt que chefs d'un empire, ils marchaient à la tête de leurs troupes, partageant la misère et les fatigues des camps; leurs enfants les suivaient. On voyait alors, comme dit Racine, le fils du sultan

. . . . courir dans les combats
Entraînant après lui tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.

Cette sage politique, ou plutôt cette noble habitude, la simplicité et la force des mœurs militaires, firent tous les triomphes des Turcs; une administration barbare, mais équitable, l'absence de cet orgueil féroce qu'ils ont montré depuis, suffisait à maintenir les provinces conquises. Chaque jour ils gagnaient du terrain; enfin sous Mohammed el Fatih, ils s'emparèrent de Constantinople; ils touchaient

alors à leur apogée. L'empire devait grandir encore ; mais le germe d'où devait naître sa ruine, caché à Constantinople derrière les murailles du palais, se développait rapidement. Avant la prise de Constantinople, les Turcs avaient commandé à des Grecs, et s'étaient souvent aidés de leurs conseils; mais ces Grecs, gens des campagnes pour la plupart, étaient des Grecs antiques, des paysans, des marins, des trafiquants, sur l'âme desquels le Bas-Empire n'avait pas empreint le stigmate de toutes ses hontes. C'est dans sa capitale seulement que le Bas-Empire, devenu la proie des Turcs, s'infiltra comme un poison dans les veines de leurs princes, de leurs ministres, de leurs soldats. Les soldats trouvèrent dans toutes les rues toutes les tentations, et dans toutes les tavernes apprirent tous les vices. De là cette décadence de l'esprit militaire, de là, plus tard, cette turbulence de la soldatesque, qui ne devient turbulente que lorsqu'elle est devenue lâche et paresseuse.

Les palais somptueux, les grands revenus, les traditions de luxe et de débauche des derniers Césars, changèrent de même avec le temps l'esprit et le caractère des princes.

Les vils courtisans des empereurs, Grecs dégénérés que la Grèce libre renie de nos jours, bien qu'ils soient les plus actifs instruments de la perte de la Turquie, ces soi-disant nobles qu'on a appelés les fanariotes, firent accepter aux Turcs leur flatterie éhontée,

leur politique astucieuse; le mensonge et la trahison furent leur sauvegarde et la source de leur fortune. Quelques Grecs du Fanar embrassèrent l'islamisme et arrivèrent aux plus hauts emplois de l'État; la plupart restèrent chrétiens, et avec des titres plus humbles, sous des dehors plus serviles, n'exercèrent pas une moindre influence sur les destinées de l'empire.

Cet empire jeta encore de vives lueurs, surtout sous les règnes de Soliman le législateur, qui fit mettre en ordre le Code embrouillé de l'islam, et de Sélim le féroce qui s'empara de l'Égypte; et ayant reçu les clefs du temple de la Mecque, put léguer à ses descendants le titre de vicaire du Prophète et de protecteur des deux villes saintes.

La décadence commença avec Sélim II, à l'époque de la bataille de Lépante, en 1571; elle sembla s'arrêter de Mourad IV à Mustapha III, c'est-à-dire de 1623 à 1757; elle s'est accélérée depuis.

Peu à peu les sultans désapprirent la route des camps, les délices du harem les enchaînaient à Constantinople; le peuple et les soldats, qui ne connaissaient plus de leur maître que le nom et la tyrannie, le livrèrent sans défense aux intrigues et aux conspirations de palais. Des impôts excessifs destinés à soutenir une prodigalité effrénée, les fautes et les crimes des favoris, armèrent souvent les janissaires et la multitude; la politique des princes fut dès lors de ne point laisser de drapeau à la rébellion et de garder

comme otages les héritiers du trône. Les enfants mâles du sultan et de ses concubines furent égorgés dès le berceau; bientôt on les laissa périr à l'instant même de leur naissance. Sous Mohammed II, les docteurs de l'islamisme osèrent sanctionner de tels crimes ! Mohammed III fit étrangler ses dix-neuf frères ; la mort atteignit les princes ottomans jusqu'en Perse et jusqu'en Italie. Toutefois, les héritiers probables de l'empire furent plus ordinairement enfermés dans une partie du palais qu'on appela le kafés (la cage), nés et élevés loin du monde, dans l'ombre et dans l'ignorance la plus profonde; ils ne sortaient de leur prison que pour monter sur le trône.

Ahmed II avait quarante ans quand il passa ainsi d'un sépulcre à un trône; il comprit son incapacité : « J'abandonne, dit-il, à Kupruli le soin de gouverner l'État, de peur que mon intervention ne gâte tout le bien que sa sagesse doit opérer. »

Mais Ahmed II était jeune, si on le compare à d'autres qui furent moins modestes, à Soliman II, qui sortit du kafés à quarante-six ans; à Abd-el-Hamid, qui en sortit à quarante-neuf ans; à Moustafa III, qui en sortit à cinquante ans; à Soliman III, enfin, qui en sortit à cinquante-trois ans. Oui, âgé de cinquante-trois ans, après cinquante-trois ans de prison, n'ayant jamais vu ni un camp, ni une ville, ni une route, il fallait que cet homme présidât aux destinées d'un grand empire. On le voit, Gaspard Hauser

a véritablement existé, il a régné sur la Turquie. Que pouvait être l'éducation de ces malheureux princes? Quand Ibrahim sortit du kafés, où il n'avait passé que vingt-cinq ans, le grand vizir retarda sa présentation au peuple et son sacre, afin qu'il pût apprendre à monter à cheval. Le chef d'un peuple de cavaliers ne pouvait se tenir sur un cheval; comment eût-il guidé ses escadrons à la guerre?

Mais toutes ces précautions étaient vaines, ou plutôt fatales; les seize derniers règnes offrent huit dépositions et quatre meurtres de souverains. Je doute qu'il y ait une nation chrétienne dont les annales présentent quelque chose de pareil.

A leur sortie du kafés, une fièvre de luxe et de plaisir s'emparait des nouveaux souverains; tantôt ils laissaient le gouvernement de l'État au vizir de leur prédécesseur, tantôt ils le jetaient en pâture au premier venu.

Il n'y a point d'aristocratie réelle dans l'islam; le despotisme, d'ailleurs, repousse tous ceux que leur naissance, leur fortune, leur mérite même rend indépendants et dangereux. Dans un État aussi barbare que la Turquie, les distinctions, basées sur le savoir, n'existent guère, car l'ignorance est à peu près égale pour tous; les magistrats connaissent quelques lois, mais ils ignorent tout comme les autres ce qui dépasse les limites de l'empire ou même celles de la province dans laquelle ils vivent.

Le caprice et la sottise des princes livrent l'État aux mains les plus indignes. Mustapha Ier faisait amener les passants et s'amusait à les nommer aux plus hauts emplois pour jouir de leur surprise.

Pendant un règne de trois ans, Soliman III changea huit fois de vizir.

Tantôt le vizir est un jeune garçon employé dans un café et dont le sultan a remarqué la bonne mine; tantôt c'est un fendeur de bois aux robustes épaules, comme Kalaili Ahmed, ou Mohammed Baltadji; tantôt un rameur du sérail, comme Khodja Ibrahim, très-souvent, comme Daltaban, le premier ministre ne sait ni lire ni écrire. Le jardinier Chudja explique un songe à Mourad III et gouverne sous son nom; Deli Hussein montait du bois chez le chef des eunuques, il aperçoit un arc énorme dans un corridor et s'amuse à le tendre; le chef des eunuques le voit, admire sa vigueur et le présente au sultan, qui en fait un grand écuyer, puis un gouverneur d'Égypte, puis un général en chef. Ibrahim confère à un baladin le titre d'agha des janissaires, et à un artificier, qui avait représenté un combat naval, celui de capitan pacha.

Quelle nation pourrait survivre à de telles folies? Quels excès ne doit-on pas attendre de tels parvenus? Quelles agitations, quelles révoltes, quelle anarchie dans un empire confié à de telles mains?

Quand la grande Catherine fit passer ses flottes de

la Baltique dans la Méditerranée, les ministres turcs, prévenus, ne prirent aucune précaution, ils ne croyaient pas à l'existence du détroit de Gibraltar!!!

L'incapacité amène de fréquents mécomptes, et comme toujours ces mécomptes amènent la violence et les crimes d'État. En cinq années, le grand vizir Kupruli Mohammed fit périr trente mille personnes dans les supplices; et cependant l'empire était tranquille, et il n'y avait point de querelle de religion. Le sang des vizirs coula souvent aussi : Selim Yavouz en fit périr un grand nombre; et l'on disait de son temps, en parlant d'un ennemi : Puisse-t-il devenir le ministre de Selim!

Ce ne sont, du reste, pas toujours ces parvenus éphémères qui gouvernent; ils sont parfois des mannequins que d'autres font mouvoir; c'est le mufti, c'est le chef des eunuques noirs, c'est-à-dire l'idéal de la stupidité; ce sont les femmes du harem, car les femmes jouent un grand rôle dans toutes ces comédies, souvent tragiques, et la sultane Keucem a payé de sa vie la domination de trois règnes; mais que ce soient des portefaix, des eunuques ou des femmes qui le conduisent, l'empire n'en marche pas moins à sa ruine.

Le sultan, espèce d'idole, est entretenu avec soin dans l'oisiveté et le vice. Je m'étonne de ce que les ministres turcs ne se soient point avisés de l'artifice des ministres indiens, qui empoisonnent leur maître, s'il

est majeur, pour le remplacer par un enfant, qu'ils abrutissent avec de l'opium. Le sultan ne voit toutefois que ce qu'on lui montre, et n'entend les plaintes du peuple que lorsque, devenues des clameurs; elles annoncent la perte du trône ou le cordon : il endort son ennui et ses terreurs dans la dissipation, dans l'ivrognerie, quelquefois dans la satisfaction d'une imbécile férocité.

Il n'est pas de sorte de débauche que les sultans n'aient poussée jusqu'à la satiété et l'épuisement.

Mourad III mourut des vaines terreurs que lui inspirait l'opium; Selim II surnommé l'Ivrogne, Mourad IV, succombèrent à l'abus du vin et de l'eau-de-vie; Mahmoud II est mort du *delirium tremens;* Ibrahim était aussi cruel que stupide; Mourad IV s'amusait à tuer ceux qui passaient devant ses fenêtres ou ceux qu'il rencontrait dans la rue.

On assure que tout cela est bien changé, que les princes orientaux sont aujourd'hui des hommes éclairés, que plusieurs ont même reçu une instruction semblable à la nôtre et parlent facilement nos langues, ce qui leur permet de s'approprier nos idées; on ne va pas jusqu'à dire que leur mœurs aient changé, une telle assertion serait trop hardie, Nena-Sahib, ce gentleman accompli, était l'ornement des salons et traduisait Hamlet avant d'imiter ses fureurs. Sans doute quelques princes ont eu des précepteurs européens, le hasard a même pu faire que ces précep-

teurs fussent bien choisis, fussent intelligents, instruits et moraux; ces princes enfin, presque tous de race Turque, ou plutôt appartenant à des familles dans lesquelles le sang grec et le sang du Caucase sont venus souvent se mêler, ne sont point au-dessous de nous par l'intelligence et sont susceptibles de la même culture. Le rang élevé dans lequel la fortune les a fait naître doit faciliter leurs progrès. Nous voyons en Europe, à intelligence égale, les princes s'élever plus haut que le vulgaire ; s'appliquent-ils aux sciences militaires, les officiers les plus capables dans chaque branche dirigent leurs efforts et leur révèlent tous les secrets du métier. Il n'est pas de découverte qui ne leur soit d'abord soumise, pas de livre qui ne leur soit offert. Ceux qui règnent, fort instruits eux-mêmes, connaissent tout le prix du savoir et l'imposent à leurs enfants, ils les entourent des maîtres les plus habiles, des guides les plus sûrs; le peuple lui-même ne reste point indifférent, il se préoccupe des progrès de ceux qui devront le conduire, et toujours prêt à blâmer leur paresse, à condamner leur incapacité ou leurs désordres, il les contraint à suivre avec persévérance une route au bout de laquelle il voit son salut et sa grandeur.

Telles sont les influences qui environnent le berceau de nos princes; il est presque inutile de dire qu'elles n'existent que dans l'Europe chrétienne, que les princes de l'Orient nés dans le harem, entourés

d'esclaves, d'eunuques, de flatteurs, de ministres de tous les vices, étourdis par le concert des plus sottes flagorneries, sollicités à tous les désordres par des gens dont ces désordres sont la fortune, fils de pères ignares, maîtres absolus de peuples imbéciles, ne peuvent rien apprendre, eussent-ils Aristote et Fénelon pour maîtres. L'Europe et ses idées leur deviennent même odieuses. L'Europe, ce sont les princes esclaves du bien public, contenus par le sentiment du devoir et à son défaut par la crainte de l'opinion, identifiés avec la patrie, soumis à la frugalité des camps, martyrs comme le dernier soldat de l'honneur du drapeau. Tout cela nous paraît noble et grand, notre âme est ainsi faite; tout cela paraît rude et intolérable à des princes bercés par des eunuques et habitués à la mollesse; pour eux pas d'opinion publique, le peuple les méprise, mais ne s'étonne point de leurs turpitudes, auxquelles il est de longue date accoutumé; le prince craint la fatigue, le prince fuit le danger, le prince souille de ses vices tout ce qui l'environne, le prince opprime, le prince pille, le prince s'amuse à tirer à la cible sur une grande route; mais tout cela ne se faisait-il pas hier comme aujourd'hui et ne se fera-t-il pas encore demain? Si le peuple était moins dégradé, si, près du trône, il voyait un homme vertueux, peut-être il se révolterait. Mais se révolter aujourd'hui! que ferait-il? Peut-il se gouverner lui-même? Non, et il le sait bien. Peut-il

trouver de meilleurs chefs? non, ou du moins la chose est si peu probable qu'il fait mieux de s'en tenir à ceux qu'il a.

Environné de flatteurs qui rivalisent entre eux de bassesse et de ruse, le prince se croit un grand homme, son entourage le dit, des apologistes le répètent, et de fort honnêtes gens le croient.

Mais si ce prince est le chef suprême de l'islamisme, s'il est *l'ombre de Dieu sur la terre*, il est bien près de se croire un dieu lui-même; cette folie des apothéoses romaines, qui après tout n'étaient guère que des canonisations, a été dépassée en Orient. Le khalife Hakem se fit dieu, et douze mille de ses sujets l'adorèrent. Les khalifes actuels ne vont pas si loin; mais plus fiers aux jours de leur faiblesse et de leur humiliation que ne l'étaient leurs aïeux aux jours de leurs triomphes, ils ne daignent point regarder leurs sujets; ils détournent leurs regards d'un chrétien dont ils n'ont point peur et craignent jusqu'à l'attouchement des autres hommes; ils ne permettent à ceux qui veulent leur baiser les pieds, les mains ou le vêtement que le simulacre de cette idolâtrie.

On a vu l'ombre de Dieu s'entretenir familièrement avec des ambassadeurs; on l'a vu se montrer dans un bal déguisé, et dans un autre bal plus convenable à son rang; mais ce qu'on ne sait pas, c'est ce que ces démonstrations coûtent à la fierté d'un prince ottoman. Il ira plus loin si l'Europe semble le désirer,

parce qu'il a besoin de flatter l'Europe. Louis XVI a bien souillé son front de ce bonnet rouge emprunté par l'anarchie au bagne; mais le jour où Louis XVI a fait cela pour sauver sa famille, son trône est tombé plus bas que si toute sa famille eût péri.

Le sultan a de bonnes intentions, et pourquoi en aurait-il de mauvaises? Il cherche à s'éclairer, il voudrait améliorer le sort de ses peuples, régénérer son empire, je ne veux pas le mettre en doute; mais cette cour, ces mœurs, ces coutumes, ces lois l'environnent, lui cachent tout, l'arrêtent à chaque pas qu'il voudrait faire; c'est une prison qui sera sa tombe. L'Orient peut avoir des princes honnêtes, il peut même en avoir d'éclairés, il peut même en avoir qui soient de grands hommes; mais tout cela ne saurait le sauver. Pierre Ier a fondé son empire avec un peuple neuf, Napoléon a fondé le sien avec un peuple renouvelé. Héraclius n'a pas sauvé le Bas-Empire.

J'ai dit ce que furent les sultans de la décadence, ou plutôt ce qu'ils devinrent par l'effet de lois exécrables. J'ai dit ce qu'étaient leurs ministres; il me reste à parler de la magistrature, des gouverneurs de province, des commis et de l'armée. Quelques changements se sont opérés : je les ferai connaître; mais un seul tableau montrera la Turquie des derniers siècles et la Turquie actuelle, car la Turquie ne change que de masque.

CHAPITRE IV.

L'ADMINISTRATION.

LA MAGISTRATURE ; LES COMMIS ; LES PACHAS ;
CONCUSSIONS ET CRIMES.

Si l'on s'en fiait aux seules apparences, la magistrature serait, dans tout l'empire, ce qu'il y aurait de plus respectable ; elle ne manque ni d'instruction spéciale, ni de dignité, ni d'éclat ; elle constitue un corps presque aristocratique et en grande partie héréditaire par le fait. Depuis que les possesseurs de fiefs ont disparu, les eulémas, dont le pouvoir a aussi décliné, mais dont le crédit existe toujours et qui se partagent de riches emplois, représentent seuls une tradition et des familles ; tout le reste n'est que le jeu de la faveur d'un jour, et ne laisse voir que des individus qu'un caprice fait disparaître.

Malheureusement cette magistrature, qui compte des hommes éminents et de la plus haute vertu, compte encore plus d'intrigants et d'hommes pressés de s'enrichir. Les charges de la magistrature sont vénales et se payent fort cher, soit que la loi le tolère ou quelle s'y oppose, le fait est constant; aussi, dans tout l'empire, la justice est-elle à vendre tout comme au temps où Cervantes, le glorieux prisonnier de Lépante, écrivait : *En questo imperio todo se vende y se compra*. Le peuple ne connaît point les lois ; les juges ont soin de les rendre obscures; d'ailleurs, l'immense arsenal de la jurisprudence moderne et des décisions des premiers siècles leur offre toujours l'arme dont ils ont besoin.

Deux témoignages établissent un fait ; les faux témoins encombrent l'abord des tribunaux; a-t-on payé le juge, il les admet; n'a-t-il rien reçu, il allègue leur mauvaise réputation. Il invoque contre eux les procès en faux témoignage qu'on leur a intentés, et les écarte. Dans une ville de plus de cent mille âmes, le voisin d'un Turc de mes amis établit une cheminée qui gênait celui-ci ; mon ami s'adressa au cadi ; le cadi reçut 75 francs du voisin, et lui donna raison ; mon ami ne se tint pas pour battu, et fit tenir 125 fr. au cadi ; ce cadi, mollah très-important, dont la place valait au moins 150,000 francs par an, n'hésita pas à se déranger ; il vint examiner l'objet de la contestation, et sa décision fut changée. J'étais présent, et je

me rappellerai toujours la scène bizarre dont je fus témoin. Comme le cadi sortait, le voisin auquel il n'avait pas rendu son argent, en proie à une vive colère, l'apostropha et lui demanda ses 75 francs; personne ne fit mine de l'entendre; les gens de la suite du cadi l'écartèrent, et en passant devant lui avec une lenteur majestueuse, le juge lui jeta un regard où se peignait le mépris le plus profond.

Mais les plus grandes sources des revenus de la magistrature, ce sont la gestion des biens religieux, l'administration des biens contestés ou vacants, la tutelle des orphelins, le partage des successions.

Aussi cette justice, qu'on croit sommaire, est-elle parfois d'une lenteur plus désespérante que celle de la justice anglaise; je connais tel procès qui dure depuis plus de vingt ans, et en durera peut-être autant encore : il s'agit de grands biens sur lesquels les plaideurs ne prélèvent qu'une légère aumône.

Les mosquées ont des propriétés innombrables et des revenus énormes : celles des villes saintes ont des intérêts partout; l'administration centrale de ces biens est à Constantinople, et chaque année les mosquées et les biens des provinces sont visités par des inspecteurs, ce qui veut dire simplement que l'intendant général et les inspecteurs réclament leur part dans les dilapidations qui se commettent. J'ai vu, le jour de son inspection, une mosquée éclairée de plus de mille lampes; elle aurait donc dû en allumer

autant chaque soir; pourtant chaque soir elle n'en allumait que trois, et l'inspecteur le savait comme tout le monde. Il se serait bien gardé de s'y rendre sans annoncer sa visite.

Les mosquées regorgent de biens; toutes tombent en ruine, et l'État n'a point de ressources; singulière situation, née de l'apathie des uns et de la cupidité des autres.

La classe des mollahs, qui sont non-seulement les juges, mais les évêques de l'islamisme, est par état la plus religieuse. Celle qui l'est le moins, c'est celle des commis; c'est en même temps la classe la plus vicieuse et la plus corrompue. Ces commis, innombrables à Constantinople, sont nombreux dans toutes les provinces; la concussion leur est facile et ils l'exercent avec une supériorité remarquable. Toute leur science économique et administrative consiste habituellement dans une belle écriture et la connaissance de quelques formules ; ils ont le soin, néanmoins, d'altérer cette écriture de telle façon que les gouverneurs ou les chefs militaires, dont ils dépendent, ne puissent se rendre compte de rien ; comme ils se soutiennent fort les uns les autres, il est difficile de l'emporter sur eux, et il est rare qu'on ose l'entreprendre.

L'ignorance extrême des Turcs, même du plus haut rang, ignorance qui va très-souvent jusqu'à ne savoir ni lire ni écrire, a fait généralement adopter

l'usage de sécrétaires ; on ne leur dicte point ce qu'ils doivent écrire, les formules du protocole constituant une science aussi puérile que compliquée, dont ils ont le monopole, ils lisent seulement ce qu'ils ont écrit, et la pièce est revêtue du cachet qui la rend valable; très-souvent ils lisent autre chose que ce qu'ils ont écrit, et il en résulte un grand désordre ou des procès interminables. Les interprètes, qui sont une espèce particulière du même genre, ont bien plus d'avantages encore ; il n'est pas d'intrigue dans laquelle on ne les trouve fourrés, et l'on a dit avec justice que Constantinople avait trois plaies, les incendies, la peste et les interprètes.

Quant aux gouverneurs, aux grands officiers, aux personnages importants de l'empire, on peut, relativement à leur origine, les diviser en trois classes principales, celles des Turcs, des Grecs et des mamelouks. Les Turcs, ou ceux que j'appelle ainsi, appartiennent à des familles musulmanes, de Constantinople ou de quelque autre partie de l'empire. On doit distinguer parmi eux les Albanais.

Ces Turcs ont plus de dignité et d'extérieur que d'intelligence et d'aptitude aux affaires; les Albanais sont de beaucoup les plus capables et les plus énergiques; quant à ceux de Constantinople, ils ont la politesse et la fausseté qui s'apprennent dans cette ville.

Les Grecs sont des renégats ou des fils de rené-

gats; ils sont les plus actifs, les plus distingués, les plus fins et les plus cupides de tous; leur nombre est très-considérable, beaucoup se font passer pour Turcs. Les renégats européens sont en petit nombre et jouissent de peu de crédit, parce qu'ils ne savent pas se plier aux usages des Ottomans, dont ils parlent rarement la langue.

Les mamelouks sont des esclaves amenés de la Circassie, de l'Abasie, de la Mingrélie, de la Géorgie, quelquefois même du Kurdistan. Ces contrées ont toujours livré au commerce de jeunes garçons et de jeunes filles; nous en retrouvons des traces dans l'antiquité la plus reculée; les ports de Phasis, Dioscurias et Phanagoria étaient les entrepôts de ce commerce. Il y a un siècle, l'empire ottoman recevait aussi des esclaves russes et même des esclaves allemands, vénitiens, français, anglais. Il y a encore aujourd'hui dans l'empire quelques esclaves grecs provenant des guerres de la Morée.

Ces mamelouks, employés comme pages dans le palais et les maisons des grands, deviennent officiers ou commis si leur patron jouit de quelque influence. S'il est ministre, il en fait des généraux et des gouverneurs. Quelques-uns arrivent aux plus hautes dignités de l'État; ils sont fort nombreux; les diverses races dont ils se composent ont peu de sympathie les unes pour les autres, néanmoins ils se soutiennent entre eux et vivent en assez bonne intelligence.

On sait que l'Égypte a été à deux reprises et pendant longtemps sous la domination d'une république militaire élective, composée de ces esclaves qui se recrutaient dans le Caucase et laissaient rarement des héritiers. L'éducation que les mamelouks reçoivent auprès de maîtres aussi vicieux qu'ignorants peut se deviner; les Caucasiens sont très-braves, d'un esprit généralement borné, plus enclins à la trahison qu'aptes à la ruse, très-entêtés et très-orgueilleux; on en pourrait faire de bons soldats; ils ne donnent guère que de mauvais administrateurs.

Chacune de ces classes, comme chacune de leurs divisions, forme une sorte d'association tacite dont les membres se soutiennent mutuellement, lorsque leurs intérêts ne sont pas opposés. Les mamelouks, suivant presque toujours la fortune de leur patron, se fractionnent en un grand nombre de petits partis; il en est de même des créatures des ministres, des eunuques ou des femmes du sultan; enfin beaucoup de dignitaires sont affiliés ouvertement ou secrètement à divers ordres religieux, sortes de sociétés qui ont des doctrines secrètes et qui cherchent à rivaliser d'influence. Je parlerai plus bas de ces sociétés.

Les gouvernements, les commandements militaires, les hauts emplois se donnent à la faveur et comme au hasard, ou se vendent au plus offrant; c'est une des sources de la fortune énorme et scandaleuse des ministres : c'est la vente des places qui élève tant de

palais sur le Bosphore. Du reste, tout le monde trempe un peu les mains dans ce tripotage, et le harem impérial n'y reste pas étranger.

Les gens qui ont visité l'Europe sont généralement regardés comme propres à tout, quoique souvent ils ne soient bons à rien; l'un a suivi une école de cavalerie européenne, on en fait un général; puis, comme la fortune ne couronne pas ses exploits sur terre, on le nomme grand amiral, et le mal de mer en fait un premier ministre.

Un autre a étudié la médecine, on en fait un gouverneur de ville, ou on lui confie les finances de l'État. Ces inepties se répètent tous les jours; j'en pourrais citer des exemples par centaines.

Il en résulte que s'il s'agit de circoncire un prince, c'est le ministre du commerce qui en est chargé; mauvais ministre à coup sûr ou mauvais chirurgien, c'était, dit Le Sage, un mathématicien qu'il fallait, ce fut un danseur qu'on choisit.

Les gouvernements se vendent fort cher; ceux qui les désirent ont rarement de quoi les payer; cependant, comme on ne leur fait pas de crédit, ils doivent en chercher eux-mêmes. Ils s'adressent alors à un banquier arménien qui livre la somme demandée, et prend ses garanties. Ces garanties consistent à attacher à la personne du nouveau gouverneur un représentant de la maison de banque chargé de le stimuler, de l'aider de ses conseils, et, enfin, de faire

rendre à la province beaucoup plus que l'Arménien n'a déboursé; presque tous les pachas arrivent donc dans leur province en assez piètre équipage, et suivis de l'inévitable arménien qui doit tondre ou plutôt écorcher le timide troupeau des musulmans et des raias. Le gouverneur qui n'a pas entendu laisser tout le bénéfice de l'opération à des protecteurs si peu désintéressés, travaille de son côté pour lui-même, et travaille si bien, que sa province devient de plus en plus déserte.

Chargé de la police et de la poursuite des crimes, il vend l'impunité. Dans certaines villes où il y a à la fois un général en chef et un gouverneur, ils se renvoient l'un à l'autre les plaignants, et lorsqu'on les presse trop, ils enterrent les plaintes, en alléguant une réponse attendue de Constantinople. A Smyrne, le brigandage le plus audacieux s'est exercé pendant plusieurs années aux portes de la ville, quelques bandits grecs rançonnaient à un taux énorme ceux qu'ils pouvaient saisir, et même par lettres ceux qui ne quittaient point la ville. Ces bandits venaient à Smyrne et se montraient dans les cafés; la police ne s'en occupait pas, et il a fallu de longues démarches et plusieurs voyages d'un consul général de France pour mettre fin à un tel état de choses.

La ferme de certains impôts, celle des douanes, sont une source féconde de revenus pour les gouverneurs; un prête-nom du gouverneur se présente à

l'adjudication; la crainte empêche les fermiers de surenchérir; le gouvernement y perd ses revenus, et l'entrepreneur sérieux ses bénéfices. Presque toujours le pacha se fait fournisseur; il accapare tout ce que le gouvernement a besoin d'acheter; quelquefois il achète tous les grains à vil prix, et s'engraisse à l'aide d'une petite famine.

Il y a aussi une multitude de places ou de faveurs dont il peut disposer, et l'on comprend qu'il n'en dispose pas gratuitement. Quelques emplois de chefs de tribus ou de peuplades se vendent fort cher.

Enfin, le recrutement de l'armée ne laisse pas que d'être aussi assez productif pour les pachas comme pour les médecins; on traite souvent avec les chefs de village ou de tribu l'exemption de tous leurs administrés. C'est aussi une manœuvre assez commune dans un pays tranquille et soumis qui livre plus d'hommes qu'il n'en faut, que de saisir les passants, les voyageurs, afin d'en obtenir une rançon. Tout ce que je raconte là se passe chaque jour et je l'ai vu souvent. Je sais bien qu'on l'a désavoué à Constantinople et qu'en théorie la corruption n'existe plus; mais ceux qui l'ont condamnée en sont les agents les plus actifs. Rien n'a été changé dans la pratique, les faits sont restés les mêmes, je ne juge pas sur autre chose.

Des actes d'une barbarie révoltante accompagnent ce pillage organisé; il faut presque toujours mettre une armée en campagne pour faire rentrer les con-

tributions de l'année ou assurer le recrutement, et très-souvent l'armée se retire devant une résistance insurmontable. Pendant que j'étais en Syrie, une retraite de ce genre fut même saluée par les Druses avec des canons enlevés à l'armée turque; c'est ainsi que les choses se passaient en Algérie avant 1830. Aujourd'hui cependant les Arabes nous apportent eux-mêmes le montant de leurs impositions, il n'y a de changé que leurs maîtres, et cela a suffi pour que l'oppression, la misère et l'anarchie fissent place à la justice, au bien-être et à la paix.

L'administration de la Turquie est le jouet d'intrigues perpétuelles; les camarades, les chefs et les subordonnés s'espionnent et se dénoncent mutuellement avec la plus admirable émulation; on n'imaginerait pas à quelles infamies ils descendent pour se nuire les uns aux autres; j'ai connu un chirurgien militaire turc, homme très-supérieur au milieu dans lequel il lui fallait vivre; il était chargé d'un hôpital; d'autres chirurgiens d'une incapacité et d'une ignorance dignes des écoles turques, tentèrent vainement de l'éloigner; n'y réussissant pas, ils eurent recours au moyen le plus odieux; d'accord avec un pharmacien, ils donnaient aux malades d'autres médicaments que ceux qui leur étaient ordonnés, une mortalité effrayante s'ensuivit, et l'on en profita pour demander l'éloignement du chirurgien en chef; ce malheureux, atterré de ce qu'il voyait, fut quelque temps avant de

comprendre l'infernale machination de ses ennemis, enfin il la comprit, il en eut toutes les preuves, et il demanda justice; on lui laissa sa place, mais la justice n'intervint pas.

Il n'y a pas de ruse à laquelle la mauvaise foi turque n'ait recours; je citerai un fait qui s'est passé, il y a quelques années, dans une province de l'Égypte. Un officier, que je nommerai Ibrahim, dénonça par lettre le gouverneur comme concussionnaire, et fut chargé par le ministre, qui le promut à un grade plus élevé, d'examiner les comptes de la province; il demanda donc qu'ils lui fussent communiqués, le gouverneur lui promit qu'il les lui présenterait bientôt, il fallait seulement que toutes les autorités intéressées fussent présentes, et l'on avait quelque peine à les réunir. Ibrahim passait toutes ses soirées dans la maison d'un officier supérieur, et y dormait souvent; le pacha fit appeler cet officier: Ibrahim va tous les soirs chez toi, lui dit-il, je sais qu'il aime à boire; je veux que demain soir, à neuf heures, il soit complétement ivre. L'officier s'inclina et promit d'obéir; le lendemain, à neuf heures, Ibrahim était ivre; tout à coup un envoyé du pacha se présente, les autorités sont réunies, et on l'attend pour vérifier les comptes; il se traîne avec peine au palais et se trouve au milieu de tous les employés supérieurs de la province; le gouverneur lui fait mille amitiés, mais son ivresse ne tarde pas à se manifes-

ter clairement; le cadi était là, le gouverneur l'appelle pour soutenir Ibrahim; le cadi recule, il a senti l'odeur du vin, son indignation éclate, Ibrahim est chassé comme un gueux, et un rapport est immédiatement rédigé contre lui.

Je pourrais citer mille traits de cette espèce, j'en ai enregistré beaucoup, et chaque jour j'en entends raconter ou j'en vois de nouveaux.

Ces hommes, si habiles à se trahir les uns les autres, ne lé sont pas moins à trahir le gouvernement; jadis les gouverneurs se révoltaient sans cesse. En divisant et affaiblissant leur autorité, on a à peu près conjuré ce péril, mais au lieu des gouverneurs ce sont les populations qui se soulèvent, et la question est devenue bien plus grave.

On conçoit, d'un autre côté, qu'il est impossible aux Turcs d'avoir confiance les uns dans les autres; aussi voit-on les plus haut placés d'entre eux descendre à l'examen des plus minces détails, ce qui rend leur administration aussi ridicule qu'elle est détestable.

Souvent des princes musulmans ont fait eux-mêmes la police des rues de leur capitale; ils faisaient bien, puisqu'il n'y avait qu'eux pour la faire.

Il pourrait y avoir au moins chez les gouverneurs turcs la conscience de certains devoirs, quelque respect d'eux-mêmes; mais ces sentiments leur sont étrangers; ils ne rougissent de rien. Je citerai un

pacha qui, arrivé dans son gouvernement après deux mois de route, en est reparti de suite avec la précipitation la plus scandaleuse, parce qu'il y avait trouvé le choléra. On voit que tous les Turcs ne sont pas aussi fatalistes que sait être brave le plus jeune des princes chrétiens, ce roi de Portugal dont toute l'Europe admire le courage. Quant à la férocité turque, on n'a oublié ni Djezzar Pacha, ni le gendre de Méhémet Ali, le féroce Defterdar, qui faisait ferrer des hommes. Cette cruauté a cependant, aujourd'hui, pour limite la tolérance européenne; et c'est une justice à rendre aux consuls, qu'ils hésitent rarement à intervenir, au nom de l'humanité, pour arrêter des attentats dont leurs propres nationaux n'ont point à souffrir. On ne peut que désirer que cette action si utile devienne plus forte; il n'y a qu'un moyen d'amener les barbares à agir comme des hommes civilisés, c'est de leur inspirer une terreur salutaire.

Les excès des pachas sont donc quelquefois punis: cela a lieu lorsque ces pachas ont des ennemis puissants, ou qu'ils se sont attaqués à des consulats européens. On les dégrade alors, et on les envoie aux galères; ils y restent peu de temps, quelque protection les en fait sortir, et on les voit reparaître avec un grade plus élevé.

Nous avons vu, il n'y a pas longtemps, un ministre turc envoyé en exil comme concussionnaire, être rappelé le lendemain de son départ, et rentrer à

Constantinople, avec les honneurs de la guerre, pour y reprendre son portefeuille. Il ne faut pas s'en étonner; dans un pays où le caprice du maître peut jeter un homme dans les fers, les fers ne flétrissent personne, toute idée morale est renversée; seulement, en rendant son emploi à l'homme qu'il a frappé d'une condamnation, le despotisme ottoman se juge et se condamne naïvement lui-même.

Les inepties, les cruautés, la cupidité des gouverneurs turcs, la folie ou l'imbécillité du maître, sont dépassées et de beaucoup dans les États musulmans qui jouissent, relativement à la Porte, d'une indépendance complète ou d'une quasi-indépendance. On ne peut s'imaginer ce que sont particulièrement le Maroc, la régence de Tunis, Zanzibar et l'imamat de Mascate ; je renonce à le décrire, l'infamie des princes dépasse toute croyance, la misère et l'avilissement des peuples n'ont jamais atteint de telles proportions. A ce prix la Turquie, dont on ne me reprochera pas d'être le flatteur, est un vrai paradis terrestre. Héliogabale était chaste comparativement aux Héliogabales que l'Europe ose tolérer de nos jours. Verrès se fût indigné si on lui eût proposé de taxer des terres au triple de leur produit, pour que le peuple donne son capital et s'en aille chercher fortune ailleurs; et cependant cela s'est fait, et récemment; où? pourquoi le dire? est-ce ce pays ou celui-là, ce prince-ci ou cet autre qu'il faut punir? Eh! non, c'est le système tout

entier, c'est la barbarie qu'il faut atteindre; le jour approche où l'Europe le fera; sa patience n'a été que trop longue.

Je dois donc le dire en finissant, si l'on entend par gouvernement une institution protectrice des personnes et des biens, il n'y a pas de gouvernements dans les pays où les Orientaux n'ont point des Européens pour maîtres.

Aussi, d'un bout à l'autre du monde musulman entend-on retentir ce cri de détresse : Plût à Dieu que nous ayons le gouvernement des Francs! Pour comprendre tout ce qu'il faut de misère à ces peuples pour en venir à cette idée, il faut savoir que, trompés par leurs gouvernements et leurs prêtres, qui, tout en nous flattant, cherchent à les éloigner de nous, ils se représentent nos gouvernements comme des chefs-d'œuvre de méchanceté et d'injustice; si donc ils en sont venus à ne point les redouter, à les appeler même, c'est que l'excès de leurs maux les pousse à chercher, dans de nouvelles tortures, l'oubli de leurs tortures actuelles.

CHAPITRE V.

LES FINANCES.

PAUVRETÉ DE L'ÉTAT ; EXAMEN DU BUDGET ;
PILLAGE ADMINISTRATIF.

Le revenu de la Turquie est extrêmement faible, il ne dépasse pas 160 millions, c'est-à-dire le quart de celui de l'Espagne ; si même l'on tient compte du rapport de ces revenus aux populations des deux pays on reconnaîtra que l'Espagne est huit fois plus riche que la Turquie.

La Turquie a contracté, à l'occasion de la guerre d'Orient, quelques dettes bien minimes si l'on n'en regarde que le chiffre, mais écrasantes si l'on prend en considération la pauvreté de l'empire.

Cette pauvreté fait qu'il ne peut trouver d'argent qu'à des conditions qui sont sa ruine, ses lois sont si

mauvaises que tout emprunt est un crime, car le Coran proscrit l'intérêt de l'argent et l'État, musulman par excellence, ne peut qu'à grand peine se rendre complice et tirer profit d'une infidélité flagrante aux lois en vertu desquelles il existe.

L'impôt ne peut dans les circonstances actuelles être augmenté. Chez les peuples riches l'impôt n'atteint que le superflu, chez les peuples pauvres il atteint le nécessaire et loin d'être fécond il est ruineux, pour faible qu'il puisse paraître à ceux qui le jugent de loin. Le despotisme d'ailleurs a toujours plus de peine à trouver de l'argent que les États où règne une certaine liberté. Les sujets de l'un refusent leur argent parce qu'ils ne savent point où il passe, les citoyens des autres apportent volontiers le leur, parce qu'ils savent le profit qu'ils en retireront.

En attendant le Gouvernement ne peut rien payer; les employés, auxquels il est toujours dû plusieurs mois, quelquefois une année, ont recours pour vivre à toute sorte d'industries ou d'abus.

On a parlé de ressources que posséderait la Turquie, on a doublé, sur le papier, ses revenus à venir; il est facile de se convaincre qu'il n'y a rien de fondé dans ces calculs. En premier lieu, la Turquie, à laquelle on ne prête que sur gages, se voit contrainte, ou est entraînée, à aliéner ses mines et d'autres sources de revenus futurs, pour

se procurer dans le présent un peu d'argent comptant, destiné à faire face aux dépenses les plus pressées.

En second lieu, l'exploitation des ressources de l'Empire exigerait des routes, il n'en existe aujourd'hui pas une seule, et les routes ne se font pas sans argent.

En troisième lieu, une mauvaise police, des lois détestables, des agents infidèles, la méfiance des populations, accoutumées de longue date à être rançonnées et pillées, ne se corrigent point en un jour. Toute réforme radicale exige l'emploi de la force et l'emploi de la force arrête l'essor de la confiance; il faudrait d'ailleurs plus de siècles à cet Empire pour opérer sa réforme, qu'il ne lui reste peut-être d'années à vivre.

Les populations sont rares partout et les capitaux leur manquent.

On a parlé beaucoup des biens ecclésiastiques qui paraissent former les trois quarts de la propriété immobilière en Turquie; le Gouvernement pourrait s'en emparer ou en changer les conditions, mais ce ne serait pas facile et l'essai en pourrait devenir fatal à ceux qui auraient osé le tenter.

Le Commerce extérieur de l'Empire s'élève à près de 500 millions, mais il est tout entier, ou à peu près, dans des mains étrangères; au lieu d'enrichir le pays il lui arrache ses dernières ressources.

La Turquie avait autrefois quelque industrie; on y travaillait la soie, le coton, la laine, le cuivre, l'acier; on y faisait de magnifiques étoffes. Ces industries existent encore, mais chaque jour elles déclinent, elles perdent leurs consommateurs, parce que leurs produits sont chers en même temps que beaux ; que les tarifs douaniers ne leur assurent pas la protection dont elles ont besoin, et que les populations, chaque jour plus pauvres, préfèrent demander à l'Europe des produits moins beaux, mais aussi moins coûteux. L'industrie des tapis est une des seules qui puissent se soutenir ; je ne parle pas des industries créées par des Européens dans l'Empire, parce qu'elles vivent dans des conditions que les Ottomans ne peuvent atteindre. On augmenterait la production et les revenus de l'Empire en élevant ses tarifs; mais il est évident que la Turquie ne peut le faire sans mécontenter et peut-être armer l'Europe.

De quelque côté que je jette les yeux, il m'est donc impossible de trouver à la Turquie des ressources nouvelles, si ce n'est peut-être un accroissement au minime tribut de l'Égypte, et je crois que le meilleur conseil qu'on pût lui donner serait de mieux assurer la perception et de faire un usage plus raisonnable des ressources qu'elle possède aujourd'hui.

M. Ubicini a exposé le détail de son budget, j'en extrais ce qui suit :

Liste civile du Sultan.	17 250 000 fr.!!!
Liste civile de la Sultane mère et des sœurs du Sultan. . .	1 932 000
Traitement des employés civils moins les agents à l'étranger.	44 850 000 !!!
Dotation du Trésor pour dépenses d'utilité publique, routes, pavages, encouragements à l'agriculture, etc.	2 300 000 !!!
Le budget total est de. . . .	173 052 000 fr.

Certes il est impossible de se montrer plus favorable à la Turquie que M. Ubicini; cependant en faisant connaître son budget, il produit contre elle un écrasant témoignage, et l'on doit avouer que le silence peut seul plaider la cause des Turcs.

Les employés civils absorbent près de 45 millions; parmi ces fonctionnaires cependant ne figurent point les agents à l'étranger, les ministres du culte, les magistrats; cinq de ces derniers reçoivent seuls une solde de l'État.

J'ignore le nombre des fonctionnaires entre lesquels se partagent ces 45 millions; je vois seulement dans le livre de M. Ubicini, que deux d'entre eux reçoivent chacun 276 000 francs par an, que les Ministres et une partie des gouverneurs généraux en reçoivent chacun 193 200; je n'entre pas dans plus de détails. On comprend assez la folie de telles alloca-

tions en présence du revenu le plus misérable et dans des contrées où tout ce qui est nécessaire à la vie se vend aux prix les plus modérés. Il me suffira de dire que cette partie des fonctionnaires civils coûte à l'État les deux tiers de ce que coûte l'armée. Je ne parle pas de ce que l'administration coûte au public.

Les travaux publics et l'agriculture perçoivent 2 300 000 francs, peut-être encore faut-il retrancher de cette somme quelques gros traitements; en tout cas la Turquie ne se ruinera pas en améliorations réelles, et ce n'est pas la réforme de son système de transports ou de ses cultures qui lui créera des embarras financiers.

Le Sultan absorbe à lui seul le dixième d'un budget déjà fort insuffisant. L'empereur des Français, qui occupe dans le monde un autre rang que le sultan des Turcs, ne prélève que le soixante-quatrième du budget de la France, et certes la France est riche et les dépenses du souverain la grèvent infiniment peu.

Maïs ces 17 millions sont loin de suffire au Sultan, sa liste civile est grevée de dettes considérables; il y a peu de temps, il dépensait, disait-on, pour la circoncision de son fils 17 millions, et l'on ne suppose pas que le mariage de sa fille avec le fils d'Abbas Pacha, mariage qui doit avoir lieu bientôt, puisse coûter moins.

Le baptême du prince impérial a coûté tout au plus 300,000 francs et a été payé par la liste civile; ainsi, on n'a pas dépensé pour l'héritier du plus beau trône de l'univers, une somme qui puisse se comparer, même de loin, au chiffre déraisonnable des prodigalités asiatiques, et le baptême du prince impérial n'a rien coûté à l'État.

Ainsi, dans une année, le sultan, en dehors de ce qu'il prélève sur le budget et des dettes qu'il contracte pour d'autres objets, aura dépensé 34 millions, c'est-à-dire le cinquième du revenu de ses États, en banquets et en feux d'artifice. Un particulier qui voudrait agir de la sorte serait interdit avant d'avoir pu le faire.

Dans une revue illustrée, je vis un jour deux dessins; l'un représentait un lit magnifique, chef-d'œuvre de profusion plutôt que de goût, destiné au sommeil de la souveraineté turque; l'autre montrait le petit lit de camp sur lequel mourait en soldat et tout vêtu le chef de la plus vaste monarchie du globe, l'empereur Nicolas Ier.

Rien ne me sembla plus éloquent que ce rapprochement fortuit de la simplicité d'une grande âme et de la vanité puérile d'une race déchue.

Ce besoin de paraître est commun à tous les barbares, mais on le rencontre surtout chez les musulmans. Il y a tel prince musulman qui dépense jusqu'au tiers du revenu de son État à donner des fêtes,

et doit à ses fournisseurs la valeur d'une année entière de ce même revenu. Un de ces rois dégradés et découronnés, que la Compagnie des Indes a mis en surveillance, s'étonnait auprès d'un voyageur français de ce que le gouverneur général, lord Dalhousie, ne voulait point lui permettre de se faire accompagner en Angleterre de sa suite, composée seulement, disait-il, de 5,000 personnes, y compris les domestiques.

Évidemment Pétrone a calomnié son pays en faisant de Trimalcion un Romain, fût-ce même Néron. Trimalcion était né en Orient, ses descendants y vivent encore.

Nous avons vu en quelle proportion étaient les dépenses du sultan avec les revenus de son empire; il en est bien autrement encore dans les États musulmans qui ne relèvent point de lui ou n'en relèvent que par de faibles tributs; dans ces États le souverain dévore ou cache tout ce qui dépasse les dépenses que nécessite l'entretien de sa petite armée et de sa petite administration; car dans ces États il ne peut être question de travaux publics, ni en général d'aucune dépense pouvant avoir des résultats utiles. Le souverain s'empare de mille monopoles, il se fait négociant et fixe le prix de toutes les denrées, il condamne ses sujets à l'esclavage colonial, il confisque les biens des riches, qui sont toujours criminels ou suspects; il laisse ses créatures se gorger, puis les pressure

quand elles ont absorbé les dernières oboles du peuple. D'étranges idées naissent parfois dans son esprit, celle par exemple, de contraindre les cultivateurs à acheter de lui la propriété du sol qui, par une fiction légale, appartient au souverain, mais que ses possesseurs ont toujours pu conserver, échanger ou même vendre, à la seule condition de ne pas le laisser en friche; les princes altèrent la monnaie et n'oublient pas d'élever, comme à Constantinople, le taux de l'argent quand ils doivent payer et de l'abaisser quand ils doivent recevoir ce qui leur est dû.

Il y aurait, du reste, une sorte d'excuse à la rapacité de ces princes, si des actes aussi criminels pouvaient s'excuser: ils sont incertains de l'avenir, leurs enfants ne sont que rarement leurs successeurs et ils veulent qu'au moins leurs enfants soient riches; aussi placent-ils souvent à l'étranger les sommes qu'ils arrachent à la misère de leurs peuples. De cette façon, le pays perd à la fois son argent et la circulation de cet argent, en même temps que le despotisme oriental se condamne une fois de plus.

On résumerait en deux mots l'état financier des États musulmans à l'aide d'un dicton turc : *fantasia tchok*, *para yok*, beaucoup de fantaisie et pas d'argent.

CHAPITRE VI.

L'ARMÉE.

GRANDEUR PASSÉE ; SYSTÈME ACTUEL ; IMITATION MALADROITE ; LES OFFICIERS ; LES SOLDATS ; LA MARINE.

Je l'ai dit plus haut, c'est à leurs succès dans la guerre que les Turcs ont dû de s'élever au rang des nations, et de compter même parmi les plus puissantes de celles dont l'histoire garde le nom.

Ils durent leurs triomphes à une organisation militaire plus puissante que celle des Grecs, dont il ne restait plus qu'une ombre, et supérieure à celle des Arabes plus rebelles à la discipline. Dès le XIV[e] siècle, le deuxième sultan des Turcs, Orkhan, créait une armée régulière et permanente formée d'esclaves chrétiens, à laquelle fut donné le nom de *iéni-tchéri*, c'est-

à-dire nouvelle milice, dont nous avons tiré le mot janissaire ; ce n'est qu'un siècle plus tard que notre roi Charles VII jeta chez nous les premiers et faibles fondements d'une armée permanente, et Guillaume de Choul, gentilhomme érudit et philosophe, qui écrivait sous Henri II, n'hésitait point à regarder les Turcs comme les héritiers de la discipline des Romains.

Montécuculli, et divers capitaines non moins illustres, leur rendirent plus tard quelques hommages; Vauban lui-même leur emprunta les cavaliers de tranchée, et ils paraissent être les premiers qui aient relié des tranchées parallèles par des chemins en zig-zag. L'inspection de quelques anciennes gravures me porte à croire qu'ils nous furent très-supérieurs dans l'art de la guerre jusqu'au siècle de Louis XIV.

Il est vrai qu'au temps de leur grandeur les Turcs s'aidaient d'aventuriers chrétiens, d'ingénieurs grecs et génois, s'appropriaient et fécondaient les inventions militaires des autres peuples. Loin d'être intolérante ou routinière, leur armée était alors en grande partie à peine musulmane, et sa bonne discipline la servait plus sûrement que le fanatisme. On peut ajouter que dès le début de leur carrière ils eurent à se heurter contre les troupes bien disciplinées et bien conduites de Timour-Leng; les leçons qu'ils en reçurent leur coûtèrent la captivité d'un de leurs princes ; mais ces leçons préparèrent leur puissance.

Le siècle de Louis XIV vit s'accomplir dans l'Europe occidentale une révolution sans exemple dans l'art de la guerre. L'invention de la baïonnette permit d'armer du fusil toute l'infanterie ; elle devint alors plus redoutable que la cavalerie, en même temps que la tactique nouvelle lui donnait cette mobilité et cette solidité qui firent jadis la puissance des légions romaines. Turenne, Montécuculli, le prince Eugène, Gustave-Adolphe, vinrent se résumer dans Frédéric II, et plus tard Napoléon tira du système nouveau tout ce qu'il pouvait donner.

Vauban avait créé la fortification moderne ; dans ce grand art comme dans celui de l'attaque et de la défense des places il est resté le maître, et ses élèves n'ont pu modifier que quelques détails d'une œuvre complète et immortelle.

Si aux jours de Louis XIV et de Louvois, les Turcs, au lieu de posséder un vizir orgueilleux et aveugle, eussent possédé un grand ministre, ils eussent adopté sans retard toutes nos réformes et peut-être conservé à ce prix leur prééminence militaire.

Mais pleins d'un mépris superbe pour les chrétiens, mépris né de leurs triomphes, ils agirent tout autrement, et ce n'est que plus tard, sous Moustapha III, que le baron de Tott et le comte de Bonneval, devenu Osman-Pacha, tentèrent la réforme des institutions militaires de la Turquie.

Moustapha III, prince intelligent et sage, désirait

cette réforme, qu'il n'eut pas le temps d'accomplir. Abd el Hamid la tenta avec peu de succès. Sélim en devint la victime; enfin Mahmoud la fit triompher. L'esprit militaire, en effet, vivace encore au XVIIe siècle, déclinait rapidement depuis : les janissaires ne se prêtaient pas à de nouveaux exercices, et comme les légionnaires dégénérés de Rome, ils se refusaient à toute fatigue comme à tout progrès; il fallut donc une lutte terrible et une victoire redoutable pour que la Turquie militaire entrât dans une voie nouvelle.

Maître de la situation, Mahmoud pouvait opter entre deux systèmes de recrutement, que j'appellerai le système français et le système autrichien.

Le système français mêle dans chaque régiment des recrues de diverses provinces; l'émulation peut y perdre, mais l'éducation des soldats y gagne, l'esprit de terroir s'efface, le sentiment patriotique s'élargit, et l'armée rend aux campagnes, des Français plus éclairés.

Le système autrichien réserve, presque à chaque province, une spécialité militaire distincte; telle province est plus propre à fournir des cavaliers, telle autre des tirailleurs. Chaque population s'attache à des exercices et à un uniforme qu'elle estime plus que tous les autres; il en résulte une certaine aptitude à la vie militaire et une plus vive émulation entre les différentes provinces et les différentes armes.

Ce système convient mieux à l'Autriche difficile à unir, où chaque province tient à ses coutumes et à ses priviléges; enfin le Tyrol, la Hongrie, les frontières militaires, offrent au recrutement des aptitudes diverses et complètes, qu'il serait dangereux de méconnaître.

Le premier système est au contraire le seul qui convienne à la France, douée d'une grande puissance d'assimilation, qui a dû aux efforts de ses plus grands rois, à une révolution terrible et au génie organisateur de Napoléon, l'unité la plus vraie, la centralisation la plus forte qui soient dans le monde.

La Turquie était dans le même cas que l'Autriche; ses peuples appartiennent à des races diverses, parlent plusieurs langues, suivent plusieurs cultes, et sont ennemis ou jaloux les uns des autres; les uns, parcourant d'immenses plaines, sont cavaliers de naissance; d'autres, faits à la guerre de montagnes, se servent bien des armes à feu; d'autres enfin cultivent le sol, sont plus dociles et ne sont pas moins courageux.

Mais les Turcs réfléchissent peu; il leur suffit de voir que Napoléon avait toujours battu les Autrichiens, pour supposer que toutes nos institutions militaires rendraient leur pays invincible.

Ils formèrent donc des régiments comme les nôtres, et cherchèrent à les recruter; mais l'esprit de race y était et y est encore un grand obstacle, l'état

barbare dans lequel vivent certaines populations leur inspire l'ardeur bouillante du chevalier, mais ne leur donne ni la patience ni le courage tranquille qui font la force de nos armées. Ces populations ont horreur du service régulier; elles s'y refusent, et on les y soumet difficilement. Toutes, au contraire, concourraient avec joie à la formation de corps irréguliers et spéciaux qui pourraient mettre en jeu leurs diverses aptitudes.

L'organisation aristocratique de plusieurs tribus ou peuplades, telles que les Arabes, les Druses, les Kurdes, leur fournit des chefs militaires naturels, auxquels elles obéissent par habitude et qu'elles entourent de leur sympathie et de leur dévouement; le gouvernement devait confier à ces chefs le commandement de contingents, que leur nom seul suffisait à recruter.

Cette organisation de milices, ne comprenant que des corps auxiliaires appelés sous les drapeaux, suivant les besoins du moment, eût permis d'accroître sensiblement le chiffre de l'armée, tout en diminuant le budget de la guerre.

L'armée, essentiellement permanente, se fût composée de l'infanterie de ligne recrutée parmi les cultivateurs des provinces les plus voisines de l'Europe, de la grosse cavalerie, que les Arabes ne peuvent donner, de l'artillerie et du génie; ces dernières armes eussent pu se recruter parmi les sujets non

musulmans de l'empire, doués généralement de plus d'aptitude que les autres; quant à leur fidélité, on sait que l'artillerie et le génie, livrés à eux-mêmes, ne peuvent rien, même pour se défendre.

Mais je l'ai dit, les Turcs ont agi tout autrement, et il en résulte que, pour recruter leur armée, ils sont obligés de faire la guerre aux insoumis, c'est-à-dire de dépenser annuellement plus d'argent et d'hommes qu'ils ne peuvent en obtenir; presque toujours, d'ailleurs, ces luttes se terminent par la déroute des troupes impériales, déroute qui devient une victoire dans les journaux du gouvernement turc.

Les Turcs, peu judicieux en fait d'importations, ont adopté à peu près tous nos règlements; j'ai entendu quelques critiques d'une grande autorité, au sujet des règlements de la cavalerie, qui s'appliquent mal à celle de la Turquie, singulièrement plus légère.

Ils ont fondé des ateliers comme les nôtres, mais ils les ont surchargés d'un état-major dispendieux et inutile, de telle façon que les armes qu'on y fabrique leur coûtent trois fois plus cher que les nôtres.

Ils ont importé nos écoles militaires; sans doute il en pourra résulter quelque bien; toutefois, on est obligé de payer les élèves pour leur faire subir une instruction, dont ils se soucient fort peu et qui les pénètre rarement. Il y a des esprits mal faits, que la science ne fait qu'effleurer sans profit, et que même elle trouble souvent.

La France avait offert à un prince oriental un modèle de notre obusier de montagne de douze. Le prince ordonna à un de ses officiers, chargé de ce détail, de lui en monter de semblables sur des roues d'un plus grand diamètre; l'officier s'en acquitta bien, seulement il avait oublié de rien changer au reste de l'affût, et la crosse de la pièce touchait à peine la terre.

Pendant que j'étais en Syrie, les Druses enlevèrent quatre canons à l'armée turque dans des circonstances assez singulières. L'armée s'était rangée en bataille et avait ces quatre pièces en batterie sur l'un de ses flancs; les Druses parurent de ce côté, à un millier de mètres; on leur envoya plusieurs volées de mitraille, qui, à cette distance, ne pouvaient les atteindre; quand ils furent plus près, on n'avait plus que des boulets; mais comme on tirait par volée et qu'ils se couchaient chaque fois qu'ils voyaient la lumière, ils purent arriver jusque sur les pièces et les enlever en tuant les canonniers. Il y avait bien des troupes de soutien; mais, par malheur, l'officier qui commandait avait lu dans un livre que les troupes de soutien devaient être tenues à bonne distance. L'auteur du livre raisonnait dans l'hypothèse d'un combat contre un ennemi armé d'artillerie; comme il est d'usage que les batteries ennemies se répondent, on juge alors à propos de placer les troupes de soutien à quelque distance; mais les Druses n'avaient point

d'artillerie, et l'officier turc n'avait pu comprendre que cela modifiait les dispositions à prendre.

Le choix des officiers est ce qu'il y a de plus triste dans l'armée turque, et malheureusement aucune loi d'avancement ne semble y présider; la domesticité est ordinairement le chemin des honneurs militaires, aussi les officiers sont-ils d'une platitude extrême vis-à-vis de leurs supérieurs; l'espionnage le plus vil, les missions les plus honteuses n'ont rien qui leur répugne; leur ignorance est telle, que l'immense majorité ne sait ni lire ni écrire. Leur imprévoyance, leur incurie sont sans égales; ils se livrent à toutes sortes de concussions, et le sentiment de l'honneur militaire, tel que nous l'entendons, leur est complétement étranger.

Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi eux quelques gens honorables, pouvant remplir convenablement leurs fonctions; de ceux-là les uns sortent des écoles, les autres sont de vieux serviteurs que l'avancement a laissés de côté. Il peut même arriver que parmi les officiers généraux il y ait parfois des hommes d'un grand mérite : il y a des hommes capables partout; et si la capacité ne règle pas en Turquie l'avancement, elle ne s'y oppose pas toujours. Mais si l'on veut établir une sorte d'équation entre l'aptitude des chefs militaires turcs et celle des nôtres, on peut dire que les capitaines turcs feraient, pour la majeure partie, d'assez bons sous-officiers, et que parmi les officiers

supérieurs, on pourrait trouver de bons capitaines; qu'enfin un vingtième peut-être des officiers sont à la hauteur du grade qu'ils occupent, au moins sous le rapport de l'instruction militaire la plus indispensable.

Quant aux soldats, ils valent mieux que les officiers, parce qu'ils n'ont pas besoin de la même instruction pour remplir leur tâche, et qu'ils n'ont pas à recourir aux mêmes intrigues pour s'élever.

Le soldat turc, albanais, bosniaque d'une part, le soldat arabe et égyptien de l'autre, diffèrent beaucoup. La manière dont les soldats sont traités en Turquie et en Égypte présente aussi quelque diversité. Le soldat turc est triste, résigné, propre; il a beaucoup du soldat allemand; l'Anatolie fournit des hommes superbes; les vêtements sont souvent malpropres, ainsi que les armes; mais le gouvernement est seul coupable dans le premier cas, et dans le second ce sont les officiers qui négligent leur devoir.

Le soldat turc est bien nourri; je n'en connais pas qui le soit aussi bien, et je dois dire que j'ai souvent assisté à son repas et goûté sa pitance; il est traité avec douceur par ses chefs, qui l'appellent mon cher ami, mon agneau, etc.

Je ne pourrais pas en dire autant du soldat égyptien; soumis à des officiers turcs, qui le regardent avec un certain mépris, sa nourriture est médiocre; mais

celle des cultivateurs égyptiens est encore bien plus misérable que la sienne. Ce soldat est d'une extrême gaieté et très-vif; les soldats arabes, égyptiens et turcs sont tous braves, durs à la fatigue, ceux de race arabe sont très-sobres. Ils sont en général faciles à conduire, et ce qui le prouve, c'est que la peine de mort n'a pas été jugée nécessaire au maintien de la discipline; ils sont soumis aux peines corporelles, qu'on pourrait, peut-être en Turquie, remplacer par d'autres.

On comprend ce que peuvent être en Turquie les armes spéciales. Je ne parlerai pas du corps médical, il est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer; mais après tout une armée peut se battre sans être accompagnée de bons chirurgiens, ce n'est qu'une question de mortalité. Dans les conditions où se trouve l'armée turque, peut-elle rendre de bons services? Oui, quelquefois et contre des ennemis peu redoutables; pour faire plus, elle aurait besoin d'être mieux commandée. Les Turcs ont eu une belle occasion : lorsque les débris de l'armée hongroise se réfugièrent sur leur territoire, d'excellents officiers, des hommes de ressource, des condottieri pleins d'audace, vinrent offrir à la Turquie leurs épées; la Turquie parut accepter, mais elle n'osa jamais braver l'Autriche au point de confier directement ses armées à des chefs hongrois, qui peut-être les eussent menées à la victoire.

L'effectif de l'armée turque est difficile à connaître, sur le papier on trouve six corps de 30,000 hommes chacun; mais il est bien peu probable qu'ils soient au complet, ou que même ils en approchent. Les chefs s'attribuent souvent la solde des absents, ce qui fait que même les états de solde ne seraient pas probants.

Dans plusieurs parties de l'empire il y a des irréguliers appelés bachi-bouzouks; chacun de leurs chefs est tenu d'en entretenir un certain nombre; il va sans dire qu'il n'en fait rien. J'ai vu dans une grande ville de l'empire une revue de 300 bachi-bouzouks loués le matin avec leurs chevaux à raison de 5 francs par cavalier; personne n'était dupe de cette comédie, mais tous ceux qui eussent pu en éventer le secret en partageaient entre eux le profit.

La solde n'est pas exactement payée; il est quelquefois dû aux troupes plus d'une année de solde, et dans quelques États musulmans le gouvernement fait souvent banqueroute aux soldats et les licencie sans les payer. En Turquie la pauvreté et le désordre s'opposent au payement régulier des troupes. Le sultan vient dit-on de doubler la solde de ses officiers subalternes; peu de princes pourraient le faire à si bon marché. En Égypte les troupes sont payées en bons de solde qui perdaient de 30 à 40 p. 100 en octobre 1857. Cette situation est momentanée, car l'Égypte a un revenu de 100 millions, et les dé-

penses normales d'une province qui compte au plus 2,500,000 habitants, doivent être fort peu de chose.

Je ne parlerai pas ici de l'admission des raïas au service militaire, parce que le gouvernement turc n'a jamais tenté sérieusement l'exécution de cette mesure; j'en dirai quelques mots toutefois en parlant des diverses réformes dont on a fait tant de bruit. Je me bornerai à déclarer ici que dans le cas où leurs services seraient jugés nécessaires, les armes spéciales me paraissent être celles qui leur conviendraient le mieux.

La Turquie ni aucun État musulman n'a, à proprement parler, de marine militaire à l'heure qu'il est, et rien ne peut faire supposer qu'aucun de ces États puisse en acquérir une. Si l'argent et les navires existaient, les équipages manqueraient encore : les Turcs et les Arabes ne sont pas marins, ils ne sont pas même pêcheurs. Les flottes turques étaient montées autrefois par des esclaves chrétiens et les bâtiments algériens par des renégats de toute l'Europe; il n'y a de marins en Orient que les Grecs, mais confier une flotte turque à des marins grecs ce serait en faire cadeau aux Hellènes ou aux Russes, et la Turquie ne peut pas pousser le désintéressement et la générosité jusque-là. La Turquie doit donc se borner à quelques transports à vapeur, qui lui seraient d'autant plus utiles qu'elle n'a point de routes de terre.

Si la Turquie d'Europe formait un empire grec,

elle serait avant trente ans l'une des premières puissances maritimes du globe, car elle ne manque ni de ports ni de bois de construction, et les Grecs sont d'excellents marins. Mais je reviendrai sur ce sujet.

CHAPITRE VII.

LE PEUPLE.

LES GRECS ; LES JUIFS ; LES ÉGYPTIENS ; LES TURCS, LEURS VICES.

L'organisation de la Turquie est démocratique, plus que démocratique même, puisque la naissance, la richesse, le mérite, y sont des causes de suspicion, tandis que l'esclavage y est le marchepied de la grandeur. Si je voulais faire ici le procès de la démocratie, j'aurais assurément bien beau jeu ; mais il y aurait quelque injustice à juger un système d'après ce qu'il a donné, dans un État dont les institutions sont barbares, et où le despotisme insensé des princes n'a de limites que dans la patience des peuples.

Toutefois, bien que démocratique ou ochlocratique, bien que soumis partout à une tyrannie sem-

blable, l'empire renferme trois classes de peuples dont le crédit ou les droits ne sont point entièrement pareils : ce sont les musulmans conquérants ou les Turcs, les musulmans conquis, en majeure partie Arabes, enfin les chrétiens et les juifs soumis à la domination ottomane. On pourrait dire que les musulmans sont citoyens et que les non musulmans sont sujets; mais il est facile de voir qu'il n'y a point de cité. Le titre donné aux musulmans devant la justice est celui d'asker, soldat (de la foi), et c'est pourquoi les deux chefs de la magistrature portent le titre de cazi asker, ce qui ne signifie point juge d'armée. Les chrétiens et juifs sont qualifiés en justice de beladis, c'est-à-dire indigènes; le Code et le Coran les appellent zimmis; les Européens les appellent plus souvent raïas, bien que ce mot, qui veut dire troupeau, convienne également à tous les sujets de l'empire. Afin d'être mieux entendu, je me conforme ici à cet usage vicieux.

Il est remarquable que la bassesse et l'abrutissement de chacune des races orientales soient, à très-peu d'exceptions près, en raison directe du degré d'oppression qui a pesé sur elles. Ainsi les musulmans conquérants, c'est-à-dire les Turcs, valent mieux que les musulmans conquis, c'est-à-dire les Arabes des villes. Les Albanais, les Bédouins et d'autres valent mieux que les Turcs et les Arabes des villes; enfin les raïas, en général plus dégradés, ne le sont point

d'une manière égale. Il en est parmi eux que l'oppression n'a que peu souillés, et d'autres qu'elle a comme privés de cœur et d'âme. Je parlerai d'abord des raïas.

Les Grecs sont intelligents et actifs, audacieux dans leurs entreprises, sobres et économes. On leur reproche trop d'astuce, on leur reprocherait encore trop de crédulité et d'exaltation religieuse, si leur religion n'était point un instrument de leur salut. Ils ont su demeurer un peuple et survivre aux ruines de leur empire, pour en attendre la renaissance; toujours petits par le nombre et par le territoire, c'est-à-dire par ce qui passe, ils ont toujours été grands par le génie et par une sorte de vertu, c'est-à-dire par ce qui dure. On les croit fort dégradés, on les regarde comme d'indignes descendants des héros spartiates et des sages Athéniens : on se trompe cependant; les Turcs les ont plutôt entourés qu'écrasés; leur nombre, leur bel idiome, leurs souvenirs, leur piété, leurs îles et leurs montagnes, ont été comme des forteresses que les Turcs ont pu circonvenir, mais dont ils n'ont jamais complétement triomphé. Ces autres Grecs répandus de tous côtés, vivant d'un petit commerce ou de la culture de quelques métairies, ressemblent aux Grecs Ioniens du grand roi, habiles à flatter les Perses comme ardents à les combattre. Quant aux Fanariotes, ce ne sont plus des Grecs, ce sont des transfuges auxquels manquent la gloire, les malheurs et le suicide de Thémistocle.

Pour être une fois encore une grande nation, les Grecs n'avaient besoin que d'un peu d'air. Jadis, pendant une heure de répit, ils avaient créé dans l'archipel la petite république de Cydonie, sorte d'oasis grecque au milieu d'un désert tartare. Le pied des Turcs passa sur Cydonie et n'en laissa que des ruines; mais en même temps la Grèce devenait libre, et l'Europe civilisée comptait un État de plus. Sans doute la police de cet État laisse encore à désirer, son peu d'éducation morale et politique le place bien loin de nous; mais cet État était ruiné, il faut qu'il devienne riche avant de pouvoir bien s'éclairer et s'administrer fortement. Il y arrivera bientôt : déjà depuis son émancipation sa population a crû de 40 p. 100, et son effectif maritime donne aujourd'hui 1 tonneau pour 3 habitants :

Les États-Unis n'ont	
1 tonneau que	pour 4 1/2 habitants;
L'Angleterre,	pour 6 1/2
La France,	pour 41.

L'ouverture du canal de Suez ferait de la Grèce une puissance commerciale de premier ordre.

Les raïas slaves et roumains ont les nobles aspirations des Grecs sans en avoir tout le génie; il en est de même des populations chrétiennes du Liban. Il est remarquable que ces populations, bien que vi-

vant dans les montagnes et jouissant d'une quasi-indépendance, manquent de fierté et ne sont point belliqueuses.

Les Arméniens, assez semblables aux Fanariotes, sont les parasites et les complaisants des Turcs; ils sentent qu'il leur serait impossible de conserver ce rôle auprès de maîtres plus intelligents; aussi sont-ils nos ennemis les plus acharnés en même temps que nos flatteurs les plus insinuants. Un gouvernement européen qui s'emparerait de la Turquie, devrait mettre ses soins à les tenir loin de lui. On dit les Arméniens des montagnes fort braves et fort honnêtes. Je ne les connais point; je sais seulement que les Russes en ont à leur service et paraissent s'en bien trouver. Ceux de Constantinople doivent sans doute leur infériorité morale à l'air de cette ville, qui corrompt tout ce qui le respire. Les autres races chrétiennes présentent peu d'intérêt, et je n'en dirai rien ici.

Nombreux en Orient, où l'inquisition d'Espagne en rejeta un grand nombre, les israélites y sont fort divers. En Égypte, plusieurs d'entre eux sont à la tête du mouvement; à Constantinople, ils sont fort misérables; à Tunis, à Damas, et sur d'autres points, leur condition est intolérable. Ceux qui ont fui l'Espagne ne se sont soustraits à la persécution du feu que pour tomber sous celle de l'insulte; ils n'ont évité une mort prompte que pour subir une longue maladie

qui a eu de terribles accès, et qu'on peut appeler une mort en détail. Ce peuple, dont l'histoire fait ressortir la singulière grandeur, ce peuple si libéral et si magnifique quand il est libre, si intelligent et d'un jugement si sûr quand on lui permet de s'éclairer; ce peuple qui, sur les ruines de Jérusalem, succomba avec tant de gloire, nous le trouvons presque partout en Orient, superstitieux et fanatique, vil et cupide, lâche et dissimulé. Comme les autres races soumises au sceptre musulman, il n'est que ce que de mauvaises lois en ont su faire, et l'exemple de la France fait voir ce qu'en font des lois plus sages.

Ce sont les vices de la loi plus que la haine des musulmans qui ont fait et font encore l'oppression des juifs; les musulmans les détestent; mais leurs ennemis les plus ardents sont les Grecs : les Grecs sont les provocateurs de presque toutes les menées et de presque toutes les persécutions dirigées contre eux; les Grecs obéissent à un aveugle fanatisme. Pourquoi faut-il que les lois du pays leur fournissent des armes contre un peuple inoffensif et laborieux? Quelques israélites, surtout en Égypte, font des affaires importantes; la plupart des autres sont brocanteurs ou fripiers, végètent sur le commerce des infiniment petits, ou se livrent au prêt sur gage et à toutes les variétés de l'usure. L'usure est à la fois pour eux un moyen de s'enrichir et un moyen de se venger. Quand ils étaient citoyens d'un État libre,

ils n'y étaient point adonnés. Que leur situation s'améliore, et leur activité se tournera vers des entreprises plus utiles à eux-mêmes et à la société.

Les vices des raïas en général sont ceux des races asservies ; ils se prêtent à servir la corruption des Turcs comme entremetteurs, espions, proxénètes, danseurs obscènes, histrions, prêteurs sur gages ; les Grecs ont toujours eu peu de sens moral, ce que Lycurgue appelait la vertu n'a pas ce nom parmi nous. Hérodote dit que les Grecs enseignèrent aux Perses l'amour des garçons. Il est possible que les mêmes maîtres l'aient enseigné aux Turcs, en tous cas les élèves ne sont point au-dessous de leurs maîtres. Leurs vices n'ont point empêché les Grecs et les Romains d'être de grands peuples, mais les Grecs et les Romains avaient de grandes qualités que les Turcs ne possèdent point.

Les Égyptiens conquis et exploités, façonnés depuis des milliers d'années à la servitude, ont été en tout temps livrés aux caprices de la conquête ou du despotisme, par la nature même de leur pays. Des paysans ne peuvent lutter, dans de vastes plaines, contre une armée même peu nombreuse et mal disciplinée ; leurs terres fertiles sont un gage entre les mains de leurs ennemis ; enfin, le désert qui les environne s'oppose même à leur fuite. Aussi l'histoire nous montre-t-elle l'Égypte des Hyksos, des Perses, des Grecs, des Arabes, des Turcs, comme le

théâtre constant du despotisme le plus effrené et de la servitude la plus misérable. Le sol de ce pays est si riche que des siècles de pillage n'ont pu le stériliser; mais on croit que sa population s'élevait jadis à trente millions d'âmes; elle ne s'élève pas aujourd'hui à plus du douzième de ce chiffre. Sous l'influence de circonstances aussi désastreuses, le peuple égyptien est devenu le plus vil, le plus craintif, le plus superstitieux, le plus avare et le plus abruti de tous les peuples; il n'ouvre la bouche que pour mentir, s'il a quelque argent, il le cache et feint une misère sordide; il ne paye les impôts que sous le bâton; il a fait de la mendicité une industrie si universellement exercée, que les mendiants paraissent être ceux qui mendient le moins. Nous verrons plus loin ce qu'il a fait de la famille; je dirai seulement en passant qu'il n'est pas, sauf peut-être une partie des Chinois, de peuple plus adonné à la débauche et plus avide de s'abrutir. L'Irlandais tue son intelligence, et oublie sa misère à l'aide du whisky; le Chinois cherche dans l'opium un secours qui trahit bientôt le libertinage; l'Égyptien s'adonne au hachich, le hachich lui procure des rêves qui valent mieux que la réalité de sa vie, et le poussant à la débauche tuent lentement à la fois son âme et son corps. Par nature, ce peuple est doux et patient, porté à la gaieté et au plaisir, ami du bien-être et du luxe, enfin brave et capable de quelque sentiment

d'honneur ; ce qui le montre, c'est l'exemple frappant de l'armée égyptienne : cette armée longtemps maltraitée de ses chefs, et qui parfois s'est vu licencier sans recevoir de solde, n'en est pas moins fort supérieure, moralement, au reste du peuple. Le service militaire, qui, même dans les conditions les plus détestables, anoblit toujours celui qui y est appelé, a ainsi préparé la régénération des Égyptiens. Des lois plus sages, une conduite plus équitable de l'autorité achèveraient cet ouvrage, non en peu de jours, mais en une génération peut-être, et j'espère que notre siècle verra ce nouveau triomphe de nos idées et de nos mœurs.

Le Maroc et Tunis sont dans le même cas que l'Égypte, ces contrées ont rarement connu d'autres lois que le caprice et le hasard ; leurs populations, nombreuses jadis, sont devenues rares et retombées presqu'à l'état sauvage. Jadis ces contrées nourrissaient Rome, elles peuvent à peine aujourd'hui se nourrir elles-mêmes. La civilisation a fait un pas en s'emparant de l'Algérie, espérons qu'elle en fera d'autres, et qu'elle ne tolérera plus longtemps des maux dont le spectacle même ne peut être supporté.

On se demandera pourquoi les peuples arabes, égyptiens, barbaresques et turcs se sont pliés à ce despotisme que Montesquieu connut si bien, et dont il place en Orient la patrie ; la raison en est celle que

donne Montesquieu : ce gran philosophe a mieux jugé l'Orient de son château de la Brède que la plupart de ceux qui le parcourent et n'arrivent pas toujours à le comprendre; il a pu se tromper sur quelques infimes détails, et des critiques obscurs ont pu lui reprocher ces minces erreurs; mais il a possédé ce privilége qu'a le génie, de voir au fond des choses, et d'apercevoir les causes à travers les effets. L'Orient, comme il l'a dit, a subi le despotisme parce que ses peuples manquent de cette intelligence hardie, et de cette activité qui caractérisent les races supérieures, et qui désignent les races européennes pour commander à toutes les autres.

Le caractère et l'aptitude des Orientaux ne changeront point, mais ce qui peut changer, ce sont les principes du gouvernement et le caractère des chefs; le despotisme entre des mains indignes a fait le malheur des peuples, le despotisme entre des mains plus nobles réparera les maux du passé et préparera des triomphes à l'avenir. Il y a d'ailleurs des peuples orientaux qui peuvent se régénérer seuls, parce qu'ils ont la même intelligence et la même activité que nous : tels sont les Grecs, les Épirotes, les Macédoniens, les Roumains, les Serbes, les Bosniaques, et d'autres encore.

Le peu d'activité des Turcs, comme des Arabes et de la plupart des Orientaux contribue à les entretenir dans une profonde ignorance; pourquoi l'im-

primerie, importée de bonne heure chez ces peuples, y a-t-elle fait si peu de progrès, produit si peu de résultats? Cette découverte si féconde, fit en un instant le tour de l'Europe, et l'éclaira des plus vives lueurs; à Constantinople cependant, comme en Égypte, les gouvernements possèdent des imprimeries à peu près comme les princes de l'Europe possèdent des objets rares et curieux. Ce qu'elles ont reproduit d'ouvrages orientaux depuis qu'elles existent n'égale certainement pas ce que les presses de l'Europe en produisent chaque année; aussi leur influence ne se fait-elle point sentir, et rien n'est-il plus rare, dans les provinces turques, que la vue d'un livre imprimé.

Les manuscrits se vendent fort cher, c'est dire qu'on en achète peu; d'ailleurs de quoi traitent-ils qui puisse éclairer leurs lecteurs? quel esprit anime les écrivains de l'Orient, comment leur étude pourrait-elle élever l'âme? ne sont-ce pas des aveugles entretenant d'autres aveugles?

La lecture des ouvrages orientaux est de si peu d'utilité, elle mène à si peu de résultats sérieux, qu'il n'existe pas, ou presque pas, de différence appréciable entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas lire; les facultés reçues de la nature font la seule inégalité intellectuelle qui se remarque entre les uns et les autres; c'est ainsi que Méhémet Ali qui ne savait pas lire, ou du moins ne l'a su que très-

tard, et si peu que la question est encore fort controversée, n'en était pas moins très-supérieur comme intelligence, et même comme lumières, aux Turcs lettrés qui l'entouraient, parce qu'il avait deviné des choses qui leur échappaient, et que leurs livres ne pouvaient leur donner. Il en est ainsi des paysans dans beaucoup de parties de l'Europe : ceux d'entre eux qui savent lire ne lisant que des almanachs remplis de sottises, des journaux qui les trompent ou qu'ils n'entendent pas, et des romans qui les corrompent, ne sont point au-dessus de leurs compagnons illettrés, parmi lesquels on trouve souvent des hommes d'une grande pénétration et d'un jugement très-sûr.

La lecture, l'écriture, et l'on peut ajouter les sciences de calcul, ne sont à proprement parler que des instruments, qui par eux-mêmes n'ont point de valeur, ils ne peuvent qu'en donner à la terre qu'ils fécondent, et lorsque cette terre n'existe point, ces instruments demeurent inutiles.

L'instruction, en Europe la plus vulgaire, est si rare en Orient, que les Turcs donnent habituellement le titre d'agha aux illettrés, et celui d'effendi à ceux qui lisent et écrivent. Il y a des aghas de tous les grades, jusqu'à celui de colonel où le titre de bey vient confondre sous une même dénomination ceux qui ne savent rien et ceux qui ne savent guère plus. Le nombre des écoles est pour-

tant considérable, on y apprend à psalmodier, à lire, à transcrire le Coran; ceux qui les ont fréquentées, et c'est à peu près tout le monde, devraient donc savoir lire. Il n'en est cependant pas ainsi : ils ont bien appris à réciter en regardant certains signes ou plutôt même certaine page, quelques paroles d'une langue qu'on ne parle plus sous cette forme et que l'on ne comprend guère; mais le système graphique des Orientaux est d'une singulière imperfection : c'est une sténographie obscure où les voyelles sont habituellement omises; les gens même les plus lettrés ne lisent que rarement sans quelque difficulté, sans quelque hésitation; un long exercice et la connaissance de l'orthographe sont donc indispensables pour pouvoir lire, et il en résulte que l'immense masse de la nation en est entièrement incapable. J'ai souvent entendu parler de la difficulté qu'éprouvaient les Chinois à apprendre à lire; cela ne doit s'entendre que de leurs caractères idéographiques qui constituent un système fort ingénieux, et ne représentant point des sons, mais des idées, sont comme une langue universelle offerte à tous les peuples. Mais le vulgaire des Chinois emploie une écriture syllabique très-facile à apprendre; aussi les plus misérables d'entre les Chinois lisent-ils et écrivent-ils presque tous, non des ouvrages de haute portée, mais des chansons, des anecdotes, des lettres et des comptes, en un mot ce qui leur est utile ou

agréable. A tous les points de vue, les Chinois sont supérieurs aux Arabes et aux Turcs ; ils ne s'abaissent à leur niveau que par leur immoralité, résultat non de l'oppression comme celle des premiers, mais de la pullulation et de la misère.

Les musulmans, sauf peu d'exceptions, n'ont aucune notion de nos sciences. Le Coran répond à tout, le prophète a tout résolu : pour eux, comme pour Homère, la terre est un plateau, un disque ; elle est entourée non par le fleuve Océan, mais par la mer des Ténèbres, et par les montagnes de Kaf qu'habitent les génies. J'exposerai ailleurs quelles sont leurs opinions sur l'Europe. Quant à leurs superstitions, on ne peut en donner une idée. Ils voient partout des génies, des sorciers, des magiciens, des gens qui ont le mauvais œil ; ils ont des saints invisibles qui les surveillent, ils en ont d'autres qui se transportent, en un instant d'un pays dans un autre. J'ai connu l'un de ces derniers : c'était tout simplement un déserteur autrichien, fugitif en Turquie ; il avait trouvé le métier de saint préférable à tous les autres, et il faisait assez agréablement quelques miracles. L'Orient est toujours un sol fertile en miracles. Les musulmans, les chrétiens et les juifs en ont à revendre, et ce qu'il y a de plus étrange, ce qui montre l'excès de leur crédulité, c'est qu'ils admettent volontiers les miracles les uns des autres. Les missionnaires européens, les jésuites et les lazaristes particulièrement,

ont tenté, mais en vain, la condamnation de quelques miracles allégués par les chrétiens. Ils préfèrent ces absurdités même à leur foi, et s'y attachent d'autant plus fortement qu'elles sont plus incroyables.

On devine ce que peut être le traitement des maladies, et d'après quels principes se conduisent les affaires, dans des contrées où règnent les sciences occultes, et où la divination est en grand honneur. Je dois même dire que ces prétendues sciences étant tombées en oubli, les évocations et les horoscopes actuels n'ont plus même le faible mérite d'être conformes à des principes traditionnels; ils sont devenus une double mystification. Les défauts des peuples opprimés se retrouvent, à peu de choses près, chez leurs oppresseurs. Ceux-ci, toutefois, sont orgueilleux, insolents et portés à abuser de la force, ce que ne sont pas les premiers. Les Turcs sont fort enclins à la trahison, c'est un de leurs moyens de gouvernement, comme ce fut un de ceux des Arabes; mais ce sujet sera traité plus bas.

Montesquieu a donné le climat comme cause de la polygamie et ce sentiment a rencontré des contradicteurs; jamais pourtant il ne fut posé de règle plus vraie que celle-là, jamais principe ne fut plus éloquemment démontré par les faits.

Deux races principales suivent l'islamisme, ce sont les Arabes au sud et les Turcs dans le nord. Pour les

uns et les autres il n'y a qu'une même loi, cette loi permet quatre femmes légitimes et un nombre illimité de concubines; enfin elle fait dépendre la répudiation de la femme du caprice de son mari et ne soumet cet acte, indifférent à ses yeux, à aucune formalité judiciaire ou administrative. Si le sentiment de Montesquieu n'était point fondé, la polygamie musulmane serait donc une même chose chez les Arabes et chez les Turcs. Il en est tout autrement en réalité; les Arabes habitant des climats chauds sont plus sensuels que passionnés, leur mobile imagination ne s'arrête point sur un seul objet; enfin, et cela tient surtout à l'oppression, dans quelques contrées comme l'Égypte, tout respect d'eux-mêmes leur est inconnu et l'esprit de famille n'a pas d'action sur eux. Les Arabes et les Égyptiens sont donc polygames, non-seulement en théorie mais encore en pratique, les pauvres ne peuvent entretenir qu'une femme, mais ils en changent sans cesse et les enfants, s'il y en a, deviennent à peu près ce qu'ils peuvent. J'ai vu des femmes âgées de douze ans qui avaient été mariées jusqu'à huit et dix fois; ce n'est plus même, on peut le dire, de la polygamie, c'est de la prostitution et de la promiscuité, et le peuple qui a de telles coutumes ressemble plus à une troupe de bêtes sauvages qu'à une portion de la race humaine. Cependant c'est la tolérance musulmane qui a fait cela, le Coran n'approuve peut-être pas de si grands excès; mais il permet qu'ils s'accom-

plissent et dès lors en est responsable. La polygamie existe dans toute l'Asie et toute l'Afrique, mais je ne crois pas que nulle part elle soit portée aussi loin qu'en Égypte.

Les Turcs, au contraire, moins excités par le climat, sont moins mobiles que les Arabes et susceptibles de sentiments plus durables ; ils ont d'ailleurs un certain respect d'eux-mêmes et de leur sang, aussi la polygamie est-elle très-rare chez eux et la répudiation y est-elle toujours mal vue. Il faut voir avec quel mépris les Turcs, les Albanais, les Macédoniens, tous les hommes du Nord enfin parlent des mariages arabes pour comprendre à quel point une même loi peut être entendue différemment par deux peuples. Ce n'est pas que la morale des Turcs soit au fond bien sévère, s'ils évitent le scandale ils n'en aiment pas moins le péché; on les juge mal en plein jour et devant le public; c'est le soir et dans la partie retirée de leur maison qu'ils ôtent le masque que leur impose le respect humain; sans doute, il y a parmi eux des hommes d'une haute vertu, les magistrats, les prêtres, les bourgeois, les marchands, la moitié et peut-être plus de la moitié de la nation, professent pour la religion et les mœurs un respect qui ne se dément jamais; il est remarquable que les militaires soient de ce nombre et soient peut-être les plus dévots de tous. Mais les hauts employés, les commis, les derviches, quelques hommes élevés en Europe n'ont de

mœurs et de piété que ce qu'il en faut pour n'être point blâmés par les autres, où même insultés dans les rues. Rentrés le soir chez eux, leur première pensée est pour la dive bouteille, ils boivent peu de vin mais beaucoup d'eau-de-vie de mastic, de raisin ou de dattes; cette boisson peut marquer 18 degrés et beaucoup de Turcs en absorbent chaque soir de 2 à 3 livres pesant. J'ai connu un gouverneur qui ne pouvant traiter les affaires sans boire, se faisait apporter de temps à autre au conseil qu'il présidait un grand verre d'eau-de-vie très-transparente que tout les assistants avaient soin de prendre pour de l'eau. La consommation de l'eau-de-vie est énorme dans l'empire ottoman et j'ai tout lieu de croire que la sainte ville de la Mecque est un des points du globe où il s'en boit le plus. Les Grecs sont les agents principaux de ce commerce et beaucoup de musulmans vont boire dans leurs boutiques; ces boutiques sont ordinairement à double fond, une petite porte mène de la boutique dans une petite pièce où se trouvent des bouteilles et des verres. Un pieux musulman entre dans la boutique en marchandant du fromage ou des harengs, puis il se glisse dans le sanctuaire et en ressort bientôt dans l'état de kief le plus satisfaisant. Le mot de kief, je dois le dire en passant, a pu originairement signifier un état honnête de bien-être et de douce quiétude; on le prend quelquefois encore dans ce sens, mais il est aujourd'hui pris beaucoup

plus souvent dans le sens d'ébriété, et lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il a du kief, cela veut dire qu'il dépasse les limites d'une sage gaieté.

L'abus des spiritueux fait peu de mal aux Turcs qui sont généralement robustes et bien constitués. Il en est autrement de l'usage de l'opium, mais je crois que l'opium disparaît de plus en plus. Je connais peu de Turcs que je puisse soupçonner d'en faire usage; cependant il y a beaucoup de gens qui en vendent. Très-peu de Turcs font usage du hachich qui règne surtout en Égypte, en Perse, dans le Turkestan, en Syrie et à Tunis. Les Arabes de l'Yemen mangent pour se procurer des hallucinations très-calmes les pousses d'un arbuste appelé kat; enfin l'ambre gris, le safran et d'autres substances sont encore usitées, et en fait de boissons particulières aux musulmans, je citerai le vin fermenté de dattier fait à Tripoli de Barbarie et dans le Belad-el-Djerid, et la bousa, sorte de bière épaisse fabriquée par les Nubiens.

Les Turcs sont chastes comme l'étaient, selon Plutarque, les Spartiates; cette chasteté n'exclut pas l'amour socratique, et il en résulte que leurs femmes les trouvant trop chastes, manquent fréquemment à la foi conjugale. On croit en Europe à la fidélité forcée des femmes turques, mais il n'est pas de pays peut-être où les intrigues amoureuses soient aussi communes qu'en Turquie; cela ne veut pas dire qu'elles soient faciles à tout le monde et que les Européens

en soient souvent les héros; quand ils croient l'être, ils sont habituellement les dupes d'une mystification qui consiste à revêtir une fille de mauvaise vie de riches vêtements et de diamants loués à un fripier juif. Cette plaisanterie s'est renouvelée tant de milliers de fois que je m'étonne de voir des gens s'y laisser encore prendre.

Ce n'est pas même à des musulmans distingués que les femmes turques accordent leurs faveurs, elles les placent beaucoup plus bas; ce sont des domestiques, des esclaves, des palefreniers, des marchands raïas qu'elles choisissent pour amants, c'est-à-dire des hommes qui ne peuvent sans danger pour eux-mêmes laisser percer le secret de leur bonne fortune et qui souvent même préféreraient être moins heureux. Pour être ancienne, l'histoire de Joseph n'en est pas moins vraie, et chaque jour elle se renouvelle avec des conclusions très-variables.

Les marchandes à la toilette, les duègnes et les eunuques sont les agents naturels et nécessaires de ces trahisons domestiques; les eunuques ont gâté leur réputation et commencent à être vus de fort mauvais œil. Je n'entends depuis quelque temps parler que d'eunuques renvoyés. Ovide, qui les connaissait bien, avait écrit leur constitution lorsqu'il recommandait à Bagoas le silence et le mensonge, lui promettant à ce prix l'amitié de sa maîtresse et la faveur de son maître.

Conscius assiduos commissi tollet honores.
  Quis minor est autem quam tacuisse labor?
Ille placet, versatque domum, neque verbera sentit,
  Ille potens; alii sordida turba jacent.
Huic veræ, ut lateant causæ, finguntur inanes;
  Atque ambo domini, quod probat una, probant.

Beaucoup de Turcs soupçonnent ce qui se passe et prennent patience; il en est cependant qui lavent leur honneur dans le sang.

Il y a peu de temps un Turc d'un rang élevé trouva un homme de la plus basse classe caché dans son harem. Sans laisser éclater sa colère, il le contraignit à s'asseoir auprès de lui, puisqu'il était *son associé*, et obligea sa femme terrifiée à présenter à cet individu comme à son maître la pipe et le café; il ordonna ensuite à sa femme d'accomplir les lotions légales et de faire sa dernière prière; puis il lui trancha la tête, mit le cadavre dans un sac et le remit au complice avec une quinzaine de pièces d'or en lui disant d'aller l'enterrer le plus loin possible. C'était le soir, l'homme chargé de ce triste fardeau errait par des rues obscures et étroites craignant à chaque instant d'être arrêté par la police. Un bruit d'hommes et de chevaux se fit derrière lui; tremblant, il jeta le sac dans un vaste abreuvoir appartenant à un palais voisin et se tapit lui-même dans l'eau. Les cavaliers avaient entendu du bruit et s'approchèrent; le sac fut ouvert, et l'homme conduit en prison; il fit immédiatement des aveux. Mais c'était à la famille de poursuivre; on

s'adressa au père de la femme assassinée, homme considérable par son rang et fort estimé : « Pourquoi » poursuivre? » dit-il; « Mon gendre a vengé l'honneur » de sa maison et le mien; s'il eût agi différemment » nous eussions pu ne pas nous entendre. J'ai encore » une fille et s'il me la demande, je la lui donnerai » avec plaisir. » Ces paroles sont textuelles; ne les croirait-on pas traduites de quelque drame espagnol.

Mais les harems sont des théâtres où se jouent bien d'autres drames; le poison est un acteur qui y parle souvent; la jalousie qui existe entre les femmes légitimes et les esclaves, cette jalousie qui fit chasser Agar et Ismaël, amène souvent leur mort ou celle de leurs enfants; les constatations légales n'ont pas lieu; à quoi d'ailleurs mèneraient-elles dans un pays où toutes les complicités ont leur tarif. L'autopsie est contraire aux mœurs, à la tradition, aux lois elles-mêmes; l'empoisonnement règne donc sans crainte, et à côté de lui, l'infanticide et l'avortement. Il est impossible d'évaluer le nombre des infanticides en Orient, mais on peut dire que le chiffre exact en serait effrayant.

On voit que la société musulmane ne présente pas un tableau très-séduisant; que serait-ce si nous soulevions tous ses voiles, si nous montrions toutes ses turpitudes et toutes ses inepties! on ne verrait plus en elle qu'un *bagne en liberté*. Cette qualification est peut-être celle qui lui convient le mieux.

En face d'une situation pareille, que faire? Poursuivre et punir : ce n'est pas facile, la police ne se fait point ou se fait mal; la justice se vend, les lois sont insuffisantes, et il est dangereux de les changer. On est presque toujours impuissant à saisir les coupables, et lorsqu'on les a saisis on ne peut arriver à des preuves; il en résulte que dans l'état actuel des choses la sévérité des supplices infligés au petit nombre de criminels qu'on peut atteindre est le seul frein possible du crime, et la torture, c'est-à-dire la bastonnade, est le seul moyen d'information dont on puisse disposer : une meilleure police et de plus sages lois auraient un effet plus utile et seraient plus conformes à la raison et à la justice; mais tout s'enchaîne dans la barbarie; il faut en accepter toutes les conséquences ou la détruire et bâtir de nos mains un édifice meilleur.

CHAPITRE VIII.

LA RÉSISTANCE.

LA VIEILLE TURQUIE; LES DERVICHES; LES FAUX MUSULMANS; L'ANARCHIE; LA TRAHISON.

J'ai montré ce qu'étaient les populations musulmanes, ou soumises aux musulmans. J'ai parlé plus haut de l'oppression qui pesait sur elles; il me reste à faire voir ce qu'elles sont vis-à-vis de leur gouvernement, de quelle manière elles se soustraient ou résistent à l'oppression.

Les Turcs n'ont pas toujours été soumis au despotisme qui pèse aujourd'hui sur eux. Aux premiers temps de leur histoire ils s'assemblaient autour de leurs chefs pour discuter les affaires publiques; il n'y avait là rien de plus et rien de moins que ce que l'on trouve chez tous les peuples primitifs et peu nom-

breux. Les progrès de la nation et l'accroissement du nombre de ses citoyens devaient amener dans un petit nombre de mains le contrôle des actes du pouvoir, le peuple assez docile plutôt guerrier que discuteur, s'y prêta facilement. La conquête avait permis de former une noblesse par la distribution de fiefs et de bénéfices; mais cette noblesse vassale ne représentait que le prince, et d'ailleurs dans un état musulman c'était au nom de la loi musulmane seule que les actes du souverain pouvaient être jugés. Ce fut donc aux eulémas et surtout au grand mufti qu'incomba cette mission. On doit dire qu'ils s'en acquittèrent habituellement d'une manière conforme au Coran et favorable aux intérêts publics ; la constitution d'une armée régulière et permanente, trop permanente même, car elle se régissait et se recrutait elle-même ; les progrès, dans cette armée, d'un esprit d'examen et de discussion, s'appliquant même aux choses religieuses, créèrent comme un contre-poids à l'influence des eulémas : il y eut alors dans l'État comme trois pouvoirs, le prince, la justice et l'armée. Le prince voulait absorber les deux autres, et dirigé tantôt par les instincts d'une politique ambitieuse, tantôt par ses velléités et ses caprices, devait les réunir contre lui et se les rendre redoutables. La justice, c'est-à-dire les eulémas, ayant partout des ramifications, pouvant entraîner le peuple au nom du prophète, plus instruits d'ailleurs et plus éclairés

que le prince ou les soldats, ne pouvaient souffrir ni les caprices de l'un, ni les turbulences des autres. L'armée enfin plus forte que le prince et pleine de mépris pour les légistes, sympathique à la populace et appuyée par les derviches, sentait en elle la puissance du sabre et celle de la superstition; elle devait combattre toujours les princes qui la voulaient obéissante, et les eulémas qui la voulaient muette.

Toute l'histoire des Ottomans n'est autre chose que la longue querelle de ces trois puissances, leurs intrigues, leurs alliances, leurs luttes; les janissaires presque toujours alliés aux eulémas contre le prince, le renversaient et en choisissaient un autre dont ils recevaient le donativum; bientôt il leur fallait encore un nouveau prince afin de toucher une gratification nouvelle, et l'empire se débattait entre des coups d'État impuissants, des fetwas méprisés et des insurrections victorieuses.

La populace, habituellement alliée aux janissaires, les bourgeois plus favorables aux eulémas, discutaient dans les cafés et sur les places publiques les affaires de l'État, et prenaient les armes pour remplacer une tyrannie par une autre, l'anarchie par l'oppression, ou l'oppression par l'anarchie.

La capitale était le seul théâtre de tous ces désordres, le reste de l'empire en retentissait; mais il ne pouvait en prendre sa part, et subissait ce que la capitale avait voulu. Cependant les eulémas n'avaient

pas vu sans colère leur caractère et leurs décisions méconnus par la soldatesque ; Mahmoud II sut exciter encore leur ressentiment, et, grâce à leur alliance, triompha des janissaires.

Alors il n'y eut plus dans l'État que deux pouvoirs ou plutôt il n'y en eut plus qu'un ; car la création d'une armée nouvelle rendait le prince maître de la capitale, et le mufti ne pouvait plus qu'enregistrer ses ordres.

Mais ces ordres n'étaient point toujours conformes à la lettre ou à l'esprit du Coran, le mufti pouvait les accepter, d'autres les repoussaient, et le corps des eulémas s'y montrait en masse peu favorable ; de là un parti nombreux et puissant, le parti musulman.

De plus, si les janissaires étaient morts, l'esprit de discussion et de turbulence n'avait point péri avec eux, les derviches étaient restés, et leurs adeptes forment encore un parti, plus nombreux peut-être que le premier, et susceptible de s'allier avec lui.

Les derviches, divisés en plusieurs ordres, rivaux et souvent ennemis les uns des autres, s'entendent sur un seul point, leur prééminence sur les eulémas et la nécessité de bouleverser l'État. De ces ordres plusieurs sont puissants et considérés, tels sont ceux des mevlevis, des nakhchibendis, des rufayis ; les mevlevis, que les Européens appellent tourneurs en raison des exercices particuliers institués par leur pir ou fondateur, ont une grande influence dans

l'État; leurs affiliés occupent les postes les plus élevés. Une chose remarquable et que les Européens ne savent pas, c'est que ces religieux, ainsi que d'autres, sont au courant de tout ce qui se passe, ont de première main toutes les nouvelles et jugent les événements et les hommes avec la hardiesse de l'esprit le plus libre : leurs questions comme leurs jugements m'ont quelquefois profondément surpris. Un autre ordre existe plus humble, plus effacé, mais cent fois plus puissant que ceux que je viens de nommer; frappé avec les janissaires, dont il formait un des corps et que son fondateur avait béni, cet ordre créé par Hadji Bektach, sous Orkhan Ier, et appelé l'ordre des bektachis avait longtemps agité l'État. Depuis quelques années il commence à reparaître; Mahmoud avait confisqué tous ses biens, déjà il en a acquis de nouveaux; il travaille lentement et patiemment dans l'ombre, animé d'une haine qui ne s'éteindra pas et dont les ministres qui s'y sont affiliés pour le contenir ne sauraient triompher. Cet ordre a des affiliés innombrables partout; j'ai tout lieu de croire qu'un cinquième des habitants de Constantinople lui appartient : ses doctrines secrètes qui ressemblent à celles de tous les derviches, ont cependant quelque chose de plus net, de plus audacieux et de plus radical. Les derviches sont quiétistes, ils admettent comme Marguerite Porrette, brûlée en 1310 à Toulouse, et comme plus tard madame Guyon, qu'*une*

personne anéantie dans l'amour de son créateur peut satisfaire librement tous les désirs de la nature sans offenser Dieu.

Ils pensent que toutes les religions se valent; quelques-uns comme les mevlevis paraissent avoir une préférence pour le christianisme; d'autres, comme les rufayis, pour la religion de Moïse. Les bektachis admettent la métempsycose et le panthéisme le plus absolu; en politique ils sont au moins républicains, et je les soupçonne fort d'être communistes.

Sous Mohammed I, vers la fin du XIV[e] siècle de notre ère, éclata une conspiration terrible qui mit l'empire à deux doigts de sa perte. Cette conspiration, dite des derviches, avait pour chef un cazi asker du nom de Bedr ed Din, plus connu sous le nom de Dédé-Sultan. Ce Dédé-Sultan acceptait presque le christianisme, il proclamait la communauté des biens; son lieutenant, Beurukludji-Mustapha, remporta sur les troupes impériales deux victoires éclatantes, et il fallut la réunion de toutes les forces de l'empire pour en finir avec ces communistes, dont les chefs furent jetés au bourreau. Depuis lors les derviches se sont tus, mais ils n'ont cessé de marcher et le bouleversement de l'empire est le but vers lequel ils s'acheminent; ils constituent de véritables sociétés secrètes, secrètes non par leurs chefs et leurs membres réguliers que l'on connaît, mais

secrètes par leurs chefs inconnus, leurs affiliés innombrables, leurs doctrines et leurs plans que les affiliés même ne connaissent presque jamais.

Est-ce un danger pour l'empire? oui, parce que cet élément de ruine n'est pas seul. S'il était seul, il serait à jamais réduit à l'impuissance, mais à côté de ces théories subversives, se développent des aspirations plus légitimes vers l'indépendance et un état meilleur de la société; s'agitent tous les malaises et toutes les souffrances qu'un gouvernement détestable a fait naître et laissés se perpétuer.

Par ce que j'ai dit du nombre des derviches on a pu juger que le nombre des vrais musulmans devait être fort réduit surtout en Europe. Les derviches et leurs adeptes affectent l'islamisme, et en réalité y sont rebelles, mais ils ne sont pas seuls à jouer ce rôle: les Druses du Liban, qui possèdent une religion à eux, qui selon les uns reconnaissent pour prophète le khalife Hakem, et suivant d'autres sont simplement panthéistes, qui enfin croient à la métempsychose, n'en affectent pas moins tous les dehors de l'orthodoxie musulmane, et sont officiellement comptés parmi les musulmans.

Chez les Bosniaques et les Albanais l'islamisme a jeté peu de racines, la plupart des musulmans de ces races tiennent peu à leur religion et l'abandonneraient si elle n'était plus celle de l'empire. Les Albanais, qui servent en Turquie, sont en partie chré-

tiens, et en partie musulmans; tous passent pour musulmans, et cette indifférence des chrétiens permet de supposer que celle de leurs compatriotes musulmans n'est pas moindre. Je suis convaincu qu'ils se diraient tous chrétiens s'ils étaient levés pour le compte d'un prince chrétien, et qu'il leur serait fort indifférent de combattre contre l'islamisme.

La ville de Salonique est en grande partie peuplée d'Israélites qui, depuis longtemps, ont adopté les dehors de l'islamisme, mais n'en ont pas moins gardé les doctrines et les pratiques de leur première religion. L'histoire des Israélites nous montre à toutes les époques un grand nombre d'exemples pareils, et sans citer Moyse Maïmonides, je dirai que beaucoup de familles israélites ont, en Portugal, consenti à se soumettre aux rites du catholicisme, et je crois qu'il en a été de même en Espagne, et dans d'autres parties de l'Europe ; de là ce nom de juifs baptisés qui les distingue du reste des chrétiens, dont la sincérité n'est pas douteuse.

Enfin si l'islamisme est né d'un prophète arabe, les Arabes n'en ont pas moins été les plus ardents détracteurs et les ennemis les plus constants de l'islamisme. Des Arabes de la tribu même du prophète, des koreichites, l'ont fui jusque dans le centre de l'Afrique, comme je l'ai montré dans un mémoire sur le Soudan, publié en 1855. Depuis lors

les Arabes du Nedjd se sont, à deux reprises, soulevés pour rétablir, disaient-ils, la pureté de l'islamisme ; pour détruire, disent leurs adversaires, tout ce qui constitue l'islamisme. Vaincus mais non domptés, ils ont gardé leurs doctrines, et n'attendent que l'occasion de les imposer de nouveau à toute l'Arabie.

Les Bédouins en masse sont d'une indifférence complète et d'un scepticisme absolu en matière de religion. J'excepte ici ceux de l'Algérie, du Maroc et de Tunis ; ils paraissent fort dévots, peut-être parce que le sanctuaire est plus loin d'eux, *major è longinquo reverentia.* Les chérifs de la Mecque sont religieux par sentiment de famille ; quant aux autres habitants des villes saintes, ils vivent de la superstition, mais ne la partagent point. On sait qu'un des rites principaux du pèlerinage consiste à tourner sept fois autour d'un sanctuaire de forme cubique appelé la Kaaba, qui est regardé comme le centre de l'islamisme ; des employés spéciaux de la mosquée guident les pèlerins dans ces évolutions, en récitant quelques prières. Ces guides sont appelés mutawwaf, c'est-à-dire tourneurs ; Fresnel, consul à Djedda, demandait à l'un de ces mutawwaf, qui était un homme riche et considéré, s'il guidait lui-même les pèlerins. «Cela dépend de leur costume,» répondit celui-ci ; « s'ils sont bien vêtus, je les conduis parfois » moi-même, si leur extérieur est misérable, j'ap-

» pelle un de mes gens, et je lui dis : *Fais tourner* » *cet âne autour du moulin.* » Voilà ce que les Mecquois pensent des pèlerins et de leur sanctuaire. J'ai eu l'occasion de me convaincre que ce sentiment était général, non-seulement là, mais encore à Jérusalem à la mosquée d'Omar. Cette mosquée, bâtie sur les ruines du temple de Salomon, et théâtre d'un grand nombre de miracles dont l'audition m'a coûté près de 200 francs, est aussi vénérée des pèlerins que méprisée et souillée par ceux qui la servent.

Il y a aussi les hérétiques, et particulièrement les sectateurs d'Ali, on en rencontre partout; ils sont nombreux à Bagdad, chez les Kurdes, en Anatolie et même dans la régence de Tunis, à Djerba; comme en Algérie parmi les Beni-Mzab.

En définitive, je suis porté à croire que le nombre des musulmans orthodoxes et véritables n'excède pas la moitié du chiffre officiel des musulmans; que si l'islamisme était menacé, cette moitié douteuse ne bougerait pas, et que si l'islamisme était renversé, elle en saluerait avec joie la chute.

Ces faux musulmans sont les ennemis passifs de l'islamisme, ses ennemis actifs sont les raïas, qui ne sont pas à dédaigner, surtout dans la Turquie d'Europe, où ils sont deux fois et demie plus nombreux que les musulmans. Parmi ces raïas, les Grecs sont à la fois les plus nombreux, les plus ardents et les plus braves; on ne peut se faire une idée de l'en-

thousiasme avec lequel ils accueillent toute nouvelle défavorable à la Turquie ; dès que quelque difficulté politique s'élève entre la Porte et les grandes puissances, on les voit s'agiter, se consulter les uns les autres, se livrer à une joie bruyante, et souvent provoquer et menacer les musulmans ; il ne faudrait qu'une étincelle pour mettre le feu à cette traînée de poudre.

Les Serbes, les Maronites et d'autres, prendraient les armes contre la Porte s'ils la voyaient sérieusement menacée.

En outre de l'hostilité des religions, il y a encore le mécontentement des provinces et l'esprit d'indépendance de certaines races. En Europe, l'Albanie ; en Asie, le Kurdistan, le Liban et le Hauran habités par les Druses, le désert de Syrie, les villes d'Alep, de Damas, de Bagdad, toute l'Arabie, sont fréquemment et comme alternativement rebelles ; aussi a-t-on comparé, avec assez de raison, l'empire ottoman à une bascule dont chaque extrémité était alternativement soulevée. En Afrique, Tripoli seul est véritablement soumis à la Porte ; l'Égypte est à moitié indépendante, et la régence de Tunis, soutenue par la France et l'Angleterre, ne reconnaît le sultan que pour la forme.

Il faut ajouter que les provinces rebelles ne sont que rarement soumises, et que presque toujours la Porte doit se contenter d'une sorte de trêve, qui ré-

serve ses droits, tout en laissant l'insurrection maîtresse du pays.

C'est ainsi que le Grand-Turc, intéressé singulièrement à l'heureux accomplissement du pèlerinage annuel de la Mecque, est contraint chaque année de traiter de gré à gré, avec les Bédouins, de la sûreté de la caravane, et à leur payer, pour ainsi dire, la rançon de ses pèlerins. Il est vrai que ces Bédouins accompagnent la caravane; mais comme c'est eux seuls qui pourraient l'attaquer, et qui l'attaquent quelquefois, le sultan n'en est pas moins leur tributaire, de quelque nom qu'il veuille appeler la somme qu'il leur fait remettre.

Je me trouvais il y a quelques années dans une des grandes villes de l'empire : à trois journées de marche de cette ville, les populations étaient soulevées, l'armée était en campagne pour les soumettre. Un soir, je m'étais rendu chez un condottiere, aussi intelligent que brave, devenu pacha après avoir été proscrit en Europe, je le trouvai préoccupé. « Qu'avez-vous lui dis-je ? à quoi pensez-vous ? — Je pense » me répondit-il « que je n'ai pas à me plaindre des Turcs et cette idée me chagrine. — Eh pourquoi cela ? » — demandai-je. — « Vous savez, reprit-il, qu'il y avait encore ici ce matin trois bataillons ; un a été rejoindre l'armée, un autre est parti pour escorter un convoi de vivres ; à l'heure qu'il est il ne reste ici qu'un seul bataillon d'un effectif d'à peine 400 hommes ; la

ville est pleine de mécontents, les gens de ce pays sont audacieux, ils n'ont besoin que d'un chef ; on s'emparerait de la ville et de la citadelle en deux heures, on achèterait au besoin les soldats à raison de 5 francs par tête, ils ne sont pas en force pour se défendre utilement, toute retraite serait coupée à l'armée, elle n'aurait plus de vivres et devrait se soumettre ; la province tout entière se lèverait et le sultan ne régnerait plus ici. Il ne faut qu'un chef, mais hélas ! je n'ai pas à me plaindre du gouvernement turc et je ne veux pas jouer le rôle d'un traître. » Tout cela était vrai et la mort de mon interlocuteur m'a permis de citer ses paroles, qui me parurent une sentence irrévocable portée contre l'empire turc. Oui, cet empire est vacant, ses provinces, ses villes sont à qui veut les prendre, le premier audacieux qui veut tirer le sabre peut s'y faire une part, et l'ineptie ou la timidité des chefs indigènes ou des officiers préservent seuls l'empire de désastres irréparables.

Le brigandage et la violence règnent dans presque toutes les provinces et le gouvernement doit le souffrir ; en Arabie son pouvoir ne dépasse pas les murailles des villes, il en est à peu près de même en Syrie et dans d'autres provinces ; la diversité et l'esprit de rivalité des races font souvent dégénérer la moindre querelle en petites guerres interminables, marquées chaque semaine par quelque escarmouche ou quelque assassinat. J'ai vu moi-même un simple

particulier mettre 300 cavaliers en campagne pour la satisfaction d'une injure personnelle, et j'ai vu un gouverneur terrifié donner une prime pour chaque tête coupée dans l'accomplissement de cette vengeance, que les meurtriers osaient lui représenter ironiquement comme un service rendu à l'État.

On voit se promener dans les villes des hommes qui ont commis jusqu'à trente meurtres ; leur tête est mise à prix, personne n'ose les toucher ; je demandais à un de ces hommes qui me servait de guide, s'il ne craignait point d'être livré pendant son sommeil : « Non » me dit-il, « j'ai les miens qui me vengeraient, c'est pour leur injure que j'ai versé tant de sang, ma tête vaut la centaine, qui voudrait s'exposer à ce talion. »

Quelquefois les gouverneurs sont massacrés dans une émeute, ou assassinés pour favoriser un soulèvement ; cela s'est vu à Damas, dans l'Yémen et ailleurs.

Les rebelles sont presque toujours défendus par des montagnes ou par le désert, le gouvernement n'a pas même de routes pour les atteindre.

Étant donc le plus faible, il a recours à l'arme des faibles, à la trahison : il concède ce qu'on lui demande, et quand les rassemblements sont dissipés, il retire toutes ses concessions, il amnistie les coupables et les fait périr quand ils se sont rendus.

Une entrevue, une fête, un repas servent souvent de masque à la trahison. Il y a quelques années, les Turcs, profitant des querelles de deux frères qui se disputaient Tripoli et dont l'un les avait appelés, les écrasèrent l'un et l'autre et s'emparèrent de leurs États. Un prince arabe du nom d'Abd-el-Djelil leva alors l'étendart de la révolte, affranchit le Fezzan et menaça Tripoli : des conditions lui furent proposées, une trêve eut lieu, une entrevue fut décidée. Le gouverneur turc et Abd-el-Djelil devaient se rencontrer avec une suite égale. Abd-el-Djelil agit loyalement ; le pacha cacha des troupes et Abd-el-Djelil périt misérablement ainsi que les serviteurs qui l'accompagnaient.

Il y a deux ou trois ans un pacha chargé d'arrêter un personnage très-important, n'avait rien trouvé de mieux que de marier sa fille au fils de ce personnage : il espérait pouvoir l'arrêter pendant la noce; mais celui-ci qui savait à quoi s'en tenir, s'y présenta suivi de deux cents cavaliers, de sorte que le pacha perdit le fruit de ce bel hyménée. Djezzar fut attiré à bord d'un navire et on le mit à mort. Les navires et surtout les bateaux à vapeur sont d'excellentes souricières. On cherchait à attirer un chérif de la Mecque à bord d'un vapeur mouillé devant Djedda. On lui représentait la beauté des aménagements, l'étonnante action de la machine : « Mes ancêtres, répondit-il, n'ont » jamais connu que la terre ; la mer n'est pas notre

» élément ; elle est perfide et vous trouverez bon que
» je ne m'y confie point. »

C'est à l'aide d'une fausse lettre du sultan qu'on s'empara du fameux Ali de Tebelen ; ce héros d'Homère dont un geste avait armé la Grèce ; on l'assassina traîtreusement ; mais il vendit cher sa vie.

La Porte confie souvent l'accomplissement de ses crimes d'État, à des officiers du palais. Leurs déguisements, leur astuce perfide les font quelquefois réussir. Djezzar en fit périr cependant un grand nombre avant d'être surpris ; il en fut de même de Mohammed Ali qui vécut longtemps sous le poignard de ces séides, pareils à ceux du vieux de la montagne, et sut se soustraire à leurs coups.

D'autres furent moins heureux depuis, mais il est des linceuls qu'il ne faut pas encore soulever.

Le poison est une des armes que les Turcs manient le mieux. On le glisse dans les mets, on le mêle au café que boivent les hôtes, quelquefois les serviteurs le présentent à leur maître ; un enfant, qui depuis a régné, offrit au defterdar Mohammed Bey, des bonbons qui l'empoisonnèrent. Les princes font goûter tout ce qu'ils touchent et ne mangent qu'en tremblant. On me reproche, disait Abbas Pacha, d'être soupçonneux et cruel ; mais je suis un chat qu'on étrangle, je me défends avec mes griffes.

A côté de tant de trahisons, bien dignes de ces contrées qui virent le meurtre de Pompée et celui de

Germanicus, à côté de tant de scélérats, le regard trouve parfois à se reposer sur un homme antique ; tel fut le célèbre Bairakdar ; il se montra fidèle à un maître malheureux, dont sa fidélité ne fit qu'accroître l'infortune et une populace en délire le brûla bientôt lui-même dans son palais, car en Turquie la vertu n'est pas plus heureuse que le crime.

CHAPITRE IX.

LA RÉFORME.

LE DROIT DES GENS ; LES CONCESSIONS ; LE KHARADJ ; LES ÉCOLES.

Il est difficile de juger de l'esprit d'un gouvernement et de celui d'un peuple, lorsque ce gouvernement ou ce peuple affaiblis, humiliés par de nombreux échecs et de longs mécomptes, sont devenus à peu près impuissants à faire par eux-mêmes soit le bien, soit le mal. On ne peut plus alors épier que quelques tendances; signaler que quelques symptômes. Pour réussir dans cette recherche délicate, il faut souvent interroger le passé, lui demander quelle fut en leurs jours de force et de liberté la conduite de ce gouvernement ou de ce peuple. On ne juge bien la prostration, on ne devine bien les velléités d'un homme

malade que quand on l'a connu plein de santé, de vigueur et d'énergie, et l'on doit se méfier de ces retours que la déchéance a précédés.

Avant donc de parler de sa réforme, je dirai comment la Turquie en agissait avec l'Europe, quand l'Europe était plus patiente.

Ses premières relations avec les États chrétiens furent nouées dans les camps; arrêtée quelquefois sur sa route, quelquefois ayant besoin de reprendre des forces, elle signa des traités; mais pleine de mépris pour tous les autres peuples, elle les observa rarement. Sa religion eût dû l'y contraindre, mais elle savait trouver des accommodements avec le ciel; son histoire montre qu'elle n'ignorait pas la subtilité des restrictions mentales, et le parjure fut érigé par elle en système, le jour où le grand mufti Abou-Saoud présenta à Sélim II, surnommé l'ivrogne, une décision juridique qui annulait les traités faits avec les infidèles, et déclarait qu'on devait les violer toutes les fois qu'il en pouvait résulter quelque avantage. Ainsi tomba Chypre, ainsi tomba Candie; le défenseur de Chypre, l'héroïque Bragadino, avait capitulé à des conditions honorables : il fut mutilé, puis écorché vif, et sa peau, remplie de foin, devint un des trophées de l'empire. La même perfidie immola l'empereur de Trébizonde, David Comnène et presque toute sa famille.

Racine ne connaissait donc pas aussi peu les Turcs

que madame de Sévigné pouvait le croire, lorsqu'il disait :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.

Le premier de nos rois qui se lia avec les Turcs fut François Ier. Soliman le législateur accepta son alliance, et alors furent posées les bases de ces conventions, auxquelles est resté le nom de Capitulations, car les Turcs ne nous admettaient alors qu'à capituler devant eux.

Combien de fois ces capitulations furent violées, qui pourrait le dire? Nous fûmes les premiers amis des Turcs et leurs amis les plus sincères : Louis XIV fut le plus grand de nos rois. Eh bien! demandons à l'histoire comment les sultans de Constantinople traitaient la France de Louis XIV.

Ils rançonnaient nos ambassadeurs, les jetaient en prison, les y oubliaient même; ils faisaient périr leurs interprètes par le fer et par le pal; un vizir faisait souffleter par ses gens le fils d'un ambassadeur, parlant au nom du grand roi. M. de la Haye parlait à ce vizir d'une victoire de la France sur l'empereur : « Eh! que m'importe, » répondit le ministre, « si les chiens mangent les porcs ou si les porcs mangent les chiens? » Voilà quels furent les Turcs aux jours de leur puissance. Ne déplorons point leur chute, crai-

gnons plutôt que la liberté que nous leur laissons ne les rappelle encore à une licence mal réprimée.

Louis XIV avait d'autres soucis que les Turcs, et il ne lui faut pas faire un reproche d'avoir été faible d'un côté quand il savait être grand de l'autre. Il faut en convenir, d'ailleurs, les insolences comme les triomphes des Ottomans ont été longtemps dus à la crainte que les musulmans inspiraient à l'Europe, au souvenir trop durable des désastres où s'étaient abîmées les croisades. Il a fallu des siècles et des exploits sans nombre pour que cette crainte s'évanouît et qu'à la place d'un géant, nos yeux, mieux ouverts, ne vissent plus qu'un fantôme. Don Juan d'Autriche, cet envoyé de Dieu, comme disait Pie V, Sobiesky, Duquesne, Catherine II, Bonaparte furent les héros de cette longue épopée. Lépante, les Pyramides, Navarin, Andrinople, furent les grandes journées et les grandes étapes de cette guerre sainte de la civilisation contre la barbarie. La Turquie a été ainsi peu à peu dépouillée du prestige qui l'entourait; plusieurs de ses provinces, la Crimée, la Bessarabie, l'Algérie ont reçu d'autres maîtres, et la Grèce, devenue libre, se dégage peu à peu des ruines sous lesquelles le despotisme turc l'avait ensevelie. Tandis que ces grands événements s'accomplissaient, l'orgueil des Turcs était réduit au silence ; la voix de l'Europe se faisait entendre dans leurs conseils, leur dictait de plus sages lois, et inspirée par une compassion peut-être

déplacée, tentait de les sauver en dépit d'eux-mêmes. Seule la Russie, ne voyant dans le peuple ottoman, qu'un malade incurable, voulut un jour recueillir sa riche succession et marcha sur Constantinople. La France lui ferma cette route et la Turquie fut sauvée. La France ne comptait sans doute pas sur une bien grande reconnaissance; toutefois l'ingratitude et la déloyauté ont dépassé tout ce qu'on pouvait attendre d'un second bas-empire, et la Turquie nous a montré qu'elle était indigne de nos sympathies, comme incapable d'échapper à l'arrêt fatal de sa déchéance.

On croit que la Turquie a changé beaucoup depuis qu'elle a prononcé le mot de réforme et déployé aux yeux de l'Europe une espèce de charte. Un morceau de papier n'a toutefois pas tant de puissance. Le Portugal a une vraie constitution et même cette constitution y fonctionne et cependant, à mon grand regret, le Portugal décline encore. On ne saurait, en effet, changer d'un trait de plume le caractère d'un peuple ou la situation financière d'un pays. On ne féconde pas les terres épuisées, on n'enlève pas au présent, on arrache difficilement à l'avenir l'héritage dangereux du passé. Aussi dès qu'on a soulevé le mince vernis sous lequel elle se cache, retrouve-t-on la Turquie telle que nous l'ont dépeinte les voyageurs du XVIII[e] siècle. Le gouvernement n'en est pas plus sage, il est devenu seulement plus pauvre et plus faible; la corruption, la vénalité, les concussions sont

les mêmes ; le peuple est aussi misérable, aussi ignare, aussi imbu de préjugés qu'il y a un siècle. Quelques pachas ont changé d'habit, mais les Turcs n'ont ni fait de routes, ni soumis les provinces alternativement rebelles, ni détruit le brigandage. Ils ne sont devenus ni plus intelligents, ni plus moraux, ni plus actifs ; l'industrie du pays a diminué ; son commerce est tombé dans des mains étrangères ; sa politique, ses lois, sa religion souffrent les tiraillements de toutes les puissances ; l'agonie a commencé, mais rien n'annonce un retour à la vie. La Turquie meurt, elle ne change pas.

Écoutons Volney qui écrivait sous Abd-el-Hamid, le premier des réformateurs. Son jugement si sage et si droit lui a inspiré des paroles qui sont encore applicables aujourd'hui, bien que soixante-dix ans aient passé sur son livre, et notons même qu'il ne s'agissait pour lui que de la réforme militaire ; c'est-à-dire, de la réforme désirée et légale et non de la réforme politique, illégale et détestée dont il s'est agi de nos jours.

« Il faut, » dit Volney, « avoir vécu des années avec
» ce peuple ; il faut avoir étudié à dessein ses habi-
» tudes, en avoir même ressenti les effets et l'in-
» fluence pour prendre une juste idée de son moral,
» et en dresser un calcul probable ; si, à ce titre, l'on
» me permet de dire mon sentiment, je pense que
» les changements allégués sont encore loin de se

» réaliser; je pense même que l'on s'exagère les
» soins et les moyens du gouvernement turk. » L'on
avait, ajoute-t-il un peu plus loin, « affaire à un peuple
» fanatique, orgueilleux, ennemi de tout ce qui n'est
» pas lui-même : on lui a proposé pour modèle de
» réforme, des usages qu'il hait : on lui a donné pour
» maîtres des hommes qu'il méprise. Quel respect un
» vrai musulman peut-il avoir pour un infidèle?
» Comment peut-il recevoir des ordres d'un ennemi
» du prophète? — Le muphti le permet, et le vizir
» l'ordonne. — Le vizir est un apostat et le muphti
» un traître. Il n'y a qu'une loi et cette loi défend
» l'alliance avec les infidèles. Tel est le langage de
» la nation à notre égard : tel est même, quoi qu'on
» en dise, l'esprit du gouvernement, parce que là,
» plus qu'ailleurs, le gouvernement est l'homme qui
» gouverne, et que cet homme est élevé dans les pré-
» jugés de sa nation. »

Quels étaient les objets de cette réforme si vantée? J'écarte ici la réforme de l'armée, dont il est parlé ailleurs; quand à la réforme administrative, son but était la centralisation du pouvoir et l'amélioration du sort des peuples. La centralisation ne pouvait être, et n'est demeurée qu'une utopie. La différence des religions, des langues, des coutumes de peuples qui se détestent, s'y oppose trop clairement. Lorsque la France a conquis son unité, elle n'avait qu'une religion, un même esprit animait toutes ses provinces,

enfin elle possédait des routes, sur lesquelles se mouvaient les mêmes idées, et pouvaient au besoin se mouvoir les forces de l'État. La Turquie n'a ni routes, ni esprit de progrès, ni unité, ni force; dans de telles conditions, la centralisation n'est qu'un rêve que l'opium seul peut donner.

Quant à l'amélioration du sort des peuples elle n'était guère plus facile : les Turcs ont fait le mal, ce n'est point eux qui le guériront. En eussent-ils la puissance? ils n'en ont que la velléité, ou plutôt ils l'affectent, afin d'endormir plus longtemps ceux qui souffrent et ceux qui les plaignent. Quelques-uns de leurs ministres ont visité l'Europe et en ont appris les langues; ils ont lu ce qu'on écrit sur eux et ne le récitent pas trop mal. Il ont un certain fonds de lieux communs qu'ils débitent volontiers aux gens assez naïfs pour les croire. « La corruption est un grand » mal. — La sécurité publique est un grand bien. — » Le fanatisme doit être contenu. — La superstition » ne doit pas être tolérée.—L'esclavage est une plaie » sociale.—Il y a beaucoup à faire en Turquie, etc., » etc. » L'Européen, qui a causé avec un de ces personnages, entrevoit de beaux jours pour la Turquie. L'homme qui lui a parlé est ennemi de la corruption, ami du progrès; il s'intéresse à l'industrie, connaît l'Europe, ses vœux, ses besoins; cet Européen ignore que son interlocuteur lui a récité un premier Constantinople appris par cœur le matin ou la veille;

qu'il doit sa fortune à la vente des places, se garde avec soin du mauvais œil, et déteste, cordialement, au fond, les Européens, parce qu'il a pu comprendre qu'il ne les égalait pas et ne les égalerait jamais.

Le point de départ de la réforme administrative c'est le Khat-i-chérif de Gul-Khanè, *le noble écrit du pavillon des roses*. Par ce noble écrit, et par ceux qui le suivent tels que le code pénal, le sultan déclare qu'il renonce désormais à s'emparer injustement des biens de ses sujets; qu'il s'abstiendra à l'avenir de les empoisonner ou de les faire périr sans jugement. Il fait connaître qu'il punira ceux qui se rendraient coupables de tels actes, et qualifie ces promesses de *concessions*. L'impudeur d'un tel aveu, en ce qui regarde le passé; la solennité d'une promesse tellement étrange, qu'on a peine à la concevoir, et que le prince Européen, auquel on la demanderait, se regarderait, avec raison, comme gravement insulté, montrent combien les Turcs ont peu de sens moral et peu de sens politique. De pareilles démonstrations partent d'un cœur honnête, mais elles ne rassurent personne : il est toujours facile de décréter la vertu, ce qui l'est moins, c'est de la faire triompher. Les Turcs, arrondissant des phrases qui doivent sauver l'empire, ressemblent trop aux mêmes Turcs s'égosillant à crier, et frappant à coups redoublés leur vaisselle, pour effrayer le dragon qui veut dévorer la lune quand elle s'éclipse.

Les ministres et les gouverneurs jurèrent, alors et depuis, de ne plus voler l'État et de ne plus piller le peuple. Comment a été tenu ce serment? Il n'est pas besoin de le dire, ce n'est qu'une scène de plus dans une comédie déjà longue. Comme toutes les comédies, la réforme a largement usé de la mise en scène. Les améliorations véritables, lentement recherchées et préparées avec patience, sont imposées avec vigueur par un homme de génie, ou tout au moins par un homme d'une volonté ferme. Mais cela n'a point d'éclat, le bien ne devient visible que quand il s'est opéré : il fallait montrer le grain des semailles pour faire croire à la récolte; d'ailleurs, l'homme de génie, l'homme énergique manquait : on institua donc des conseils et des commissions : on discuta ce qu'il fallait faire, et il en fut de tant de paroles, comme de toutes celles qui jadis retentirent dans la Sorbonne : « Voilà, » disait-on à Casaubon, « ce lieu célèbre où » l'on a tant discuté.—Ah ! » dit Casaubon, « et qu'y » a-t-on conclu ? »

Ce n'est point ainsi que Pierre le Grand réforma son empire; des conseils sont utiles à des nations qui pensent, ils ne peuvent réveiller des nations endormies; nés du suffrage des peuples, ou du choix des princes, ils n'ont jamais que les sentiments et les idées de leur pays et de leur temps et ne donnent au peuple que ce qu'il veut prendre. Il en sortit cependant quelques simulacres et quelques pro-

grammes : on créa des tribunaux mixtes de commerce, dont les Européens furent justiciables; on permit aux raïas de témoigner en justice; on abolit un impôt qui pesait sur eux depuis la conquête, et ils furent appelés au service militaire.

Assurément ce n'est pas là peu de chose, et ces réformes sont assez radicales ! Elles ont toutefois un défaut, c'est de n'exister guère que sur le papier, et de ne pouvoir même pas exister autrement.

Les tribunaux mixtes offrent peu de garanties et les agents Européens évitent, autant que possible, d'y laisser débattre les intérêts de leurs nationaux.

Les raïas peuvent témoigner en justice, mais ils ne s'y risqueraient pas : il y a des villes où on les mettrait en pièces s'ils tentaient de le faire ; et, en effet, c'est ici l'islamisme même qui est en cause : l'islamisme n'admet pas, en justice, le témoignage des infidèles, le juge qui le recevrait serait infidèle et prévaricateur : le peuple musulman est commis par Dieu à la garde de l'islam, et son devoir le plus sacré est de s'insurger quand on menace ce dépôt. Telle est la loi écrite dans les livres; telle est la loi gravée dans les cœurs; le sabre seul peut l'en effacer. Le témoignage des chrétiens ne peut donc être, aujourd'hui, qu'une vaine concession faite à l'Europe ; une promesse décevante que le gouvernement turc ne songe point à tenir et qu'il ne pourrait tenir s'il y songeait.

Les raïas ne cherchent guère à s'en prévaloir : l'oppression les a tellement courbés qu'ils ne sauraient, dès à présent, se redresser d'eux-mêmes. Un exemple me fera comprendre : Plusieurs chrétiens officieusement protégés par la France s'étaient plaints, à l'un de nos consuls, des exactions dont un pacha les rendait victimes : notre agent se rendit chez le pacha, formula ses plaintes et nomma ceux qui lui avaient parlé : le pacha les fit chercher et notre consul fut confondu, car tous jurèrent ne lui avoir point parlé et nièrent l'existence des exactions dont ils s'étaient plaints. Le pacha ne put alors s'empêcher de sourire. « Comment, » dit-il à notre consul, « avez-vous » pu croire de tels hommes ? »

Les raïas subissaient depuis la conquête une capitation nommée djiziè et improprement connue sous le nom de Kharadj. Cet impôt était regardé comme le rachat de leurs personnes et de leurs biens. « Tuez » les infidèles, » dit le Coran, « jusqu'à ce que leurs » sales mains vous aient payé le tribut. » Fixé il y a plusieurs siècles, en une monnaie qui avait toujours été depuis en s'avilissant, ce tribut ne s'élevait, en dernier lieu, qu'à 9,200,000 francs et pesait sur 14 millions de raïas ; tous ne le payaient pas, les cotes pouvaient être de 5 francs en moyenne ; mais il n'y a pas d'inconvénient à regarder la capitation comme égale à 0,65 cent. par tête. Ce n'était pas on le voit une charge excessive ; elle pouvait être

humiliante, mais les raïas ne s'en préoccupaient guère.

L'obligation du service militaire n'existait jadis pour personne. Les musulmans se portaient d'eux-mêmes à la guerre. On attacha d'abord à certains bénéfices ou fiefs la charge d'entretenir un certain nombre d'hommes et de chevaux; enfin de nos jours nos lois sur le recrutement ont été appliquées à la population musulmane de la Turquie. Leurs guerres, que les Turcs appellent Djihad, c'est-à-dire guerres saintes, par opposition aux nôtres qu'ils appellent Sefer, ayant toujours pour objet réel ou imaginaire le triomphe et la propagation de l'islamisme, il ne pouvait être question d'appeler les raïas à y participer, et la loi y était peu favorable, bien qu'elle n'y fût point absolument opposée. D'ailleurs les raïas, sauf une partie des Grecs, ne sont point belliqueux; ils seraient d'un faible secours, et si le métier des armes changeait leur nature, ce ne serait pas sans quelque péril pour l'existence de l'empire; car si les raïas craignent les Turcs, ils les haïssent encore bien davantage, et il n'y a pas lieu de croire qu'ils leur pardonnent jamais.

Depuis la campagne de Crimée cependant le gouvernement turc a décidé qu'il lèverait des raïas pour le service militaire. Il y avait dès lors deux systèmes en présence, former de ces raïas des régiments à part qui eussent vu se lever contre eux les popula-

tions des provinces où on les eût envoyés, ou les confondre dans les corps existants, comme cela a lieu en Égypte où les soldats coptes sont habituellement les souffre-douleurs de leur compagnie.

Le gouvernement ottoman a trouvé un troisième système, non-seulement économique, mais encore très-productif et tellement simple que d'autres ne s'en fussent point avisés. Il devait lever 30,000 raïas, il a déclaré qu'il n'en appellerait que 5,000, qu'il n'a même je crois pas appelés et il a imposé aux 25,000 autres l'obligation de se racheter à raison de 1,200 fr. par tête.

De cette façon il a triomphalement résolu le double problème du Kharadj et du service militaire des raïas ; il n'en a point fait des soldats, ce qui l'eût gêné et au lieu de 9,200,000 francs, il a prélevé sur eux 30 millions. L'avantage pour les raïas a été de payer une moyenne de plus de 2 francs par tête au lieu d'une moyenne de 0,65 cent., ce qui les eût rendus fort heureux si le trésor public eût été l'objet d'une vive tendresse de leur part ; en l'absence d'un sentiment si louable et on peut le dire si désintéressé, ils ont laissé paraître du mécontentement, et n'en saisissant pas bien les motifs, on les a trouvés bien difficiles à satisfaire. On peut voir, par ce seul exemple, que le gouvernement turc est habile à tourner les difficultés et l'on peut apprécier en même temps le degré de confiance qu'il mérite.

Je sais que la Turquie n'a pas borné là ses réformes : elle a fondé des écoles pour ses officiers, ses médecins et d'autres; elle a même créé des colléges, dont le programme est à sa taille, et qui comptent 870 élèves sur une population de 35 millions d'âmes. L'intention est excellente, c'est par la jeunesse qu'on peut régénérer les empires; mais les résultats seront à peu près nuls pour la Turquie; d'abord parce qu'elle ne peut pas attendre, ensuite en raison de la nature même de toute école et des conditions indispensables à son succès.

Toutes les acclimatations, toutes les importations ne sont point heureuses : nos écoles prospèrent, au sein de peuples avancés, instruits et désireux de s'instruire davantage; la science est chez nous une des routes de la renommée, de la gloire et même de la fortune; elle ouvre toutes les carrières et se voit toujours bien accueillie; les mères européennes en donnent à leurs enfants les premières notions, le père suit d'un œil impatient les progrès de son fils; tous les amis de l'enfant applaudissent à ses triomphes; voilà pourquoi les écoles chez nous sont si prospères, et si l'on fouille notre histoire on verra qu'en tout temps nous avons estimé la science et l'on comprendra que c'est de là qu'est venue toute cette puissance dont nous sommes fiers.

Mais rien de tel n'existe en Turquie, ce sol est ingrat au germe qu'on y a porté : l'enfant de parents

ignares, apprend dans les écoles Turques des sciences contre lesquelles proteste le Coran; il n'oserait au dehors en avouer les principes; une société barbare s'effraye de ces lumières nouvelles et s'acharne à les discréditer; la science mène à peu de chose; la protection, l'argent et les intrigues, disposent de toutes les places et font l'avancement; ceux qui sortent des écoles sont mal vus, en butte à mille tracasseries et ne gardent pas toujours le grade minime qu'ils y ont gagné; le gouvernement lui-même en faisant un financier d'un médecin; un grand amiral d'un officier de cavalerie, montre à l'égard du savoir un scepticisme trop éloquent. Il faut dans des conditions pareilles une vocation bien ardente et bien rare, surtout dans le jeune âge, pour qu'un enseignement, fait souvent par des professeurs étrangers dont on se méfie, assistés d'interprètes douteux, puisse porter de véritables fruits. Aussi ces écoles en portent-elles peu et leurs élèves n'y apprendraient-ils presque rien, si l'esprit et l'organisation turque n'y faisait, en dépit de maîtres honorables, pénétrer la semence de tous les vices. On en peut dire autant des écoles égyptiennes, l'infériorité intellectuelle et morale des Égyptiens, race bâtarde et dégradée, place même ces dernières écoles au-dessous de celles de la Turquie, quoiqu'à certains égards l'enseignement ait pu y être quelquefois meilleur.

Est-ce à dire qu'il faille les supprimer? Non sans

doute ; il en est dont l'utilité, quoique faible, ne saurait être contestée ; l'école militaire, par exemple, qui sous la direction d'officiers Français n'est pas tout à fait indigne de ses maîtres ; toutes peuvent rendre quelques services, mais il ne faut point se flatter qu'elles changeront la face de l'empire ni qu'elles parviendront même à le sauver.

On a pensé qu'il serait plus utile encore d'envoyer quelques jeunes Turcs s'instruire en Europe ; mais les premiers éléments manquent toujours à ces jeunes gens ; ils ont tout à apprendre dans des langues étrangères qu'ils n'entendent pas bien : emprisonnés dans un collége, ils souffrent des efforts infructueux auxquels on les condamne ; abandonnés plus souvent à eux-mêmes, parce qu'ils appartiennent à des familles riches, ils songent plutôt à s'amuser qu'à s'instruire, et c'est dans les bals publics qu'ils étudient notre civilisation ; peu faits à nos mœurs, embarrassés d'eux-mêmes, il leur serait difficile de se mêler à une société plus choisie : dès qu'ils savent parler l'une de nos langues ils pensent tout savoir et ce n'est pas en Orient qu'on pourrait leur prouver le contraire ; ils n'ignorent pas qu'à leur retour il ne leur sera tenu aucun compte des études sérieuses qu'ils auront pu faire et qu'on les jugera également propres aux tâches les plus diverses ; ils ont assisté à nos comédies et lu nos romans, sans toujours les comprendre ; ils se sont ainsi créé une Europe fantastique qui leur

cache l'Europe réelle; ils ont appris de côté et d'autre quelque phrases sur l'économie et la politique. J'en ai connu qui étaient socialistes parce que le socialisme était prêché dans l'estaminet fréquenté par eux; j'en sais un qui est monté sur les barricades de février, barbare qui voulait en remontrer à la civilisation. J'en connais un qui se nourrit de la lecture de Voltaire. Voltaire sera toujours le maître de ceux qui voudront écrire, souvent celui de ceux qui voudront penser; mais ce n'est point pour des Turcs que Voltaire écrivait. Celui dont je parle prend au sérieux toutes ses plaisanteries et me rappelle ce mamelouk d'Égypte qui croyait que Voltaire avait été pape, parce qu'il avait lu un livre où il était question de Voltaire et du pape et qu'il n'avait pu établir une distinction complète entre ces deux personnages.

Ce que les Turcs rapportent d'Europe, ce sont quelques habitudes qui les rendent suspects ou odieux à leurs concitoyens, et un sentiment profond de leur impuissance et de notre grandeur, ils sont les plus découragés et les plus indifférents de tous les Turcs, en même temps que nos ennemis les plus ardents, parce qu'ils sentent en nous des maîtres invincibles.

Il n'en est pas de même des Américains du Sud qui viennent étudier parmi nous; leur origine est si voisine de la nôtre que nos triomphes les flattent eux-mêmes; ils savent leur pays jeune, les Turcs savent le leur décrépit; enfin, les progrès que font malgré

leur peu de population le Chili, le Brésil, les républiques de la Plata, le Venezuela même et le Pérou, montrent que dans ces contrées la science, pour rare qu'elle soit, n'en est pas moins estimée ce qu'elle vaut.

CHAPITRE X.

LES ARTIFICES DE LA TURQUIE.

L'ADMINISTRATION ; LA JUSTICE ; IDÉE DE L'EUROPE.

Si l'on ne jette sur la Turquie et les autres États musulmans qu'un coup d'œil superficiel et rapide, on y verra des princes pleins d'égards et de complaisances pour l'Europe, des ministres qu'on dit Français, Anglais ou Russes, jamais patriotes, dont les efforts constants semblent avoir pour but d'être agréables aux puissances qui les protégent, même au grand détriment de l'État et de ses populations; si toutefois l'on regarde avec plus d'attention, si l'on cherche à se rendre un compte plus exact de ce qui se passe, on reconnaît bientôt qu'à défaut de patriotisme, ces gentlemen de l'espèce de Nena-Sahib sont animés contre l'Europe d'une extrême mal-

10

veillance ; que s'ils intriguent auprès de nous de mille façons pour conserver ou conquérir le pouvoir, ils ne nous en servent pas mieux ; que toute leur politique consiste à opposer à nos prétentions des prétentions rivales ; à accorder aujourd'hui à une puissance tout ce qu'elle demande, pour le lui retirer demain sur la demande d'une autre puissance ; à persuader séparément, à l'une et à l'autre, que le gouvernement leur est favorable ; à parler mal de l'Angleterre aux Russes et de la Russie aux Anglais ; à donner patemment les ordres qu'on réclame, et à en faire passer secrètement d'autres qui annulent les premiers ; à se rejeter, quand des réclamations se produisent, sur l'infidélité des agents que l'on punit si les réclamations sont trop vives, et auxquels on donne le lendemain un emploi plus élevé ; à faire durer si longtemps toutes les affaires et à les hérisser de tant de complications, que le dégoût et la fatigue les ensevelissent dans l'oubli. Cette politique est celle de la faiblesse, oui, mais elle est aussi celle de la mauvaise foi, et ne fût-elle que celle de la faiblesse, ses résultats prouveraient encore qu'il n'est pas bon qu'il existe des États trop faibles.

Le récit de ce qui s'est passé à Jérusalem avant la guerre d'Orient, dévoilerait des friponneries dont on n'a pas l'idée en Europe : en présence d'un ambassadeur, des ordres sont donnés à Constantinople à un employé que le gouvernement envoie à Jérusalem ; à

Jérusalem, le consul réclame l'exécution des ordres que son ambassadeur lui a communiqués; l'employé jure n'avoir point reçu d'ordres, et une correspondance interminable s'engage à ce sujet. Les élections de Moldavie nous ont présenté un spectacle pareil, et la presse de toute l'Europe a fait connaître la folie et la déloyauté d'un gouvernement qui espérait nous abuser jusqu'au dernier moment et nous surprendre à force d'impudence.

A Antioche un religieux est assassiné par un Turc; un consul exige et obtient après de grandes difficultés l'arrestation de l'assassin; les témoins sont nombreux, mais en entrant dans le tribunal du gouverneur, ils voient ce personnage assis à côté du coupable, et causant amicalement avec lui; aucun n'ose témoigner, et l'accusé est déclaré innocent. Cependant le consul s'entête, et après de longs efforts, après un voyage à Constantinople, grâce à une grande habileté et à une grande énergie, il arrive à faire condamner l'assassin à la détention dans une forteresse. Le gouvernement a toutefois soin de répandre le bruit qu'il n'est condamné que pour ses concussions.

Un Européen est insulté par un Turc et va se plaindre : « C'est horrible! c'est affreux! qu'on jette le coupable en prison! » L'Européen, fort satisfait, se retire, le Turc est mis en liberté à l'instant même. — Si, prévoyant ce résultat, l'Européen demande à ce que le Turc reçoive quelques coups de bâton :

« Comment ! s'écrie-t-on, votre cœur ne se révolte-t-il pas à une telle idée? Au moins ne prétendez-vous pas qu'il meure sous les coups? » On lui en donnera cinq ou six, encore sera-ce sur la pièce de bois ou l'on a attaché ses pieds. — Quelquefois la police change le coupable, il se trouve que c'est un aveugle où un muet; de nombreux témoins ont vu l'Européen le maltraiter, mais par faveur on laissera tomber l'affaire. — Un Européen se plaint d'avoir été accablé d'injures; mais comprend-il bien la langue du pays? on l'a appelé chrétien! c'est un titre dont il doit s'honorer; on l'a appelé giaour! mais cela veut dire guèbre, adorateur du feu, et ne peut s'appliquer à lui. — Ceci me rappelle un agent européen, homme d'esprit, que la populace poursuivait des clameurs les plus injurieuses. « Qu'est cela? » dit quelqu'un qui l'accompagnait : « Ce n'est rien, répondit-il, ces gens se réjouissent parce que j'ai fait diminuer le prix du pain. » Les consuls aiment peu et avec raison à se mêler de ces affaires, parce qu'ils savent combien il est difficile de triompher de l'inertie et des mensonges des Turcs.

Il n'y a, on peut le dire, en Orient, qu'une seule manière d'obtenir justice, c'est de se la rendre à soi-même toutes les fois qu'on le peut; le moyen est primitif, la loi de Lynch serait à ce prix un progrès désirable, mais une société sans police et sans juges n'en comporte pas d'autres. Il est bien à désirer que

l'Europe le comprenne, et que faisant elle-même la police de ces tristes contrées, elle y assure enfin la sécurité des siens. Elle remplira ainsi les *généreuses intentions* du sultan, qui, dans l'état actuel des choses, ne sont qu'une mystification de plus.

On me dira que beaucoup de crimes sont commis par des sujets européens, Napolitains, Maltais, Dalmates, Ioniens, etc.; je le sais, mais c'est une preuve de plus de la nécessité d'une police et de tribunaux européens, c'est-à-dire sérieux, dont tout le monde soit justiciable.

Le gouvernement turc a recours à mille artifices pour prolonger l'illusion de ses peuples. Le sultan, toujours victorieux, est le partageur des couronnes, le maître de l'univers; c'est lui qui châtie et récompense les princes; il règne par droit de naissance et de *mérite*; enfin, il est l'ombre de Dieu sur la terre. Oui, véritablement une ombre!

Les Orientaux se représentent l'Europe comme partagée entre quelques krals ou roitelets tributaires de leur padischah, qui les nomme ou les dépose; il envoie quelqu'un de ses esclaves régner sur la France, l'Angleterre ou la Russie. En 1828, un célèbre poëte turc voulait faire tenir au sultan Mahmoud une ode en faveur de la paix. Il la remit au chef des eunuques noirs, l'un des grands dignitaires de l'empire; celui-ci lut les vers, et les rendant à leur auteur: « Il ne faut point remettre cela, lui dit-il, le sultan

en serait plus irrité et déposerait peut-être le kral des Russes. » Était-ce sottise? était-ce mauvaise foi? qui peut le dire? Ces deux éléments sont mêlés en Turquie comme l'oxygène et l'azote dans l'air; quel philosophe en tentera l'analyse? Les krals sont tenus de fournir des contingents, la dernière guerre en fournit aux Turcs un exemple. S'ils rompent avec la Porte on dit qu'ils sont rebelles; c'est ce qu'on disait de nous il y a quelque temps; aux yeux des neuf dixièmes de l'empire turc nous étions des insurgés.

L'Algérie est d'une explication difficile, mais on dit que le sultan l'a vendue aux Français, et on ne cesse de l'en blâmer. Les plus intelligents citent la mort de Charles X et celle de Nicolas Ier comme de justes châtiments de Dieu. Le sujet de la Grèce est plus épineux, aussi évite-t-on le plus possible d'en parler. Les Européens sont tous regardés comme de petits marchands ou des artisans habiles; *ils sont adroits de leurs mains*. Quant à la supériorité de l'intelligence et du courage, les musulmans en ont le privilége. Lorsqu'on annonça à Mourad-Bey l'approche de l'armée de Bonaparte : « Eh quoi! dit-il, de petits marchands osent me faire la guerre? Je vais envoyer quelques-uns de mes serviteurs chercher leurs têtes. »

On supposerait que les raïas nous connaissent mieux, cela serait vrai pour les Grecs et quelques Juifs; quant aux chrétiens de Syrie, ils feignent pour

nous plus d'admiration qu'ils n'en ressentent, et nous croient moins forts que nous ne le sommes. Si les Francs sont si forts, pensent-ils, pourquoi ne chassent-ils pas les Turcs? Les Coptes d'Égypte et quelques autres raïas n'ayant point en Europe de coréligionnaires, ne s'intéressent point à nos progrès.

On s'étonnera de tant d'aberration. Mais que l'on se représente un peuple ignorant, sans livres capables de l'instruire, sans journaux capables de l'éclairer, car la Turquie n'a de journaux très-censurés que pour les Européens qui l'habitent, un petit nombre de raïas et quelques hauts employés; encore ces journaux ne ressemblent-ils guère aux nôtres. Qu'on se dise enfin que la religion de ce peuple lui inspire contre nous d'aveugles préjugés; que ceux qui le gouvernent se croient intéressés à le tromper, et qu'il n'a que dans peu de villes l'occasion de nous apercevoir.

La même duplicité, la même sottise se rencontrent partout; l'empire est plein de Mourad-Beys; nous avons vu par quels détours les Turcs cherchent à nous surprendre, j'ajouterai que les politesses qu'ils ont pour nous, s'accompagnent presque toujours d'impertinences qui nous échappent et qui ont pour objet de nous abaisser aux yeux de la foule. Une dissimulation toute chinoise travaille ainsi à cacher les plaies de l'empire, mais sa tâche est celle de Sisyphe; la capitale a vu nos troupes, tous les ports de mer ont compté nos flottes; les Algériens portent partout le

renom et la terreur de nos armes, et quand ils ne sont pas trop loin du bras qui les protége, ils exaltent la sagesse de nos lois et vantent la paix dont ils jouissent. Les Algériens sont, surtout en Égypte où notre souvenir s'efface par l'effet du temps, une propagande vivante de la France. On cherche à persuader aux peuples orientaux que l'Europe veut changer leur religion; ces peuples voient sous nos auspices les Algériens se rendre à la Mecque et en revenir. Aussi surprenais-je il y a peu de jours ces mots échangés entre des gens du commun : « Si les Francs viennent ici, pourquoi leur ferions-nous la guerre? pourquoi nous faire tuer? ne vaut-il pas mieux les servir et gagner de l'argent? » Beaucoup de gens dans tout l'Orient commencent à penser ainsi. Les artifices du gouvernement sont même devenus pour lui un danger, car si les peuples ne le croient pas faible, ils doivent souvent le regarder comme traître et comme infidèle. Du côté de ses peuples comme du côté de l'Europe, la Turquie se voit condamnée et sa chute ne peut être retardée longtemps.

CHAPITRE XI.

L'OCCUPATION.

MORT DE LA TURQUIE, LES HÉRITIERS, L'HÉRITAGE.

Ainsi la Turquie n'a point d'unité, point de police, point d'argent ; elle n'a ni de bonnes lois, ni de sages législateurs ; elle s'agite entre son impuissance, la rébellion de ses peuples, les menaces de la Russie, les justes exigences de toute l'Europe.

L'héritier présomptif du trône, Abd-el-Aziz, semblable à tant de ses prédécesseurs, est un grand enfant, séquestré du monde, élevé par des eunuques, ignorant des affaires, avide de plaisirs.

Quel sauvetage que celui d'un tel empire ! et cependant nous l'avons tenté ; nous avons défendu les Turcs ; nous les avons soutenus de notre influence, de nos conseils, de notre argent et de nos armes ;

nous avons dû faire jusqu'à la police de leur capitale. Nous avons pansé les plaies de la Turquie mourante, et la Turquie a rouvert elle-même toutes ses plaies. Mais du moins si nous ne l'avons pas guérie, nous l'avons vue de plus près, et mieux connue.

Qui peut croire aujourd'hui à la durée de l'empire ottoman? Ceux qui en discourent entre eux dans le langage figuré de la diplomatie sont des augures qui se regardent sans rire. L'empire grec n'était pas si malade quand il a succombé au grand regret de l'Europe d'alors; les Turcs ont fait leur temps: il n'y a plus de grand Mogol, pourquoi y a-t-il encore un grand Turc?

Montesquieu a plaidé la cause des Turcs avec ce mépris qu'il avait pour eux, lorsqu'il a dit qu'ils étaient « le peuple le plus propre à posséder inutilement un vaste empire. » Je protesterai contre cette doctrine étrange, d'après laquelle il serait utile à l'Europe que le reste du monde demeurât dans la barbarie; ou, tombant en décomposition, devînt pour nous une cause incessante d'alarmes, une perpétuelle menace. Dire qu'il est utile ou bon que la Turquie vive, c'est, comme l'a dit Volney, prétendre que nous pouvons faire longtemps un commerce profitable avec un pays qui se ruine, et qu'il est bon que des millions d'hommes soient la pâture de quelques brigands; végètent opprimés, ou s'agitent dans les convulsions d'une anarchie stérile. L'Europe ne serait ni sage,

ni chrétienne, ni civilisée, si elle pouvait parler ainsi : n'oublierait-elle pas sa propre grandeur, si elle voyait dans l'islam autre chose qu'une terre à défricher et que des peuples à régir?

Le maintien de la Turquie n'est pas plus utile que possible : c'est un arbre qui doit tomber. Fixons l'heure de sa chute, afin de n'en être point écrasés.

Mais que de difficultés, que d'ambitions rivales, que d'héritiers autour de cette agonie. Que faire? demanderons-nous à la mort de s'arrêter, et d'attendre que nous soyons d'accord? ou bien, empressés de tenter la fortune, devancerons-nous cette mort? L'un n'est ni plus sûr ni plus prudent que l'autre : les mystérieux desseins de la Providence échappent à nos faibles regards, et dans le problème de l'avenir il y a trop d'éléments qui nous sont inconnus, pour que les prévisions de la diplomatie suffisent à nous conduire.

Le partage de la Turquie n'est pas une idée très-nouvelle; il y a longtemps, en effet, que la Turquie meurt; si longtemps, que cela ne peut plus se prolonger beaucoup. Déjà en 1623 sir Thomas Roe, ambassadeur de Charles Ier, en proposait le partage; Volney pensa depuis que ce partage pourrait s'effectuer entre l'Autriche et la Russie, reconnaissant pour frontière une ligne tirée de Widin à Corfou. La France eût pu trouver dans l'Égypte une compensation. Volney, imbu de certaines idées de son temps, n'était pas fa-

vorable à une conquête qu'il discutait comme une éventualité lointaine, et que le général Bonaparte réalisait bientôt, le livre de Volney à la main.

Depuis notre révolution, et depuis les luttes gigantesques de l'empire, la situation relative des cinq grandes puissances a subi de notables changements. Les guerres de Napoléon ont diminué le prestige des États allemands, celui de l'Angleterre a grandi comme celui de la France contre laquelle elle lutta presque seule, les autres puissances n'étant alors, à vrai dire, que l'instrument de ses desseins. La Russie, dédaignée au siècle de Louis XIV, façonnée par le génie de Pierre le Grand et de Catherine II, a montré que s'il était encore dangereux pour elle d'attaquer des États plus anciens, elle pouvait du moins lutter chez elle contre les attaques les plus redoutables, repousser de rudes assauts et faire payer bien cher à ses ennemis une victoire d'autant plus glorieuse.

Enfin les révolutions dont la France est sortie plus jeune et plus forte menacent l'Allemagne et surtout l'Autriche. La France, généreuse et sympathique, a su rallier les cœurs de l'Alsace, de la Corse, des provinces récemment acquises. L'Autriche, inquiète, vétilleuse, tracassière, compte presque autant d'ennemis qu'elle a de sujets slaves, magyars ou italiens. Le réveil de l'Italie l'effraye pour l'avenir, et cette lugubre alliance des républicains de

Vienne avec les Magyars détrônant Vienne, laisse dans l'esprit de ses hommes d'État peu de place à l'espérance.

Tandis que des nations meurent, il en est d'autres qui naissent, ou même qui ressuscitent. La moralité, l'audace d'un peuple peuvent varier suivant les temps et les événements; mais l'aptitude, c'est-à-dire l'intelligence, l'activité d'une race, restent toujours les mêmes. Ainsi les Grecs ont pu s'humilier sous le joug des Turcs et le secouer en se relevant. On peut encore, malgré leurs progrès, depuis qu'ils sont libres, et parce que, dans un temps si court, ces progrès n'ont pu être immenses, on peut encore leur faire entendre de graves et sévères paroles, ou les railler cruellement. Qu'importe ! si ceux qui les blâment et celui qui les raille, avec l'esprit d'Aristophane, s'empressent de reconnaître que les Grecs sont toujours pleins d'esprit, pleins d'audace, intelligents et actifs, c'est-à-dire capables et dignes de reprendre la place que leurs aïeux tinrent dans le monde. Peut-être, à bien regarder, trouverait-on chez les Grecs plus d'un trait qui nous rappellerait les Turcs; mais le temps effacera cette empreinte que le temps a formée, stygmate passé du Bas-Empire aux Turcs, et des Turcs aux Grecs que le Bas-Empire n'avait pas eu le temps de souiller. Les Turcs peuvent se réjouir de ce que les Grecs montrent quelques-uns de leurs défauts. Les Grecs, d'autre part, doivent se féliciter de

ce que les Turcs ne montrent ni le même esprit, ni la même activité qu'eux.

Les héritiers naturels de la Turquie sont donc la Russie, la France, l'Angleterre et la Grèce.

La Russie et la Grèce ont pour elles le voisinage, la communauté de religion et même d'origine avec une partie notable des sujets de l'empire ; la Russie a pour elle sa force, la Grèce son histoire.

L'Angleterre a le sceptre des mers ; la France un nom redouté, des soldats invincibles.

Entre la Russie, l'Angleterre et la France, un partage est bien difficile : la Turquie d'Europe doublerait les forces de terre et de mer de la Russie ; la France ou l'Angleterre ne pourraient s'y maintenir et la Turquie d'Europe n'a pas d'équivalent, dans les autres portions de l'empire, la compensation devrait donc être cherchée ailleurs.

L'Égypte n'est pas une compensation sérieuse : ce pays est riche, mais sa population est minime ; musulmane et fanatique, elle ne fournirait point de troupes ; enfin l'Égypte, séparée de nous par la mer et placée sur la route de l'Inde, ne peut être bien gardée que par l'Angleterre, et l'Angleterre se croirait perdue si l'Égypte tombait en d'autres mains.

Quant à la Syrie, région sans ports, pays de montagnes ou de sables, défendu par des Druses toujours prêts à la guerre, ou des bédouins difficiles à atteindre, je ne sais trop ce qu'on en ferait. Jérusa-

lem d'ailleurs, en raison des souvenirs religieux qui s'y rattachent, et de l'importance que les peuples dévots de la Russie et de tout l'Orient attachent à ces souvenirs, ne peut appartenir, en propre, à aucune puissance chrétienne.

L'Arabie est dans le même cas que la Syrie. J'en dirai autant de l'Anatolie, car là les Turcs sont encore en majorité dans la plupart des districts, et si l'Europe leur est enlevée, il faut au moins leur laisser sinon un sûr refuge où leur race puisse vivre, du moins un lieu de halte.

La civilisation, en effet, continuera à les chasser lentement devant elle, à mesure qu'il faudra à notre race de nouveaux domaines; et peu à peu les barbares seront reconduits au désert.

C'est ainsi qu'en Algérie nous avons cantonné les Arabes; c'est encore ainsi que les Anglo-Américains contraignent chaque jour les tribus indiennes à porter plus loin leur paresse et leur malpropreté.

Mais la Turquie d'Europe, belle et riche contrée, peuplée de races intelligentes et chrétiennes, fortes du sentiment de leur droit, la Turquie d'Europe ne peut subir longtemps encore le joug honteux d'une peuplade asiatique, décimée par la guerre, la polygamie ou la débauche, tandis que les peuples soumis croissent en nombre comme en audace.

Malheureusement la France, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, s'opposent à ce que la Russie se substi-

tue aux Turcs. Est-il bien à croire cependant que la Russie maîtresse de la Turquie, pût former longtemps un seul empire ; et quelle que fût l'origine du prince qui régnerait à Constantinople, y a-t-il lieu de le supposer assez aveugle pour préférer l'alliance d'un voisin nécessairement jaloux à celle des puissances occidentales.

Malheureusement encore, la Grèce inspire peu de confiance ; elle n'est pas mûre, elle n'est pas majeure, et l'héritage de la Turquie ne saurait lui être confié dès aujourd'hui sans quelque péril. Ce péril toutefois n'est pas plus grand que celui qui résulte simplement de la décrépitude ottomane.

L'importance de la position de Constantinople est une des objections les plus fortes contre l'occupation de la Turquie ; mais s'il y a tant de péril à ce que Constantinople ait enfin des maîtres sérieux, ne peut-on pas en faire une ville libre comme Hambourg, et garantir sa neutralité par la présence d'un corps de troupes levé en Albanie ou en Suisse, ou fourni à la fois par tous les grands États de l'Europe ?

Après tout, il m'est difficile de croire qu'il y ait une combinaison plus stérile, plus épineuse, plus déplorable, que le *statu quo*. Ajourner n'est pas résoudre, c'est plutôt compromettre. La faiblesse et les désordres intérieurs de l'empire ottoman réclament chaque jour l'intervention de l'Europe et soulèvent les questions les plus délicates. Chaque jour

encore quelque difficulté s'élève au sujet de territoires dont l'Europe a besoin, de pillards ou de pirates qu'elle doit châtier et soumettre, mais pour lesquels la Turquie trouve des entrailles de mère. En effet, si les frontières ottomanes, qui regardent l'Europe ou le Caucase, sont consacrées par des traités, il est juste d'ajouter que dans d'autres directions l'empire turc n'est pas nettement limité. Si l'on s'en rapportait aux Turcs, on ne sait vraiment où finiraient les domaines de ces maîtres du monde : ils menacent les Monténégrins comme des sujets rebelles : depuis des siècles, cependant, cette petite poignée de héros les repousse et les châtie, l'Europe attentive admire ces hommes libres, prête à les venger au besoin. L'Abyssinie compte au nombre de ces provinces, que les Turcs se donnent sur le papier trop complaisant; ils n'y sont, cependant, pas même admis à titre de visiteurs. Ils ont quelques soldats à la Mecque et à Médine, s'ensuit-il que l'Arabie tout entière leur appartienne? Tunis est-il à eux comme ils aiment à le dire? Où sont enfin leurs frontières en Afrique? Si leurs prétentions pouvaient être admises, leur souveraineté n'aurait d'autres limites que celles de leurs connaissances géographiques; si au contraire on tentait de les borner aux provinces et aux villes dans lesquelles ils peuvent maintenir l'ordre et assurer la sécurité publique, Constantinople même leur se-

rait enlevé. Qu'est-ce donc, je le demande, que cette Turquie, dont la carte même ne peut être qu'un rêve ou un mensonge?

CHAPITRE XII.

LA SUBSTITUTION.

IMMIGRANTS ; COLONIES EUROPÉENNES EN ORIENT ;
DROITS DES EUROPÉENS ;
LEUR AVENIR ; L'ISLAMISME.

La Turquie ne subsiste qu'en vertu de la rivalité des grandes puissances. Ces puissances craignent tellement de voir ébranler l'équilibre de l'Europe à leur détriment, qu'elles paraissent même avoir voulu en décrétant l'intégrité de l'Empire turc, enlever à ceux qui l'administrent le droit d'en vendre ou d'en céder eux-mêmes une partie.

En songeant à ces rivalités, qui empêchent l'Europe d'effacer ce honteux stigmate imprimé sur tant de belles provinces par le pied des Tartares, je n'ai pu m'empêcher parfois de regretter l'ordre de Malte, cette armée internationale, cette puissance neutre,

trop faible pour inspirer de l'ombrage à l'Europe, assez forte toutefois pour conquérir, sinon la Turquie, du moins ces États africains où notre race se perpétue peu, perd rapidement son énergie, et qui, dès lors, semblent exiger le célibat de leurs maîtres.

Mais si cet ordre illustre, trop exclusivement catholique d'ailleurs au temps de sa puissance, a cessé d'exister ou n'est plus qu'un souvenir, de hardis enfants de l'Europe n'en marchent pas moins dans l'ombre à la conquête de tout l'Orient. Ils ne sont armés que de leur intelligence, de leur énergie, de leur activité; mais ces armes leur suffisent; ils marchent isolément, soutenus de loin par le souvenir de la patrie et par la confiance de leur force.

L'Orient, entr'ouvert aux Européens sous François Ier, ne s'est ouvert que lentement devant eux: les ordonnances de Louis XIV y ont longtemps arrêté l'immigration des Français, qui cependant y étaient les plus nombreux. Ces ordonnances étaient sages à l'époque où elles furent conçues, leur but était d'éloigner de l'Orient les mauvais sujets et d'y faire naître, à l'aide d'un monopole vigoureux, un commerce à la prospérité duquel la liberté ne pourrait qu'ajouter plus tard. Comme l'enfant déchire ses langes, notre commerce brisa cette étreinte, lorsqu'elle fut devenue incommode, et le nombre de nos émigrants, comme le nombre de ceux du reste de l'Europe augmenta rapidement.

La France, l'Italie, l'Allemagne, produisent plus de médecins que leurs besoins n'en exigent; ce trop plein se déversa sur l'Orient.

Les révolutions et les agitations de l'Europe y jetèrent, à diverses époques, des hommes momentanément dangereux à leurs pays, mais dont des pays nouveaux pouvaient tirer grand profit.

Enfin un grand nombre d'hommes, les uns venus en Orient pour échapper à la misère ou à des poursuites; les autres amenés par leurs affaires, leurs fonctions ou la curiosité y trouvèrent ce qu'ils désiraient et s'y établirent.

Parmi tous ces hommes, les gouvernements orientaux choisirent, souvent avec peu de discernement, des instructeurs, des médecins, des agents de diverse nature; les uns montrèrent la plus grande aptitude; d'autres furent au-dessous de tout ce qu'on en pourrait dire; mais les positions qu'ils occupaient, l'influence qu'ils avaient su acquérir, tournèrent au profit de l'Europe et, à ce point de vue, tous méritent sa reconnaissance.

Des prêtres chrétiens et surtout catholiques, affluèrent aussi vers le Levant; ils y fondèrent des missions, qui ne convertirent point les Turcs, mais portèrent des fruits non moins réels, en répandant partout le renom de notre puissance en même temps que celui de notre charité, de notre savoir, et l'estime des vertus chrétiennes.

Des commerçants, la plupart sans capitaux et sans crédit, se montrèrent de tous côtés : une scrupuleuse délicatesse ne présida pas toujours à leurs débuts, mais presque tous réussirent : toute une série d'affaires fut fondée sur la sottise et la vanité des pachas et des princes ; on leur fit des fournitures détestables à des prix excessifs ; on leur avança à des conditions singulièrement usuraires, l'argent qu'il leur fallait pour satisfaire aux caprices les plus insensés ou se hasarder dans les affaires les plus scabreuses. Mais de ces fournitures comme de ces prêts il résulta des capitaux, qui, employés avec intelligence, s'accrurent sans cesse et permirent bientôt à leurs possesseurs de tenter des affaires plus honorables et plus sérieuses. Quelques capitalistes d'ailleurs étaient aussi venus de l'Europe et cherchaient l'emploi de leurs capitaux, le commerce de tous les ports en reçut un notable accroissement. Diverses industries se fondèrent en même temps : telles sont les filatures de soie établies dans le Liban et à Brousse par les Européens ; de grandes affaires enfin furent mises en avant par des hommes intelligents et hardis ; toutes ne sont point encore arrivées à leur maturité, mais il suffit de citer parmi elles le chemin de fer qui traverse l'Égypte, chemin imposé à Abbas pacha ou obtenu de ce prince par les Anglais ; le remorquage sur le Nil ; l'établissement de bateaux à vapeur sur la mer Rouge ; le canal de la Méditerranée à Suez ;

l'exploitation des mines de soufre de l'Égypte; celle de toutes les mines de la Turquie; la création d'un chemin de fer entre Alexandrette et Bassora; la fondation de banques et d'autres institutions de crédit public. Il n'est pas besoin de dire que ce sont les capitaux de l'Europe qui soutiennent ou soutiendront toutes ces entreprises, dont les Orientaux comprennent à peine l'utilité.

Il faut ajouter que des travaux moins nécessaires au public et susceptibles de donner moins de bénéfices, sont ou seront cependant réclamés : tels sont les chemins de fer de Belgrade à Constantinople et de Brousse à Alep, indispensables à la rapidité des communications entre l'Angleterre et l'Inde, et qui dès lors devront se faire plus tôt ou plus tard, avec l'aide des capitalistes ou du gouvernement de la Grande-Bretagne.

La valeur des propriétés européennes en Turquie est immense : on croit qu'elle s'élève, pour le rayon de Constantinople seulement, à 360 millions de francs; à Smyrne et à Alexandrie, les Européens ne sont pas moins bien partagés; à Beyrouth et sur d'autres points, leurs intérêts sont fort importants encore.

Ce n'est que récemment qu'ils ont été autorisés à acquérir en Turquie de biens-fonds; jusque-là ils avaient néanmoins pu le faire, en recourant à une fiction légale, d'après laquelle leurs femmes étaient

sujettes de l'Empire ottoman et pouvaient acquérir en leur nom. Il a toujours été et il est encore apporté souvent quelques obstacles à l'acquisition par les Européens de propriétés agricoles. Car s'il est, en théorie, permis aux Européens d'acheter des terres, dans la pratique il n'est pas toujours permis aux indigènes de leur en vendre.

Le gouvernement turc réclame des propriétaires européens des impôts dont les anciens traités les exemptent : il y a eu, à ce sujet, de nombreuses discussions ; il serait très-important que la question fût tranchée en faveur des Européens, ne fût-ce que pour un certain nombre d'années ; ils créent évidemment des valeurs qui n'eussent point existé sans eux et ce juste privilége facilite leur extension et leurs progrès ; il est vrai de dire que c'est en partie pour cela que la Turquie tient à le leur enlever.

L'histoire et l'expérience de tous les jours nous apprennent que quand deux races inégales par leur activité, leur aptitude et leurs lumières se trouvent en présence, l'abîme qui les sépare se creuse de plus en plus par l'inégalité de leurs progrès. Les civilisés sont plus riches que les barbares et le deviennent de plus en plus ; ils accaparent peu à peu tout le commerce, toutes les industries, toutes les terres ; l'accroissement de la fortune publique, résultat de leur travail, élève le prix de toutes les denrées ; les barbares, devenus de plus en plus pauvres, sont réduits

à servir ou à disparaître. Une certaine démoralisation résulte de la situation qui leur est faite : l'Algérie nous en offre le spectacle, j'en pourrais fournir bien d'autres exemples.

Ainsi les Européens, par la force seule des choses et la seule action des lois existantes, gagnent chaque jour du terrain et repoussent les Orientaux dans le prolétariat, comme les Américains repoussent les Indiens dans le désert. Il en résulte, qu'un jour viendra où les Européens seront en Orient les seuls seigneurs et les seuls maîtres.

Mais les Européens ne sont pas seuls ; en outre de leurs descendants qu'on appelle Levantins, bon nombre d'Orientaux s'attachent peu à peu à leur fortune et cherchent à la partager. L'absence d'une sécurité réelle pour leurs personnes et pour leurs biens entraîne les sujets ottomans à récherche des protections étrangères : on a vu, récemment encore, des princes mettre ainsi leur vie à l'abri d'un crime. Les négociants, les propriétaires et bien d'autres recherchent les mêmes garanties : le nombre des protections dont les agents européens disposent est limité, le nombre de ceux qui en sollicitent n'a pas de limites. Les agents de quelques petites puissances se sont mis à en trafiquer et le prix énorme qu'ils en retirent montre combien les Orientaux ont peu de confiance dans les *intentions généreuses* de gouvernements qu'ils connaissent mieux que nous.

Ces protections donnent lieu à de nombreux et regrettables abus ; elles sont une source de concussions pour quelques agents infidèles en même temps qu'une forteresse du sein de laquelle des intrigants bravent la justice, avec une scandaleuse impunité. Toutefois les résultats généraux de ce système sont bons ; les transactions en sont rendues plus faciles, parce que l'argent se cache moins ; nos idées se répandent et notre influence s'accroît chaque jour et pénètre de plus en plus dans tous les recoins de l'empire et dans tous les détails de son administration. Il faut donc maintenir énergiquement les protections, en dépit des sollicitations et des intrigues de la Porte.

Les compagnies industrielles que nous fondons dans le Levant, offrent aussi un refuge aux capitaux de l'Empire ottoman : sous notre égide ils sont à l'abri de tout péril. L'institution des wakfs ou biens ecclésiastiques insaisissables, dont le donateur conservait le revenu à condition de servir à des établissements religieux une faible rente, offrait une garantie, mais cette garantie n'est plus aussi sûre et exige toujours un sacrifice pour faible qu'il soit. Lorsque la main de l'Europe se sera étendue sur ces wakfs et que la culture des terres sera entre nos mains, tout ce qui peut exister de capitaux en Turquie affluera vers nos entreprises et les fécondera.

Pour aider ce mouvement qui nous est si profi-

table, pour faciliter ce triomphe providentiel de la civilisation sur la barbarie, que pourrait-on faire?

Ces Européens se sont, pour la plupart, établis en Orient sans espoir de retour, leurs diverses nationalités cependant les divisent en camps séparés, qui se font sans cesse une petite guerre d'influence dont les résultats sont nuisibles à tous; ce qu'il faut, c'est les unir plus étroitement; effacer autant que possible les distinctions qui les séparent; rendre plus régulière et plus uniforme pour eux l'action de la justice, exercée aujourd'hui sur chaque point par plusieurs consulats, qui s'inspirent de lois différentes et qu'agitent des rivalités fâcheuses.

Une des premières institutions que réclameraient les intérêts bien entendus des Européens du Levant, ce serait donc la création d'un code applicable à tous sans distinction de nationalité, et de tribunaux européens chargés d'appliquer ce code. Il ne serait pas moins désirable que les notables des diverses nations se réunissent pour examiner ensemble les diverses améliorations à introduire dans le système qui les régit.

Sur beaucoup de points de l'Empire ottoman, les Européens ont par leurs capitaux, leur action, leurs propriétés, leur crédit, une prédominance marquée sur les gens du pays : ils sont plus intéressés à tous ses progrès, à l'exécution des routes, au déblaiement des ports, à la police de la province, à tous les dé-

tails de l'administration municipale de la cité. Il est donc juste qu'ils aient voix délibérative dans tous les conseils, sauf à contribuer de leurs deniers à certaines dépenses d'utilité publique.

Enfin, partout où leur influence sera plus grande que celle des indigènes et des Turcs, je ne vois pas pourquoi l'administration resterait en d'autres mains que les leurs. Il faut, au contraire, hâter le jour où ils seront citoyens et où la foule abrutie ne sera plus que leur sujette. On ne saurait évidemment fondre en une seule masse des éléments aussi divers; l'élément européen, inférieur par le nombre, cesserait d'agir et les choses demeureraient où elles en sont.

Des forces et des aptitudes inégales créent des droits inégaux : les Européens nés au sein de la civilisation, sous des gouvernements justes et libéraux, respectant la dignité de l'homme, sans préjugés, sans fanatisme, exempts des vices et de la bassesse qui font le caractère des Orientaux, peuvent, par une fiction nécessaire, être regardés comme égaux les uns aux autres et devraient jouir du titre et des priviléges de citoyen, c'est-à-dire faire des lois et veiller à leur observation. Les Orientaux les plus considérables pourraient jouir des mêmes droits, il est utile d'ailleurs d'enlever à la multitude ceux qui pourraient devenir ses chefs, mais il ne faudrait pas que cette multitude participât aux affaires ou même fût gouvernée par des lois aussi douces : on ne peut

changer en une heure ce que les siècles ont fait; les âmes sont aujourd'hui dégradées : il faut faire lentement germer dans les cœurs le sentiment de la dignité humaine et la crainte de l'infamie avant, par exemple, d'abolir les châtiments corporels. Toutes les races orientales n'en sont du reste pas là : le Druse et l'Albanais redoutent plus la honte que le bâton et il en est à peu près de même des Bédouins : mais la solidarité des familles et des tribus, la torture, les supplices cruels sont des corollaires de la barbarie et ce n'est que quand la barbarie aura fait place à un état meilleur qu'ils pourront disparaître à leur tour.

Un conseil composé d'abord de délégués des puissances européennes et siégeant à Constantinople aurait des attributions plus élevées que les conseils des provinces et appuierait auprès du gouvernement turc les justes réclamations des Européens. Les instances judiciaires seraient aussi portées à Constantinople devant des tribunaux exclusivement européens.

Je suis porté à croire qu'en établissant pour l'élection un cens assez élevé, on exclurait de tous les conseils des principaux ports de mer et cités commerçantes les Orientaux au profit des Européens; si cela est vrai aujourd'hui ce le sera encore bien davantage dans dix ans.

Ainsi pourrait s'opérer rapidement la substitution

complète des intérêts et des idées de l'Europe aux intérêts et aux idées de peuples et de gouvernements incapables de tout progrès réel. Mais on me dira sans doute que de telles mesures ne sont pas compatibles avec l'indépendance de la Turquie et qu'il ne serait pas moins difficile aux puissances de s'entendre sur un code spécial à l'Orient que de s'entendre sur le partage même de l'Empire ottoman.

Je répondrai à ces objections : que si la Turquie existe ce n'est que par nous; que son indépendance est un cadeau que nous lui avons fait, bien qu'elle-même n'eût jamais agi aussi généreusement vis-à-vis d'États plus faibles; que cette indépendance consacrant la servitude de peuples plus nombreux que les Turcs, il serait permis de la regarder comme une mesure peu équitable, imposée par les circonstances et toute transitoire. Enfin, qu'il n'est pas plus difficile de donner un code aux hommes civilisés qui se sont fixés en Turquie et de les mettre sous la protection d'un conseil fédéral européen, qu'il ne l'a été de s'entendre sur les réformes que la Turquie a promises mais qu'elle n'a point réalisées, ce qui nous rend la pleine liberté de notre action.

Mais ces mesures ne feraient que hâter, elles devanceraient peut-être le mouvement qui déjà s'est produit et déjà s'accélère. « Donnez-moi un point d'appui, disait un philosophe, et je soulèverai le monde; » « donnez-moi le droit au travail, disait un révolu-

tionnaire, et le socialisme triomphera.» Je dirai aussi : Jetez au milieu d'une nation misérable et dégradée, quelques hommes civilisés et bientôt ils auront changé la face du pays et en seront devenus les maîtres. Cela est fatal, cela est inévitable et si l'Europe s'abstient d'agir par elle-même; si elle renonce à favoriser la révolution qui se prépare; cette révolution ne s'en accomplira pas moins. Il n'y a qu'un moyen de l'empêcher, c'est de chasser de l'Orient tous les Européens et d'élever autour de la Turquie des murailles plus hautes que celles de la Chine; encore la Turquie n'y gagnerait-elle que d'écarter ses héritiers de son lit de mort. Je le dis donc avec une conviction profonde : si même rien n'est changé à ce qui existe aujourd'hui, avant un demi-siècle la Turquie sera une fédération de républiques européennes. On dira peut-être que j'ai tort de parler si nettement, et qu'en le faisant j'appelle sur ce qui se passe l'attention du gouvernement turc et l'engage à s'opposer par tous les moyens en son pouvoir à l'extension des Européens sur son territoire. Je répondrai que j'aurais eu tort d'écrire si librement si les capitulations n'étaient point encore signées et que les premiers Européens n'eussent paru en Turquie que depuis hier : mais il y a plus de trois siècles que les capitulations existent. Les Turcs savent mieux que moi quel avenir s'ouvre devant eux, et à travers toutes les complaisances que leur dicte leur faiblesse

percent toujours la haine qu'ils nous portent et la terreur que nos progrès leur inspirent. Impuissants à rien empêcher, ils assistent à leur défaite et nous n'avons pas besoin de cacher les armes qui doivent les atteindre.

En Asie et en Afrique, l'islamisme sera le seul obstacle contre lequel nous nous heurterons : cet obstacle sera surmonté, mais ce ne sera pas partout sans fatigue.

Devenue la patrie et le drapeau des musulmans, la religion de Mahomet en est devenue plus forte, mais les peuples qui la subissent ont été d'avance condamnés à succomber avec elle ; le musulman ne connaît de loi que la sienne, de gouvernement que celui qu'elle institue et il n'y a pour lui point de place partout où dominent d'autres lois ou d'autres gouvernements.

L'idée chrétienne est tout autre : le christianisme est un culte parfois exclusif, mais seulement un culte ; il s'accommode également de toutes les formes de la société humaine et bien qu'il tende sans cesse à les améliorer, il subit sans colère les plus mauvaises, sachant que son royaume n'est pas de ce monde et se rappelant que toutes les puissances viennent de Dieu, les unes comme des bienfaits qu'il faut reconnaître, les autres comme des fléaux qu'il faut subir. Le zèle de quelques néophytes a pu mal comprendre le christianisme, l'ambition de ses chefs ou des gou-

vernements a pu s'en servir comme d'une arme, mais il a suffi d'un instant de raison pour que ces saintes colères parussent à tous un sacrilége. Aussi les peuples chrétiens sont-ils sociables, tandis que les musulmans sont exclusifs; aussi toute question d'aptitude étant écartée, les Européens progressent-ils, tandis que les Turcs repliés sur eux-mêmes languissent et déclinent.

Il est remarquable que le christianisme n'a été intolérant que pour commander et ne l'a jamais été pour obéir, tandis que l'islamisme, tolérant envers les vaincus, se refuse à subir un joug qui lui soit étranger et même en quelque sorte à reconnaître l'indépendance des infidèles, dont en pleine paix il appelle le pays *dar Harb*, c'est-à-dire pays de guerre.

La guerre sainte est le premier devoir des musulmans; l'insurrection vaut la prière et l'on peut dire que partout où règnent des chrétiens, l'islamisme de leurs sujets est contre eux une conspiration permanente, incessamment renouée à la Mecque, où s'assemblent des fanatiques venus des points les plus éloignés du globe. C'est à la Mecque que s'est tramée la révolte des Cipayes, et qu'Abd-el-Kader allait retremper sa haine des chrétiens. Cette conspiration il faut évidemment la déjouer ou la combattre. La combattre c'est-à-dire détruire l'islamisme est une tâche à laquelle les plus forts succomberaient, mais je crois qu'on la tiendrait en

échec si la Mecque était entre des mains chrétiennes. Ce gage permettrait d'exercer sur les musulmans une pression considérable, il en serait à peu près de même si la Mecque était menacée de près, par l'occupation de Djeddah par exemple.

Quant à déjouer la conspiration de l'islamisme, la politique enseigne plus d'un moyen d'y parvenir, ma connaissance de l'Orient m'en indique de puissants; je n'en connais toutefois qu'un qui soit bien loyal et vraiment digne de nous, c'est de montrer aux musulmans des mœurs meilleures, des idées plus sages, des lois plus équitables que celles que le Coran leur a données.

CONCLUSION.

Les Turcs ne progressent pas plus que les Arabes.

La barbarie et la ruine de contrées voisines de nous, est pour toute l'Europe un obstacle et un péril.

Les émigrants européens, en raison de leur activité et de leur aptitude plus grandes, se substituent lentement en Orient aux Turcs et aux Arabes.

De toutes les solutions que la question d'Orient pourrait recevoir, la création d'un empire grec serait la moins mauvaise. La Grèce se développe au grand effroi de la Turquie, malgré les entraves dont on l'environne. Autour de ce petit territoire, que des mains avares dans leur bienfaisance lui ont mesuré, on voit s'agiter et comme graviter les populations grecques ou slaves toutes ou presque toutes orthodoxes. Le Monténégro défend sa liberté, l'Épire et Candie cherchent à conquérir la leur. Que feront les gouvernements de l'Europe, lorsqu'il leur faudra se prononcer enfin entre la Turquie condamnée par

ses peuples et des chrétiens innombrables armés pour la liberté, la patrie et la croix, comme jadis les nobles Asturiens et plus récemment les héros hellènes? La prudence de ces gouvernements leur commandera peut-être de soutenir la Turquie : mais le ciel se joue parfois de la prudence des sages, et le sentiment public de toute l'Europe repousserait l'idée d'une contre-croisade.

Si l'isthme de Suez était ouvert, la navigation des mers de l'Inde démocratisée, comme je le disais dans un autre travail, et réduite à un simple cabotage, tomberait aux mains des Grecs, qui ainsi deviendraient riches et puissants, c'est-à-dire majeurs et aptes à succéder.

L'Angleterre craint la concurrence maritime des Grecs dans les mers de l'Inde. Déjà sur la Méditerranée elle a voulu arrêter leurs progrès ; c'est pour cela qu'elle avait soulevé l'affaire Pacifico qui, en lui permettant de bloquer la Grèce, lui a permis de faire à son commerce des blessures dont il a été longtemps à se guérir.

Cette crainte du pavillon grec est sans doute le motif le plus réel de l'opposition que l'Angleterre fait à une grande et noble entreprise destinée non-seulement à rapprocher l'Europe de l'Asie, mais encore, selon moi, à donner le jour à un second empire grec, nouvel élément d'un nouvel équilibre de l'Europe.

Le jour où l'Europe sera suffisamment pénétrée de cette idée, l'opposition de l'Angleterre cessera peut-être. Quant à celle de la Turquie, si elle se produisait, on pourrait n'en pas tenir compte. A mes yeux, la politique expectative de l'Europe en Orient ne peut être sage et féconde qu'à la condition de favoriser de tout son pouvoir, d'une part, le développement de la Grèce, de l'autre, l'établissement des Européens dans le Levant.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Page 118, ligne 5, *au lieu de :* contraint chaque année de, *lisez :* contraint chaque année à.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cᵉ, 26, rue Racine.


GEORGETOWN UNIVERSITY LIBRARY
3 9020 02595610 6

